

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE

PRESENTEE A

L'UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAITRISE ES ARTS (LETTRES)

PAR

ANDRÉ SOULARD

PARTI PRIS DEVANT LA CRITIQUE

(1963-1968)

1975

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RESUME

Le titre même de la thèse - Parti Pris devant la critique (1963-1968) - indique l'objectif visé: présenter d'une façon cohérente l'opinion de la critique canadienne-française et québécoise en face des idées maîtresses véhiculées par la revue et le mouvement Parti pris de 1963 à 1968, c'est-à-dire pendant les années de parution de la revue.

Pour atteindre cet objectif, nous avons d'abord jugé bon de définir les postulats idéologiques des partipristes, de préciser la conception de la littérature qui en découle, d'analyser le rôle joué par la question de la langue dans l'élaboration de leur idéologie et de leur conception de la littérature.

Nous avons ensuite articulé les commentaires des critiques autour de ces idées-forces, de sorte que les trois parties du second chapitre recourent exactement celles du premier. La première partie regroupe les opinions des critiques sur les rapports établis par Parti pris entre littérature et libération politique, économique et sociale, littérature et engagement, littérature et collectivité. La seconde partie traite de la position des critiques devant les dimensions spatio-temporelles de l'identité québécoise mises de l'avant par les partipristes, l'incarnation du fond et de la forme des oeuvres de même que le sens de cette incarnation. La troisième partie étudie jusqu'à quel point, pour les critiques, le joual est une langue littéraire, un moyen de traduire l'aliénation du peuple et de s'identifier à lui, une façon d'exprimer l'identité des Québécois.

Cette analyse permettra, nous l'espérons de voir dans quelle mesure la critique a perçu, malgré l'absence de recul, l'originalité, la portée et les limites du mouvement Parti pris.

REMERCIEMENTS

Nous désirons adresser nos remerciements les plus chaleureux à tous ceux qui nous ont aidé à mener à bien cette recherche: notre épouse qui nous a soutenu dans nos périodes de lassitude; notre directeur, M. Raymond Rivard, qui n'a ménagé ni ses conseils judicieux, ni ses encouragements stimulants; les employés de la bibliothèque municipale de Trois-Rivières et ceux de la bibliothèque nationale du Québec qui nous ont épargné un temps précieux dans la consultation des documents nécessaires à l'élaboration de ce travail.

NOTICE PRELIMINAIRE

Nous ne nous proposons pas d'écrire l'histoire de la revue ni du mouvement Parti pris. Nous renvoyons le lecteur désireux d'obtenir des renseignements supplémentaires à ce sujet au premier chapitre de la thèse de Louis-Bernard Robitaille sur L'idée de la littérature dans Parti pris (1).

Toutefois, nous avons jugé bon, avant d'entrer dans le vif du sujet, d'exposer brièvement la genèse de la revue et des Editions et d'identifier ceux qui ont le plus contribué à définir l'orientation culturelle et littéraire du mouvement Parti pris, principal centre d'intérêt de notre travail.

D'une part, Parti pris est le nom donné à une revue "politique et culturelle" qui, d'octobre 1963 à l'été de 1968,

-
1. Louis-Bernard Robitaille. L'idée de la littérature dans Parti pris. M.A. Université McGill, 1971.
Selon lui, les deux premières années de la revue sont caractérisées par la priorité accordée au "discours décolonisateur" et à l'"appui tactique" à la bourgeoisie nationale: l'indépendance l'emporte sur le socialisme. A cause du renouvellement presque total de l'équipe de direction, la troisième année constitue une période de "flottement", marquée par une mise en veilleuse de l'indépendance et une tentative de rapprochement avec les travailleurs, comme en témoigne l'alliance du M.L.P. et du P.S.Q. La quatrième année, axée sur la "théorie", tente de concilier l'idéologie de la décolonisation et l'idéologie de la lutte des classes. Devant l'impossibilité de trancher le dilemme - adhérer au M.S.A. ou former un parti de travailleurs - le mouvement se dissout et la revue disparaît.

a publié 38 numéros répartis en cinq volumes. Fondée par Pierre Maheu, André Brochu, Paul Chamberland, André Major et Jean-Marc Piotte, auxquels s'adjoignent bientôt Denys Arcand et Jacques Renaud, la revue se consacre à la remise en question radicale de la société québécoise. Même si elle est formée de jeunes, la revue ne refuse pas la collaboration de certains aînés - Jacques Ferron, Hubert Aquin, Jacques Brault, Gaston Miron - dont le cheminement personnel coïncide avec la démarche fondamentale de Parti pris: la recherche de l'identité québécoise.

D'autre part, au début de 1964, sous la direction de Laurent Girouard, se crée une maison d'éditions qui prolonge le rayonnement de la revue. A l'automne de 1965, Gérald Gordin succède à Laurent Girouard. En plus de leurs fonctions administratives, tous deux collaborent régulièrement à la revue, même si Girouard cesse toute participation après sa démission.

Tels sont les principaux artisans (2) de l'idéologie et de la conception de la littérature du mouvement Parti pris.

2. La parution prochaine de l'Index de Parti pris nous dispense de donner une liste exhaustive des articles publiés par les collaborateurs de Parti pris.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS	ii
NOTICE PRELIMINAIRE	iii
TABLE DES MATIERES	v
INTRODUCTION	1
Chapitre premier:	
PARTI PRIS: MOUVEMENT POLITIQUE ET CULTUREL	10
I.1 Postulats idéologiques	11
I.1.1 Littérature et libération politique économique et sociale	11
- révolution globale	
- priorité à l'indépendance	
I.1.2 Littérature et engagement	16
- "parole = "moment de l'action"	
- subordination du littéraire au politique	
- refus de l'esthétisme	
I.1.3 Littérature et collectivité	26
- refus du salut individuel	
- solidarité avec le peuple	
- autocritique	
- témoignages contraires	
I.2 Conception de la littérature	35
I.2.1 Archéologie, catharsis, prospective	36
I.2.2 Recherche d'une identité	41

I.2.3	Enracinement de l'écrivain, incarnation de l'oeuvre	44
I.2.4	Style-vérité	50
I.3	Le problème de la langue	52
I.3.1	Causes du joual	53
I.3.2	Sens du joual	55
I.3.3	Signification de l'emploi du joual en littérature	56
	- dénoncer l'aliénation - s'identifier au peuple	
I.3.4	Langue d'identité: français joual ou québécois	63
	- du refus du français à l'acceptation du joual - recherche d'un moyen terme - du joual au québécois	
	Conclusion du chapitre premier	70
Chapitre II:		
	PARTI PRIS DEVANT LA CRITIQUE	73
II.1	Critique des postulats idéologiques	77
II.1.1	Littérature et libération politique, économique et sociale	77
	- révolution globale - priorité à l'indépendance	
II.1.2	Littérature et engagement	83
	- critiques favorables - critiques défavorables	
II.1.3	Littérature et collectivité	90
	- critiques favorables - critiques défavorables	

II.2 Critique de la conception de la littérature . . .	96
II.2.1 Les dimensions temporelles de l'identité	96
- archéologie	
- catharsis - prospective	
II.2.2 Les dimensions spatiales de l'identité .	104
II.2.3 Incarnation du fond et de la forme . . .	109
- critiques favorables	
- critiques défavorables	
II.2.4 Sens de cette incarnation	114
- autres critiques	
- Jean-Louis Major	
II.3 Critique de la langue	120
II.3.1 Le joual, langue littéraire	121
- joual = moyen	
- joual = instrument trop rudimentaire	
- joual = impasse	
II.3.2 Joual et aliénation	127
- jugements réservés	
- jugements défavorables	
- écriture phonique	
II.3.3 Joual et identification au peuple . . .	133
II.3.4 Joual, langue d'identité	136
- commentaires favorables	
- joual = nouvelle langue?	
- commentaire défavorable	
- du joual au franco-qubécois	
Conclusion du Chapitre II	150
CONCLUSION D'ENSEMBLE	155
BIBLIOGRAPHIE	164

INTRODUCTION

A l'automne de 1963, quelques mois après l'éclatement des premières bombes du F.L.Q., un groupe de jeunes intellectuels montréalais, nourris de la pensée décolonisatrice de Fanon, Berque, Memmi et influencés par l'orientation donnée à la littérature par Sartre et Césaire, lancent une revue politique et littéraire: Parti pris. Parmi les membres du premier comité de rédaction, les "littéraires" l'emportent en nombre sur les "politiques". Seul Jean-Marc Piotte possède une formation en sciences sociales; Pierre Maheu et André Brochu, respectivement étudiants en philosophie et en lettres, ont fondé les Cahiers de l'A.G.E.U.M. (Association générale des étudiants de l'Université de Montréal) où André Major et Paul Chamberland ont publié l'un, des nouvelles, l'autre, un recueil de poèmes.

Ces jeunes, animés du même désir de transformation radicale de la société, avaient déjà commencé à diffuser individuellement leurs idées dans des revues qui consentaient à leur ouvrir leurs colonnes, mais ils ne s'étaient pas encore manifestés collectivement. C'est la revue Liberté qui leur en fournit l'occasion dans sa livraison d'avril 1963, consacrée à des essais, des nouvelles et des poèmes de Major,

Chamberland, Brochu et Renaud. Dans le texte de présentation de ce numéro spécial, André Belleau décrit ainsi les fondateurs de Parti pris:

"Plusieurs sont inscrits au Mouvement Laïque et au R.I.N. La plupart croient à l'action collective, considèrent le socialisme comme la voie et le lendemain de l'indépendance, ont lu Marx et Lénine, admirent Jacques Ferron, Pierre Vadeboncoeur, Gaston Miron [...]. Leur projet immédiat: fonder une maison d'éditions et une revue politique"(1).

Maintenant que l'un de leurs désirs s'est réalisé, quelle orientation veulent-ils donner à cette nouvelle revue? Dans l'article liminaire du premier numéro, ils précisent le sens de leur prise de position:

"Prendre parti, essentiellement, c'est assumer une situation telle qu'on la vit; c'est découvrir en l'inventant le sens de cette situation, et l'organiser en fonction des buts et des obstacles qu'on y définit" (2).

Or, l'examen attentif de la situation présente leur révèle les caractéristiques d'une triple aliénation-politique, économique et culturelle - due à la collusion de l'élite clérico-bourgeoise et du capitalisme étranger. Le dépassement de ces structures aliénantes doit déboucher sur l'ins-

-
1. André Belleau. La littérature est un combat. Liberté, vol. V, no 2, mars-avril 1963, p. 82.
 2. Parti pris. Présentation. I, 1, p. 2. Dans toutes les citations tirées de la revue, le chiffre romain indique le volume, le chiffre arabe, le numéro.

tauration d'un "Etat libre, laïque et socialiste" (3). Avec de tels objectifs, Parti pris devient le porte-parole du nouveau nationalisme québécois.

Très tôt, l'action de Parti pris déborde le cadre de la revue. Deux excroissances politiques - le Club Parti pris fondé en 1964 pour l'éducation politique de ses membres et le Mouvement de libération Populaire (M.L.P.), créé en 1965 afin de libérer les travailleurs par une révolution économique et sociale - aboutissent à des échecs. Quant aux Editions Parti pris, elles ne sont pas conçues uniquement comme un prolongement littéraire de la revue. Dès leurs débuts, au printemps 1964, par la publication de témoignages vécus - Le Taxi: métier de crève-faim (4) - et de romans - La Ville inhumaine (5) - elles témoignent de la double orientation donnée à la revue. A l'automne de 1964, les Editions lancent trois collections - aspects, raisons, paroles d'une révolution - qui visent, par la présentation de documents, d'essais et d'oeuvres littéraires, à exprimer "un approfondissement de la conscience révolutionnaire" (6).

3. Ibid., p. 4.

4. Germain Archambault. Le Taxi: métier de crève-faim. Montréal, Editions Parti pris, 1964.

5. Laurent Girouard. La Ville inhumaine, Montréal, Editions Parti pris, 1964.

6. Parti pris. Manifeste 64-65. II, 1, p. 17. Si la revue a cessé de paraître, les Editions, elles, vivent encore.

C'est ainsi qu'assez rapidement la revue se transforme en un mouvement politique et culturel (7). Or, tout mouvement d'idées ne naît pas par génération spontanée: il s'oppose à certaines valeurs communément admises et s'inspire des recherches et des découvertes de ses prédécesseurs. Le mouvement Parti pris n'échappe pas à cette règle: il s'insurge contre certaines idées véhiculées par les élites en place, mais il emprunte plusieurs de ses caractéristiques à des courants idéologiques antérieurs.

Parti pris rejette avec vigueur l'individualisme bourgeois des gens formés à l'école de La Relève. Peut-on trouver d'idée plus opposée aux déclarations de solidarité avec le peuple formulées par Miron et Chamberland que cette affirmation d'André Laurendeau: "Je crois que je sauverai ma patrie en me sauvant moi-même" (8)? De même, le nouveau mouvement condamne l'humanisme abstrait qui isole la culture de tout contact avec le quotidien, de toute préoccupation économique et sociale, sous prétexte d'accorder la primauté aux valeurs absolues, immuables. Parti pris dénonce également l'universalisme apatride de Cité Libre qui assimile toute forme de nationalisme à des idées de conquête, de violence, ainsi que

7. Dès le deuxième numéro, d'ailleurs, la mention "revue politique et littéraire" avait été changée pour "revue politique et culturelle".

8. André Laurendeau. La Relève. Vol. II, no 2, 1935, p. 35.

sa conception étroitement individuelle des droits de l'homme qui l'amène à reléguer au second plan toute affirmation des droits collectifs comme l'autodétermination des peuples.

D'autre part, Parti pris marque le point d'aboutissement de certaines tendances idéologiques anciennes ou récentes. Pour stigmatiser le dogmatisme, l'autoritarisme, l'obscurantisme des élites en place, Parti pris retrouve à un siècle de distance la fougue d'Arthur Buies et des membres de l'Institut Canadien de Montréal. Vers 1925, L'Action Française de l'abbé Groulx souhaitait l'avènement d'un état catholique et français; Parti pris amputera ce désir de toute trace de messianisme et de chauvinisme et combattra pour l'instauration d'un état québécois laïque. En plein coeur de la crise économique des années 1930, le journal Vivre avait condamné le veau d'or du capitalisme (9) et imputé à la Confédération canadienne la responsabilité de notre marasme (10). Parti pris s'inspirera sans doute de ces critiques virulentes pour prôner le socialisme et l'indépendance. En 1948, le Refus Global s'était élevé avec force contre l'asphyxie de l'esprit créateur étouffé sous la chape de plomb du crétinisme; Parti pris transformera cette révolte stérile en un projet révolu-

9. Jean-Louis Gagnon. Vivre. Vol. I, no 2, juin 1934, p. 18. "Si le mal moderne vient de la dictature du Veau d'Or, renversons le Veau d'Or".

10. La Direction. Vivre. Vol. I, no 4, août 1934, p. 4. "Quant à notre Confédération nous lui disons merde parce que c'est elle qui nous a conduits où nous sommes".

tionnaire. La revue Liberté, fondée en 1958, avait tenté d'affranchir la collectivité québécoise de ses complexes culturels; Parti pris montrera que cette libération culturelle, si elle ne veut pas se confiner à un petit groupe d'esthètes, est indissociable d'une libération politique et économique. Au tournant des années 1960, La Revue Socialiste de Raoul Roy dénonçait la domination politique, l'assujettissement économique et la paralysie culturelle du Québec; Parti pris lui empruntera les thèmes de décolonisation et de révolution (11) et y ajoutera une dimension littéraire.

Voilà située à grands traits la place du mouvement Parti pris dans les courants d'idées qui l'ont précédé. Les oppositions et les affinités notées au plan idéologique se répercutent au plan littéraire. "Elie Langevin, Saint-Denys Garneau, confie Major, c'était la génération de la dissociation" (12). Dissociation entre l'humain et le national, entre l'individu et la collectivité, entre la vie intérieure et la vie sociale. Les écrivains de Parti pris rejettent violemment ce dualisme et s'efforcent d'intégrer ces éléments dans une vision unifiée de l'homme et du monde.

11. Paul Chamberland. Bilan d'un combat. Parti pris. II, 1, p. 22. "Nous devons à Roy l'usage des thèmes de décolonisation et de révolution".

12. André Major. Tendances et orientations de la nouvelle littérature. Culture Vivante, no 5, 1967, p. 69.

Ce refus ne signifie pas une condamnation en bloc de tous les écrivains canadiens-français. Laurent Girouard écrit qu'"une autre condition de l'éclosion de la littérature québécoise sera un retour aux racines littéraires qui l'ont favorisée" (13). Quelles sont ces racines? Dans des entrevues accordées à des journalistes par les écrivains de Parti pris ou dans des articles écrits pour le volume de Guy Robert, Littérature du Québec (14), les mêmes noms émergent souvent. Chez les poètes: Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe; chez les auteurs de récits: Albert Laberge, Jean-Jules Richard, Jacques Ferron; chez les essayistes: Gilles Leclerc, Pierre Vadeboncoeur. Aux yeux des partipristes, ces écrivains témoignent d'une volonté d'enracinement dans la réalité d'ici.

Vu dans cette perspective historique, le mouvement Parti pris (15) peut apparaître comme un amalgame informe de

-
13. Laurent Girouard. Considérations contradictoires. Parti pris. II, 5, p. 11.
 14. Guy Robert. Littérature du Québec, t. I, Montréal, Ed. Déom, 1964.
 15. Le mouvement Parti pris peut se définir à partir des documents suivants:
 - a) Tous les articles parus dans la revue, puisque, selon la politique rédactionnelle énoncée en éditorial (II, 3, p. 5), tout article publié par Parti pris implique "un accord de fond" de l'équipe.
 - b) Les oeuvres publiées par les Editions Parti pris de 1964 à 1968.
 - c) Les oeuvres publiées par des partipristes chez d'autres éditeurs de 1963 à 1968.
 - d) Les entrevues accordées par les écrivains de Parti pris pendant cette période.
 - e) Les articles écrits par des partipristes et publiés en dehors de la revue.

refus et de consentements. Mais ce qui lui confère son originalité, c'est d'unir dans une démarche globale une idéologie socio-politique, une conception de la littérature et une analyse critique du phénomène linguistique. Dans un premier chapitre, nous nous proposons de montrer les points d'articulation entre les trois composantes de cette démarche. Quels sont les postulats idéologiques de Parti pris? Quelle est la conception de la littérature qui en découle? Quel rôle joue le problème de la langue dans l'élaboration de l'idéologie et l'orientation de la littérature?

Une démarche aussi radicale, qui vise à chambarder l'organisation politique, le système économique et la vie culturelle du Québec va susciter des réactions très diverses. Les observateurs de l'évolution sociale ne peuvent rester indifférents devant un tel déferlement d'idées nouvelles susceptibles d'entraîner des conséquences profondes non seulement chez les intellectuels, mais surtout sur la masse des Québécois auxquels ils s'adressent. Puis, à mesure que des oeuvres sont publiées aux Editions Parti pris, les chroniqueurs littéraires des journaux ou revues de Montréal, Québec, Ottawa et même de certaines villes de province se penchent sur ce nouveau phénomène littéraire.

Nous tenterons donc, dans un second chapitre, d'analyser la réaction de la critique (16) face à la démarche politico-culturelle de Parti pris. Que pense-t-elle des liens établis par les partipristes entre leur idéologie politique et sociale et l'éclosion d'une vie culturelle authentique? Le rôle donné à la parole dans la transformation de la société sert-il ou dessert-il, selon la critique, les intérêts de la littérature? Comment considère-t-elle le désir de rapprochement des écrivains avec le peuple? Comment la critique envisage-t-elle la quête d'identité entreprise par les écrivains de Parti pris, leur souci d'incarnation dans le quotidien, poussé jusqu'au niveau de l'expression? Quelle est son opinion sur le recours au jocal en littérature?

Dans ces deux chapitres, nous avons utilisé une approche à la fois descriptive et thématique: descriptive parce qu'elle vise à rapporter sans les trahir ni les tronquer les idées des partipristes sur la société, la littérature et la langue, de même que les commentaires des critiques sur ces idées; thématique, parce qu'elle s'efforce de regrouper ces idées et ces commentaires autour de certaines lignes de force.

16. Le terme de "critique" se limite aux articles publiés d'octobre 1963 à l'automne de 1968 (dates de parution de la revue) dans les journaux et périodiques québécois et franco-ontariens sur l'idéologie et les oeuvres littéraires du mouvement Parti pris. Les articles écrits par André Major après son départ de la revue, en mai 1965, entrent dans cette catégorie.

Cette analyse permettra, nous l'espérons, de voir dans quelle mesure la critique a perçu, malgré l'absence de recul, l'originalité, la portée et les limites du mouvement Parti pris.

Chapitre premier

PARTI PRIS :

MOUVEMENT POLITIQUE ET CULTUREL

I.1 POSTULATS IDEOLOGIQUES

I.1.1 Littérature et libération politique, économique et sociale.

L'attitude de Parti pris à l'égard de la littérature s'inscrit dans l'idéologie révolutionnaire du mouvement: détruire les assises de la vieille société colonisée, bourgeoise, cléricale et instaurer un ordre nouveau fondé sur l'indépendance, le socialisme et le laïcisme. Or cette idéologie se situe dans le sillage du grand courant de décolonisation amorcé en Asie et en Afrique après la deuxième guerre mondiale. Le sociologue français Jacques Berque avait défini le colonialisme comme un phénomène de "dissociation de la liai-

son nature-culture propre à une société" (1). Plus près de nous, dans un article au titre prophétique publié dans la revue Liberté en 1962, Yves Préfontaine proteste déjà avec véhémence contre les méfaits d'une telle dissociation et appelle de tous ses voeux une "révolution", non pas tranquille mais globale, qui redonne au Québécois son unité vitale par une transformation simultanée de tous les secteurs de son activité:

"Les sophismes abondent qui tentent de dissocier les divers éléments du tout que forme une communauté humaine, de les dissocier en multiples morceaux d'un casse-tête qui devient, dès lors, insoluble, au grand soulagement des peureux, et surtout des "élites du pouvoir" intéressés à ce que rien ne change [...].

Or, ce qui nous intéresse [...], c'est la transformation globale de la cité québécoise. Parce que nos problèmes étant à la fois d'ordre linguistique, psychologique, social, économique, notre "révolution", quelles que soient ses modalités, ne peut se réaliser dans un secteur de la vie collective sans que ses autres aspects ne continuent d'être "en souffrance" (2).

Cet espoir d'une transformation globale de la société québécoise, le mouvement Parti pris tente non seulement de lui donner des fondements théoriques, mais aussi d'en hâter la réalisation concrète. Dès le premier numéro de la revue, Denys Arcand s'attache à montrer l'imbrication des problèmes

-
1. Jacques Berque, cité dans Fernand Ouellette. Socialisme 64. Liberté, vol. VI, no 3, mai-juin 64, p. 272.
 2. Yves Préfontaine. Parti pris. Liberté, vol. IV, no 23, mai 1962, p. 292.

politiques, économiques et culturels et dénonce l'irréalisme de ceux qui se contentent de réformes partielles:

"Il est bien entendu que pour tous les esprits un peu lucides, l'équation économie-politique-culture (équation strictement égale et facteurs rigoureusement interdépendants) est une donnée essentielle et indiscutable de toute réflexion sur la destinée des groupes humains. [...] Ce n'est absolument pas en réglant "d'abord" notre économie que nous réglerons les problèmes de notre culture. Et le contraire est également faux. Tout groupe humain a toujours une âme globale qui teinte inmanquablement et sa politique et son économie et sa culture" (3).

Parmi les partipristes, c'est sûrement Paul Chamberland qui expose avec le plus de clarté non seulement l'interdépendance des différents fronts où se joue la libération du Québec, mais aussi le but ultime de cette libération, c'est-à-dire la naissance d'un homme intégré et maître de son destin:

"La lutte de libération nationale se fonde au nom d'impératifs politique, économique, social et culturel. Mais aucun de ces impératifs ne suffit, à lui seul, à s'imposer en raison, en motif décisif pour une libération totale de notre société [...]. Pour ma part, j'interprète ce motif fondamental en termes de suppression de notre être minoritaire, désintégré, et d'instauration d'un être intégré, unifié, identifié, c'est-à-dire maître de sa terre, maître des choses et de ses activités. Ce projet en est un de culture, de liaison organique, effective entre une nature et une culture, entre [...] une littérature, un pays" (4).

3. Denys Arcand. Les divertissements. Parti pris. I, 1, p. 56.

4. Paul Chamberland. De la damnation à la liberté. Ibid., 9-10-11, p. 80.

La dernière partie de cette citation indique clairement que la pensée de Chamberland se situe dans une perspective de décolonisation. Elle laisse également sous-entendre que l'apparition d'une littérature authentique est liée à la création d'un pays véritable.

Cette revendication d'une révolution globale, d'une libération totale, peut-être très valable en théorie, se révèle difficilement applicable en pratique. Sans perdre de vue leur objectif fondamental, les partipristes sont donc amenés, au plan tactique, à accorder une priorité immédiate à la solution du problème politique. Ce choix s'impose avec d'autant plus de force que l'indépendance du Québec leur apparaît comme la condition indispensable à l'émergence d'une culture et d'une littérature authentiques.

Pour Laurent Girouard, c'est le colonialisme qui est responsable de l'anémie culturelle du Québec et qui condamne les écrivains à un narcissisme stérile:

"Pour les écrivains du Québec, les chances de survie sont problématiques. Ils sentent, ils savent que leurs livres ne représentent qu'un accident individuel. Notre colonialisme les condamne à radoter sur des problèmes intestinaux" (5).

De même, il rejette l'appellation de "littérature canadienne-française" parce qu'elle implique avec le Canada des liens

5. Laurent Girouard. Notre littérature de colonie: Ibid., 3, p. 33.

politiques paralysants que la différenciation culturelle de "française" ne parvient pas à effacer: "Il n'y a jamais eu, écrit-il, de littérature canadienne-française pour la simple raison qu'il n'y a jamais eu de Canada français" (6). C'est pourquoi il associe étroitement la naissance d'une littérature nationale qui ne saurait être que québécoise à l'avènement d'une nation libre, affranchie de toutes les aliénations, de toutes les servitudes qui empêchent son développement normal:

"Notre littérature s'appellera québécoise ou ne s'appellera pas. Ceux qui refusent de voir que notre libération nationale pose la condition sine qua non de l'existence de notre culture sont destinés à chercher les pourquoi de notre anémie littéraire dans les manuels d'histoire du Canada de Guy Laviolette. Les pays qui ont pu se payer une littérature autochtone et encore plus les pays qui ont vu un jour ou l'autre leurs écrivains obtenir audience dans les publics mondiaux sont des pays essentiellement libres de leur agir collectif [...].

La culture n'est viable que pour un peuple libre" (7).

Dans la même veine, Gaston Miron, à partir du constat de la situation coloniale du Québec, c'est-à-dire d'une rupture entre nature et culture, conclut à la nécessité d'une libération politique, fondement de l'édification d'une vie culturelle authentique:

6. Ibid., p. 30.

7. Ibid., pp. 30-31.

"L'homme, ici, écrit-il, dénaturé, c'est-à-dire coupé de ses liens écologiques de droit, décul-turé, c'est-à-dire aliéné à sa culture, se trouve dans une situation coloniale [...].

Les réformes, en éducation et dans d'autres domaines, ne peuvent à elles seules restituer cet homme à lui-même, seul le politique peut le rendre complètement à son homogénéité, base d'échan-ge des cultures. Seul il peut garantir l'inté-grité culturelle de la nation et la pratique de sa nécessité vers un plus être" (8).

Cette idée, essentielle à leurs yeux, d'un lien vital entre l'éclosion d'une culture et l'existence d'une nation libre, les partipristes l'ont empruntée à Frantz Fanon, cet Algérien qui, dans un livre-choc, avait attiré l'attention du monde entier sur les peuples colonisés qu'il appelait "les damnés de la terre". Dans un chapitre de son livre, consacré à la culture, Fanon en effet, affirme:

"La nation n'est pas seulement condition de la culture, de son effervescence, de son renouvellement continu, de son approfondissement. Elle est aussi une exigence. C'est d'abord le combat pour l'existence nationale qui débloque la culture, lui ouvre les portes de la création" (9).

I.1.2 Littérature et engagement.

L'idéologie de transformation globale, de libération totale, qui anime les partipristes se trouve désormais polarisée par cette "exigence du combat pour l'existence natio-

8. Gaston Miron. Un long chemin. Ibid., II, 5, p. 29.

9. Frantz Fanon. Les damnés de la terre. Paris, Ed. Maspéro, 1968, p. 183.

nale". Comment vont-ils l'incarner?

Dans le texte de présentation de la revue, l'équipe de direction définit avec précision le sens que prend l'écriture dans une perspective révolutionnaire:

"La parole, pour nous, a une fonction démystificatrice; elle nous servira à créer une vérité qui atteint et transforme à la fois la réalité de notre société. C'est dire que pour nous l'analyse, la réflexion et la parole ne sont qu'un des moments de l'action: nous ne visons à dire notre société que pour la transformer" (10).

A une conception statique, esthétique de l'écriture, centrée sur elle-même, Parti pris substitue une conception dynamique, d'inspiration marxiste, c'est-à-dire orientée vers l'action, vers la transformation de la société.

Cette position de principe sera reprise sous d'autres formes par divers collaborateurs de la revue. Dans un article intitulé Pour une littérature révolutionnaire, André Major assimile à son tour l'écriture à un acte subversif:

"Les jeunes écrivains [...] profitent d'une situation qui, du point de vue de la création littéraire, les stimule puisque pour eux écrire est très concrètement un acte, et un acte révolutionnaire qui coïncide avec l'émergence d'un groupe révolutionnaire" (11).

De même, Gaston Miron, associant sa voix à celle de ses collègues plus jeunes, ne craint pas d'affirmer que "la littérature

10. Parti pris. Présentation. I, 1, p. 2.

11. André Major. Pour une littérature révolutionnaire. Ibid., 7, p. 57.

n'est pas qu'expressivité, elle est aussi un acte [et] son action en est une de dévoilement de l'aliénation et de son dépassement" (12). Cette liaison entre la parole et l'action constitue une ligne de force tellement puissante que même André Brochu, le collaborateur en apparence le plus éloigné de ce point de vue, sent le besoin de situer son entreprise critique dans le courant même de la démarche de Parti pris:

"Il n'est pas inutile de préciser ici que j'envisage la critique comme une action, parallèle à l'action politique de Parti pris bien que moins engagée dans l'actualité; il s'agit, pour moi comme pour mes camarades, de faire prendre une conscience dynamique à mon peuple et ce en le révélant à lui-même dans sa tradition culturelle [...].

Si, pour ma part, je prétends dévoiler l'oeuvre, c'est à la façon de Chamberland qui, dans ses éditoriaux ou ses poèmes, dévoile la société, ou de Renaud, Major, Godin dans leurs écrits" (13).

Par cette équation parole-action s'opère la jonction entre le littéraire et le politique, entre ceux que Pierre Maheu appelle le poète et le permanent:

"Seul, le permanent va vers la sclérose et la non-signification, le poète vers la futilité et la mythomanie. Je veux appeler révolutionnaire celui qui totalise ces deux démarches dans une praxis vivante" (14).

12. Gaston Miron. Un long chemin. Ibid., II, 5, p. 30.

13. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Ibid., 5, pp. 54 et 61. Les soulignés sont de l'auteur.

14. Pierre Maheu. Le poète et le permanent. Ibid., 5, pp. 4-5.

Ainsi, Parti pris veut réconcilier dans une même démarche les deux classes d'écrivains que Malraux, selon André Brochu distinguait: "les écrivains de l'être qui ont le culte de leur différence et les écrivains de l'action ou du faire qui ont le culte de la communion avec les autres hommes" (15).

Cette symbiose de la parole et de l'action se rapproche du concept de "littérature totale" défini par Jean-Paul Sartre:

"C'est seulement dans une collectivité socialiste, en effet, que la littérature, ayant enfin compris son essence et fait la synthèse de la praxis et de l'exis, de la négativité et de la construction, du faire, de l'avoir et de l'être, pourrait mériter le nom de littérature totale" (16).

Une telle liaison entre la parole et l'action engendret-elle une subordination du littéraire au politique?

Denys Arcand est le seul à adopter une position qui dénie à l'oeuvre littéraire toute spécificité et l'engage totalement au service de la révolution:

"Il ne s'agit donc plus de savoir si telle pièce de théâtre est universelle, si elle est écrite en bon français, ou si elle a des chances de succès à Tokyo, Paris ou Tobrouk. Cela est accessoire. Ce qu'il faut situer, et c'est là l'essentiel, c'est la position de cette pièce dans la révolution" (17).

-
15. André Brochu. L'oeuvre littéraire et la critique. Ibid., I, 2, pp. 31-32. Les soulignés sont de l'auteur.
16. Jean-Paul Sartre. Qu'est-ce que la littérature? Paris, Gallimard, Collection Idées, 1948, pp. 288-289.
17. Denys Arcand. Les Divertissements. Parti pris. I,1, p.57.

A l'autre bout du spectre idéologique, André Brochu prend exactement le contrepied de l'affirmation d'Arcand et reconnaît les exigences propres à la littérature:

"Nous aurions pu traiter dans cette livraison, écrit-il, des rapports qui existent entre la culture et la révolution. Mais la critique littéraire au Québec ignore à ce point ce qu'est la littérature que nous avons cru bon poser le problème sans référence immédiate à la situation" (18).

Il est vrai que tous deux se situent au plan de l'approche critique de l'oeuvre, non à celui de la création. Mais leur témoignage contradictoire ne nous en apporte pas moins des renseignements intéressants quant à la diversité des opinions des collaborateurs de la revue sur le sujet controversé de l'engagement de la littérature.

Qu'en pensent les créateurs? Laurent Girouard se garde bien de confondre l'écrivain et le révolutionnaire, la composition d'une oeuvre littéraire et la rédaction d'un programme politique:

"L'écrivain, écrit-il, n'a pas à faire la révolution. A moins que le coup de feu ne se fasse dans la rue. L'écrivain écrit. Il est tout à fait de trop dans l'élaboration d'un programme politique" (19).

Pour sa part, Hubert Aquin refuse catégoriquement de placer

18. André Brochu. L'oeuvre littéraire et la critique. Ibid., 2, p. 23, note.

19. Laurent Girouard. En lisant le cassé. Ibid., 4, p. 63.

la littérature à la remorque d'une idéologie politique:

"Si on a compris que, au terme de ma fuite cartésienne, je prêche l'engagement politique obligatoire pour les écrivains, cela m'autorise à poursuivre, cher lecteur, votre pensum. Le service militaire obligatoire me répugne. [...] Il en va ainsi du service intellectuel obligatoire [...]. Nul écrivain n'est tenu d'axer son oeuvre selon l'efficacité de tel ou tel régime politique, non plus d'ailleurs que sa profession motuante ne l'engage à prononcer un voeu de chasteté historique" (20).

Aquin renvoie donc dos à dos les militantistes enragés qui enchaînent la littérature à la poursuite d'objectifs politiques et les dilettantes forcenés qui veulent l'isoler de tout contact avec la société.

Parmi les écrivains de Parti pris, c'est Paul Chamberland qui réussit le mieux à concilier les exigences du combat pour l'existence nationale et celles de la création littéraire. Dans un article publié en 1964 dans la revue Lettres et Ecritures, il commence par reconnaître l'ambiguïté de l'expression "poésie engagée" et souligne le danger qu'elle fait courir à la poésie:

"La plupart de ceux qui font appel à ce slogan, écrit-il, privilégient unilatéralement l'engagement sur la poésie [...]; dans ces conditions, la poésie fout le camp, Villon, sans que l'on sache trop bien ce qu'il advient de l'engagement" (21).

20. Hubert Aquin. Profession: écrivain. Ibid., 4, p. 28.

21. Paul Chamberland. Fonction sociale de la poésie. Lettres et Ecritures, vol. I, no 2, nov. 1964, p. 20.

Puis, il tente de définir sa conception de la poésie à partir de la nature du langage. Pour lui, "le langage est avant tout un instrument social" (22). Le poète doit donc viser un double objectif: connaître son outil, son métier et communiquer, c'est-à-dire "assumer son être avec la communauté linguistique qui est la sienne" (23). C'est cette double exigence qui a présidé à la composition de Terre Québec:

"La poésie de Terre Québec est nationaliste [...]. Mais si cette poésie va dans le sens d'une lutte politique, je ne la considère en rien comme un instrument de cette lutte. J'estime au contraire que la politique se suffit dans l'invention de ses moyens propres et que, par conséquent, la poésie doit se réserver à une fonction spécifique, telle que j'ai tenté de la définir. La poésie n'a pas à défendre une cause politique, une idéologie, un programme: ce serait là fausser un instrument, en faire usage au mépris de sa structure propre. Cette "spécificité" des fonctions ne signifie nullement, par ailleurs, l'impossibilité d'une coïncidence vécue entre lutte socio-politique et expression poétique" (24).

Cette conception du poète moderne, empruntée à Mařakovsky et fondée sur "l'engagement social (plus que politique) du poète et l'exigence humaine spécifique de la parole poétique"(25) permet à Chamberland d'éviter un double écueil: l'esthétisme et le terrorisme idéologique, c'est-à-dire, se retrancher dans une tour d'ivoire pour ciseler des madrigaux, ou bien

22. Ibid.

23. Ibid.

24. Ibid., p. 21.

25. Ibid.

embrigader la poésie au service d'un combat politique.

Pierre Maheu rejoint la pensée de Girouard, Aquin et Chamberland. Dans le même article où il montre les liens qui unissent "le poète et le permanent" dans une praxis globale, il refuse de soumettre le premier au second:

"L'écrivain ne doit pas être l'"homme engagé" de la politique; il n'est aux gages de personne et ne doit de fidélité qu'à soi-même. L'oeuvre n'est "engagée" que sur ce qui l'anime: comme un embrayage sur un moteur; elle reçoit son énergie du choix fondamental que l'écrivain fait de soi-même, mais elle a son mouvement et ses structures propres. L'écrivain n'a qu'à se dire, aussi passionnément et lucidement qu'il le peut; si vraiment il a choisi d'être un homme, il nous dira du même coup, il dira notre combat, et il nous aidera à le mener" (26).

Maheu reconnaît l'autonomie totale de l'oeuvre et de l'écrivain par rapport au combat révolutionnaire. Si toutefois il existe une coïncidence entre l'oeuvre d'un homme qui exprime ses malaises ou ses espoirs et la libération politique d'une collectivité, cette coïncidence résulte d'une exigence de l'humain et non d'une subordination de l'oeuvre aux diktats d'une idéologie.

Dans un long article où il examine le problème de la littérature engagée, Jacques Brault condamne lui aussi l'annexion de la littérature par l'action politique: "Le litté-

26. Pierre Maheu. Le poète et le permanent. Ibid., II, 5, p. 5.

raire, écrit-il, ne s'achève pas dans le politique" (27). Mais son analyse va plus loin que celle de ses collègues. Il conteste le bien-fondé de l'équation posée par Parti pris entre la parole et l'action: "Parler, écrire, n'est qu'une façon médiate d'agir" (28). Une telle équation n'est possible, selon lui, que lors de situations exceptionnelles, par exemple une guerre. Une fois la paix rétablie, "il y aura de nouveau une distance longue et tortueuse entre l'écriture et l'action politique" (29). Pour Brault, la littérature révolutionnaire souhaitée par Major est impossible: "La littérature est pré-révolutionnaire et post-révolutionnaire" (30). Dès lors, pour celui qui choisit de parler ou d'écrire, "l'engagement est situé dans le langage" (31).

Même si la majorité des partipristes, à l'exception de Jacques Brault, considèrent la parole comme un moment de l'action, ils se refusent pourtant à subordonner l'oeuvre littéraire à la défense d'une cause politique. La plupart, cependant, rejettent du même souffle l'attitude contraire qui consisterait à privilégier la forme aux dépens du contenu, à

27. Jacques Brault. Notes sur le littéraire et le politique. Ibid., II, 5, p. 46.

28. Ibid.

29. Ibid., p. 48.

30. Ibid., p. 51.

31. Ibid. Les soulignés sont de l'auteur.

vider la littérature de toute dimension sociale pour ne s'intéresser qu'à son aspect esthétique.

Pierre Maheu s'oppose à une conception formaliste de la littérature: "Je me fous de la littérature, écrit-il, si elle n'est que ce qu'on lit et rature aussitôt de son esprit, qu'un divertissement, qu'un formalisme" (32). Jacques Renaud rejette la "littérature", l'esthétisme, au nom de l'authenticité de sa démarche d'homme, d'écrivain:

"C'est le récit de l'homme blessé à l'esprit et au corps qu'il faut écrire. Sans arrière-pensées littéraires, sans visées esthétiques" (33).

Mais c'est encore Paul Chamberland qui traduit le mieux la répulsion de Parti pris à l'égard de l'art pour l'art. Déjà dans De la forge à la bouche, il avait fait ses adieux à Mallarmé et marqué sa rupture avec une conception dilettante de la poésie:

"Je coupe court à tous ces mythes de cabinet: poésie-exercice-spirituel, poésie-aventure-intérieure, poésie-transmutation-des-mots, poésie-poésie, PO-HE-ZZiie. Tout ça, ce sont des excuses, des défenses, des écrans pour masquer ce qui est à DIRE: les Forces majeures et enchevêtrées de la Terre et de l'Homme" (34).

-
32. Pierre Maheu. Ce qu'on lit et rature. Ibid., V, 4, p. 48.
33. Jacques Renaud. Le Cassé. Montréal, Ed. Parti pris, 1964, p. 95.
34. Paul Chamberland. De la forge à la bouche. Littérature du Québec, t. I, Montréal, Déom, 1964, p. 287.

En 1965, dans un long article qu'on peut considérer comme son art poétique, il se livre à un violent réquisitoire contre "ce bavardage aseptique" (35) qu'on lui avait proposé en modèle d'écriture et définit le rôle qu'il attribue à la poésie:

"Je suis contre la poésie-prestige, la poésie-mystère, la poésie-bibelot, la poésie-aspirine, la poésie-clystère [...].

La poésie n'a pas de fonction privilégiée: elle n'est vraie qu'en disant la conscience commune, plus précisément sa part obscure" (36).

I.1.3 Littérature et collectivité.

Si les partipristes, conscients de l'interdépendance entre la vitalité d'une littérature et l'avènement d'un pays libre, sont prêts à sacrifier l'esthétisme et à considérer la parole comme un moment de l'action révolutionnaire, c'est en définitive parce qu'ils désirent le salut du peuple.

Pour Paul Chamberland, l'écrivain ne peut se sauver seul. Immergé dans la collectivité, il baigne dans la détresse commune et ne peut échapper à un éventuel naufrage:

"Je l'ai appris de Miron: il n'existe pas de salut individuel. Le croire, c'est choisir une déraison à la seconde puissance. A la seconde puissance parce que chacun participe d'abord à l'abrutissement de tous. La croyance au

35. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Parti pris. II, 5, p. 36.

36. Ibid., p. 42.

salut individuel ne conduit qu'au redoublement halluciné, d'autant plus lancinant qu'il est solitaire, de l'échec collectif" (37).

De même, Pierre Maheu récuse comme aberrante toute tentative de salut individuel:

"Quant à moi, je prétends que toutes les prétendues démarches de salut individuel ne sont entretemps que des fuites, des accroire, des mensonges, des façades. Ceux qui se prennent pour des Français, ceux qui se prennent pour des beatniks américains, ceux qui rêvent de Carnaby Street se sauvent: ils s'enfuient" (38).

Même Jacques Brault, pourtant si réticent devant la question de l'engagement de la littérature, s'insurge contre "le culte béat de la compétence personnelle" autre facette de l'individualisme bourgeois insoucieux du sort de la collectivité:

"Une chose importe: le culte béat de la "compétence personnelle" dans une société capitaliste provient d'un raffinement de la domination bourgeoise. C'est l'envers du socialisme. C'est prôner que ceux qui en ont la chance ou l'occasion tirent leur épingle du jeu, et abusent la masse des pauvres types en lui faisant honneur. Au plan philosophique, c'est de la bouillie pour les chats. C'est croire et laisser croire qu'entre le personnel et le communautaire il n'y a pas de médiations déterminantes, qu'entre tous et chacun la voie est royalement directe" (39).

37. Paul Chamberland. Ibid., p. 37.

38. Pierre Maheu. Patricia et ti-pop. Ibid., V, 6, p. 55.

39. Jacques Brault. Un pays à mettre au monde. Ibid., II, 10-11, p. 24.

C'est donc au nom du socialisme, l'un des trois principes de leur triptyque, que les partipristes refusent de s'abstraire du peuple et de se sauver seuls. Le salut sera collectif ou il ne sera pas.

Or, pour que ce salut collectif soit possible, il faut que le peuple prenne conscience de son aliénation, se rende compte de sa situation de minoritaire exploité et menacé d'extinction culturelle. C'est justement ce rôle de médiateur, d'éveilleur de conscience que Paul Chamberland attribue à l'intellectuel québécois:

"L'intellectuel québécois n'échappe pas, au départ, à la condition commune. S'il croit pouvoir s'en sortir tout seul, il devient doublement aliéné, parce qu'en s'affirmant contre l'homme quotidien, il ne lève pas les contraintes qui l'affectent au même titre que ses concitoyens, mais il se prive lui-même des instruments de sa libération. Ces instruments ne peuvent s'éprouver efficaces, et même être inventés, que par la communauté elle-même prenant conscience de son aliénation et décidant, d'un sursaut unanime, de transformer son destin. Ce surcroît de conscience ne peut lui venir que par la médiation des intellectuels qui retrouvent en eux l'homme quotidien" (40).

Pour l'auteur de ces lignes, il s'instaure donc une réciprocité féconde entre l'intellectuel et le peuple: par sa réflexion sur le réel, l'intellectuel permet au peuple de prendre conscience de son aliénation; en retour, le peuple, par les

40. Paul Chamberland. L'intellectuel québécois. Liberté. Vol. V, no 2, mars-avril 1963, p. 122.

moyens d'action qu'il invente, met en branle le processus de libération du pays, libération essentielle à l'épanouissement de l'intellectuel.

Convaincus d'une communauté d'intérêts entre eux et le peuple, les partipristes s'identifient au peuple, lient leur sort à celui de la collectivité:

"Les pharisiens, écrit Miron, ne pardonneront jamais à ma poésie d'avoir eu honte AVEC tous, en esprit et en vérité, au lieu de tous" (41).

Pour Miron, cette affirmation de solidarité avec les démunis, les exploités, conditionne la thématique même de sa poésie, fondée sur l'expression de l'aliénation collective.

"Je n'ai que mon cri existentiel pour m'assumer solidaire de l'expérience d'une situation d'infériorisation collective. Comment dire l'aliénation, cette situation incommunicable? [...] Il appartient au poème de prendre conscience de cette aliénation, de reconnaître l'homme carencé de cette situation" (42).

Dans le sillage de Miron, Paul Chamberland intègre son "je" égoïste dans le "nous" collectif; de plus, il affirme que l'existence d'une personnalité individuelle riche et féconde dépend de l'émergence d'une communauté humaine vivante et libre:

41. Gaston Miron. Notes sur le non-poème et le poème. Parti pris. II, 10-11, p. 96.

42. Ibid., p. 95.

"Je suis incapable de démêler ma situation individuelle de la condition commune: celle-ci me traverse de part en part; la plus secrète intimité m'est un refuge impossible; Je n'existe pas encore; je n'est qu'une torture, un point dérisoire, affolé dans le grouillement d'une sous-humanité déboussolée, d'un nous forcené et pantelant" (43).

Faisant allusion à son état d'âme lors de la composition de L'Afficheur hurle, Chamberland précise le cheminement de cette osmose entre le poète et le peuple, qui débouche sur un "je" collectif où le poète devient le porte-parole de la fondation de l'homme québécois, elle-même gage de son propre ressourcement intérieur:

"Je ne sais plus quand je me dis ou je vous dis: le je de l'afficheur hurle [sic] dit l'homme québécois que je suis et que nous sommes. Dans ce JE collectif, je me perds et me retrouve à la fois; je me débarasse de cette illusoire différence individuelle, de ce salut sans les autres que sont les miens, et je m'engage par tout ce que je suis, comme individu, dans l'aventure du destin et du salut collectifs, dans cette fondation de l'homme québécois, qui peut seule me renouveler dans l'humanité" (44).

De telles déclarations ne se retrouvent pas seulement sous la plume des poètes. Jacques Renaud écrit qu'"il faut [...] donner une voix à ceux qui parlent trop mal pour pouvoir se faire entendre" (45). Pour Claude Jasmin, "on ne se

43. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Ibid., II, 5, p. 37. Les soulignés sont de l'auteur.

44. Ibid., p. 39. Les soulignés sont de l'auteur.

45. Jacques Renaud. Comme tout le monde ou le post-scriptum. Ibid., 5, p. 21.

sacrifiera jamais assez pour parler au nom de ceux qui sont muets, de ceux qui sont sans paroles" (46). André Major prête à l'un des personnages de La chair de poule les paroles suivantes qu'il endosse sans doute: "J'aimais mon peuple [...], j'aurais tout fait pour qu'il sorte du néant, et pour en sortir avec lui" (47).

Ces textes témoignent clairement du souci des écrivains de Parti pris de s'effacer dans la masse, de lui donner la parole ou de parler en son nom, et d'assumer dans leur oeuvre le destin collectif.

Toutefois, au sein même de la revue, certains collaborateurs envisagent d'un oeil critique cette tentative de rapprochement entre les intellectuels et le peuple. Après avoir mentionné le désir des jeunes écrivains "d'être reconnus par le peuple et répudiés par les pontifes littéraires" (48), André Brochu souligne l'ambiguïté de leur situation:

"Quant aux romanciers de Parti pris, ils sont eux-mêmes déclassés: porte-parole du peuple, et pourtant exclus du peuple par la conscience de leur condition et par leurs études, ils sont nos Richard Wright" (49).

-
46. Claude Jasmin. Major y aurait-il moyen de placer un mot? Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.
47. André Major. La chair de poule. Montréal, Ed. Parti pris, 1965, p. 76.
48. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Parti pris. II, 5, p. 57.
49. Ibid., p. 58.

Brochu met donc en contradiction l'intention des partipristes de s'identifier au peuple, de parler en son nom et la réalité de leur situation sociale privilégiée qui les distingue en fait du peuple.

Jacques Brault, pour sa part, va jusqu'à nier la possibilité même de cette fusion entre l'écrivain et le prolétaire. Par la réflexion ou l'écriture, l'écrivain a identifié son malaise; il est déjà à moitié guéri alors que le prolétaire continue à souffrir de sa condition:

"L'écrivain, tout révolutionnaire qu'il se veuille, ne sera jamais parmi les exploités. [...] Surtout s'il est philosophe ou poète, cet écrivain vit en partie ailleurs, il a une existence qualifiée; avant même que d'en crever doucement ou violemment, il a nommé son mal, il n'est plus tout à fait dedans" (50).

L'analyse de Brault laisse sous-entendre que l'attitude des partipristes, c'est-à-dire des écrivains bourgeois qui ont décidé de renier leurs origines pour se ranger du côté du prolétariat, équivaut à une duperie, à une mystification, voisine de l'imposture ou du moins d'un masochisme hypocrite:

"Comme il a l'impression de ne pas mériter ce salut, cette espèce de grâce votive, ou plutôt de le mériter au détriment des sous-hommes, alors il veut expier, payer lui aussi le prix de l'infra-langage, car l'abondance, la souplesse, l'amour des mots le rendent riche. Mais rien n'y fera, à moins qu'il ne quitte définitivement

50. Jacques Brault. Notes sur le littéraire et le politique.
Ibid., 5, p. 46.

la littérature. Mais en ce cas, il restera "du bon côté"; un riche qui se dépouille ne devient pas pauvre, au contraire: il s'enrichit d'un sens nouveau, quand il ne se coiffe pas d'une auréole" (51).

Brault est donc amené, tout comme Brochu, à conclure à une incompatibilité entre le rêve égalitariste des partipristes et leur condition de privilégiés culturels.

Cependant, le témoignage de deux romanciers de Parti pris, Jacques Renaud et André Major, montre que la distance entre l'écrivain et le prolétaire n'est pas aussi grande que Brochu et Brault le laissent entendre. Dans une entrevue accordée à un journaliste de Perspectives, en 1967, Jacques Renaud livre les confidences suivantes:

"Peu après je devenais chômeur à \$15 par semaine, dont \$10 pour la chambre [...]
Un jour, je perdis même mes prestations d'assurance-chômage. Je crevais de faim [...].
Finalement je me suis retrouvé complètement écoeuré, à plat. Le ressort s'était cassé. J'étais désespéré, fini. J'ai senti alors le besoin de fixer ce désespoir [...]. Et pendant trois jours et trois nuits j'ai écrit [...]. J'ai tout craché. J'étais le cassé et je frappais" (52).

Le récit de Renaud ne relève donc pas d'une pure invention romanesque, mais correspond vraiment à une situation vécue en réalité et non par procuration.

51. Ibid., p. 47.

52. Jean Bouthillette. Le Cassé, c'était l'enfer. Perspectives, 11 novembre 1967, pp. 39-40.

Alors que dans le Cassé l'identification entre le héros et le prolétariat est totale, dans le Cabochon - qui, de l'aveu même d'André Major, est un roman autobiographique, du moins en partie - les contradictions signalées par Brault et Brochu subsistent encore, mais elles sont assumées et finalement résorbées:

"Mon héros, confie Major, issu de la classe ouvrière, est un idéaliste, un "cabochon". Il assume les contradictions qui le cernent en tâchant de se détacher de ce qu'il y a de médiocre dans son contexte social mais sans aucunement se déraciner [...].

Il étudie tout en continuant à travailler pour participer aux dépenses familiales, puis, son père devenant chômeur, lâche l'école, bricole, s'en va dans le Nord. Enfin il se reproche de ne pas avoir suffisamment tenté le dialogue avec son père. Il acceptera enfin d'exercer le même métier que lui" (53).

Ainsi, après une tentative de salut individuel avortée, le "cabochon" revêt la condition de prolétaire de son père.

Malgré les critiques de certains de leurs collègues, l'effort tenté par les écrivains de Parti pris pour se rapprocher du peuple, s'identifier à lui et exprimer sa révolte apparaît donc, du moins partiellement, fondé sur la réalité.

53. Alain Pontaut. Le Cabochon d'André Major est un roman social sans préméditation. Le Devoir, 2 décembre 1964, p. 7.

I.2 CONCEPTION DE LA LITTÉRATURE

Nous avons vu jusqu'ici les prolégomènes à une définition de la conception partipriste de la littérature. Cette conception repose sur le postulat initial suivant: l'état de la littérature est inséparable de la situation de la société dans laquelle elle s'insère. Or le Québec croupit dans une situation de sujétion coloniale qui touche tous les secteurs de son activité - politique, économique, culturel. Il faut donc, pour assurer la vitalité de la littérature, renverser cette situation et opérer une révolution à tous les niveaux, principalement au niveau politique, car l'indépendance enlève l'obstacle majeur qui entrave le développement d'une vie culturelle authentique.

Cette révolution exige que le peuple prenne conscience de son aliénation et invente des moyens susceptibles d'entraîner une transformation radicale de la société. C'est pourquoi, les partipristes utilisent la parole pour cristalliser cette prise de conscience et précipiter le déclenchement de la révolution.

De plus, pour éviter que cette révolution soit confisquée au profit d'une minorité autochtone mais bourgeoise, les écrivains de Parti pris vont descendre de leur tour d'ivoire, témoigner de leur solidarité avec le peuple et assumer les malheurs et les aspirations de la collectivité.

En d'autres termes, les postulats idéologiques de Parti pris pourraient se résumer dans un triple refus: refus de colonialisme, refus de l'esthétisme, refus de l'individualisme. Devrait-on ajouter refus de la littérature? Parlant des partipristes, André Brochu écrit: "Ils refusent la littérature..." Mais il ajoute aussitôt: "et pourtant ils écrivent" (54). Pourquoi écrivent-ils? Quelle est leur conception de la littérature?

I.2.1 Archéologie, catharsis, prospective.

Pour les partipristes, il s'agit avant tout, comme l'affirme Girouard, "d'écrire toute la vérité sur nous et notre pays" (55). Dans cette perspective, l'écrivain devient donc un témoin privilégié de la situation vécue par lui et par ses compatriotes:

"Un écrivain, écrit Chamberland, témoigne, mieux que beaucoup, de ses compatriotes: il les dit, malgré qu'il en ait souvent. Il n'a pas le choix: témoigner de lui-même (que peut-il faire d'autre?), c'est toujours témoigner des siens" (56).

La littérature apparaît donc comme un reflet de la société,

54. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Parti pris. II, 5, p. 58.

55. Laurent Girouard. Notre littérature de colonie. Ibid. I, 3, p. 33.

56. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Ibid. II, 5, p. 34.

ou du moins du moment précis que vit cette société: "une littérature, selon André Major, représente son époque; elle vit des contradictions et du mouvement de cette époque" (57).

Or, de 1963 à 1968, le Québec traverse une période troublée, marquée par une prise de conscience aiguë des ma-laises engendrés par le crypto-colonialisme et un désir croissant de renverser cette situation dévalorisante, de mettre un terme à cette aliénation et de retrouver sa véritable identité.

C'est dans le cadre de ces coordonnées historiques que s'inscrit l'un des traits fondamentaux de la démarche littéraire de Parti pris, telle que la définiront Jacques Brault, Pierre Maheu et Paul Chamberland.

Dans un article où il analyse les conditions essentielles à la naissance du pays, Jacques Brault situe la recherche de l'identité québécoise au point de rencontre entre ce qu'il appelle "une archéologie et une prospective", c'est-à-dire entre la récupération, la réinterprétation du patrimoine culturel légué par le passé et l'organisation prévisible des projets individuels et collectifs qui s'ébauchent dès aujourd'hui:

57. André Major. Pour une littérature révolutionnaire. Ibid. I, 7, p. 57.

"La conquête de l'existence québécoise ne peut faire l'économie d'une équilibration anthropologique. [...] Nous nous approprierons une existence qualifiée dans un double travail, dont une part sera une archéologie et l'autre une prospective" (58).

C'est à ce travail d'"archéologie" que se consacre le critique André Brochu, tandis qu'il laisse la "prospective" aux écrivains:

"Nous (André Major et lui) pratiquons la littérature de façon fort différente: lui l'invente, moi je l'inventorie; lui cherche à s'y créer et à lui créer une identité, moi je cherche cette identité dans les oeuvres faites, dans la tradition re-crée" (59).

C'est dans des termes à peu près semblables à ceux de Jacques Brault que Pierre Maheu précise le rôle de la littérature: "Le poète, écrit-il, en notre période pré-révolutionnaire, accomplit une démarche paradoxale, à la fois catharsis et prospective" (60). Toutefois, il met davantage l'accent sur la libération des traumatismes du passé plutôt que sur la revalorisation de nos racines culturelles:

"Il (le poète) retourne en arrière vers le pays nié, vers notre malheur collectif, pour l'assumer, et se projette dans l'avenir, posant d'abord comme mythe l'homme nouveau que nous voulons devenir" (61).

58. Jacques Brault. Un pays à mettre au monde. Ibid. II, 10-11, p. 16.

59. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Ibid. 5, p. 56. Les soulignés sont de l'auteur.

60. Pierre Maheu. Le poète et le permanent. Ibid. 5, p. 4.

61. Ibid.

Dans un autre texte plus tardif, Maheu modifie sa position première à l'égard du passé. La révolution culturelle, selon lui, même si elle exige une transformation radicale de notre mentalité, ne doit pas renier nos origines:

"Ce n'est qu'en se transformant de fonds en combles [sic] que la culture québécoise ne sera pas tout à fait dévalorisée dans le monde des voyages interplanétaires. Et inversement, ce n'est qu'en assumant notre origine dans ce monde périmé que nous nous donnerons à nous-mêmes et à nos idées le poids de réalité nécessaire pour vaincre l'inertie qui maintient encore le Québec dans la culture d'un autre âge" (62).

C'est justement parce que Gaston Miron représente le prototype du poète qui a nommé, pris en charge nos carences que Maheu l'"engueule", le conjure de publier son oeuvre, car "il est temps de passer à autre chose, de dépasser notre malheur, de prendre possession de notre être et du monde, d'accoucher d'un homme québécois nouveau" (63).

Dans l'examen qu'il fait de ses raisons d'écrire, Paul Chamberland rejoint la position du Maheu première manière. Il commence par juxtaposer dans un ordre chronologique les deux moments de la catharsis et de la prospective: le dévoilement de l'aliénation est préalable à son dépassement, la mise à mort du malheur canadien-français précède la mise

62. Pierre Maheu. La cité 1966. Ibid. IV, 1-2, p. 75.

63. Pierre Maheu. Engueulez Miron. Ibid. V, 5, p. 49.

au monde du bonheur québécois:

"Du moment, écrit-il, que je choisis de vivre et d'écrire ici, je choisis d'entrer irrémédiablement dans le malheur: le malheur et la damnation d'être canadien-français. Je ne suis capable que d'un cri rauque: celui de la naissance; avant, toute parole est fausse, grincement de dents sous le baïllon de la mort canadienne dans les limbes prénatales. Il me faut triompher d'une inhibition première: celle du mal-être, celle du non-être [...]. Il importe ensuite d'inventer le présent, le futur: d'inventer la vie, le bonheur" (64).

Quelques pages plus loin, faisant allusion au mythe d'Orphée, Chamberland relie ces deux temps d'une même démarche dans un rapport dialectique très étroit: la redécouverte de notre être fondamental découle de l'affrontement des démons de notre déshumanisation. Par une étrange transsubstantiation, la boue devient "limon d'origine" (65):

"Mal écrire, c'est descendre aux enfers de notre mal vivre, en tirer l'Eurydice de notre humanité québécoise; [...] Nous sommes tout à la fois Orphée et la brute. Nous devons d'abord nous convertir à l'horizon de boue qui circonscrit notre seule vie afin de tirer de cette boue l'homme qu'il nous tarde d'être, un visage ressemblant, imprégnable aux radiations de l'univers, des autres" (66).

64. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Ibid. II, 5, p. 35.

65. Ibid., p. 36.

66. Ibid., pp. 36-37.

I.2.2 Recherche d'une identité.

A la lecture de ces textes, il est facile de constater que la démarche littéraire de Parti pris est orientée vers la recherche et la découverte d'une identité québécoise, occultée par la brume épaisse de l'aliénation, enfouie dans les profondeurs de l'inconscient collectif.

Cette recherche prolonge, en la situant dans la problématique d'une révolution globale, la thématique de l'appartenance amorcée par les poètes de l'Hexagone, maison d'édition fondée en 1953 par Gaston Miron. Dans une étude consacrée à ce mouvement littéraire, Jean-Louis Major cite un extrait d'un dépliant intitulé La rencontre des poètes avec leur terre qui résume bien leur pensée d'une poésie qui s'identifie à un milieu historique et géographique précis:

"Ils (les poètes) ne veulent pas s'aliéner dans l'ailleurs. [...] Leur poésie a en quelque sorte une patrie: une terre, une lumière, un climat, son réalisme comme ses illuminations et son quotidien. Elle définit sa liaison organique avec le monde. Elle est différente et conséquente, unique; elle assume et nous assume" (67).

Cette idée sera reprise par certains collaborateurs de la revue Liberté, dont Hubert Aquin. Dans un article percutant, ce dernier affirme même que seul l'enracinement de l'oeuvre

67. Jean-Louis Major. L'Hexagone, une aventure en poésie québécoise. La poésie canadienne française. Archives des Lettres canadiennes, t. IV, Ottawa, Ed. Fides, 1969, p. 181.

dans un temps et un espace particuliers permet à l'oeuvre de s'ouvrir sur l'universel:

"Faulkner, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Mallarmé, Goethe ont écrit dans leurs pays des oeuvres universelles parce qu'enracinées! Plus on s'identifie à soi-même, plus on devient communicable, car c'est au fond de soi-même qu'on débouche sur l'expression" (68).

Les aveux de certains partipristes (69), le fait qu'ils leur ouvrent largement les colonnes de leur revue, voilà autant d'indices qui montrent qu'ils reconnaissent leur dette envers les aînés. C'est d'ailleurs Miron qui, au sein de Parti pris, formule cet impératif de l'identité, définie comme l'antinomie parfaite de l'aliénation, l'unité refaite du dehors et du dedans:

"L'oeuvre du poème, dans ce moment de récupération consciente, est de s'affirmer solidaire dans l'identité. L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme" (70).

68. Hubert Aquin. La fatigue culturelle du Canada français. Liberté. Vol. IV, no 23, p. 320.

69. Dans l'anthologie de Guy Robert, intitulée Littérature du Québec, t. I, publiée à Montréal chez Déom en 1964, André Major et Paul Chamberland clament leur admiration pour Gaston Miron, Jacques Ferron et Paul-Marie Lapointe. "Vous voudriez sans doute savoir quels sont les hommes que j'estime? Voici [...], Ferron et Miron, [...] et Paul-Marie Lapointe" (André Major, pp. 272-273). "Parce que déjà mes aînés, dans le combat final chantent et tempêtent [...], un Gaston Miron, un Jacques Ferron, un Paul-Marie Lapointe" (Paul Chamberland, p. 290).

70. Gaston Miron. Notes sur le non-poème et le poème. Parti pris. II, 10-11, p. 95.

Le dévoilement de l'aliénation débouche donc sur l'émergence d'un homme nouveau: le Québécois. Qui est-il? Quels sont les fondements de son identité? L'idéologie traditionnelle le définit comme un Français d'Amérique. Pour Jacques Brault, le Québécois n'est ni un Français, ni un Américain; il n'existera pas tant qu'il n'aura pas réussi la symbiose de sa "francité" et de son "américanité":

"Le Québec, écrit-il, se trouve au confluent de deux civilisations - appelons-les francité et américanité - qui le mettent en demeure d'opérer une synthèse. [...] Une solution de compromis n'offre que de piètres compensations: nous serions les Français de l'Amérique du Nord. La chanson est bien connue" (71).

André Brochu dénonce également le mythe du "Français d'Amérique"; selon lui, l'identité québécoise présuppose l'unification dans un même être d'une "pensée française" et d'une "chair américaine":

"Le mythe le plus éculé est aussi le plus persistant: nous, "Canadiens français", sommes des Français en terre d'Amérique. [...] Il n'en est rien. [...] Nous devons réconcilier cette "pensée française" et cette "chair américaine", inventer librement notre identité québécoise, sous peine de sombrer dans la schizophrénie et la complète dépersonnalisation" (72).

La recherche de l'identité apparaît donc comme une réappropriation de l'histoire et du territoire, de nos ori-

71. Jacques Brault. Un pays à mettre au monde. Ibid., p. 21. Les soulignés sont de l'auteur.

72. André Brochu. Notre littérature dépend de notre langue. Le Devoir, 31 oct. 1967, p. V.

gines culturelles françaises et de l'espace américain.

I.2.3 Enracinement de l'écrivain,
incarnation de l'oeuvre.

Pour les partipristes, cette recherche, cette découverte de l'identité québécoise postulent d'une part, l'enracinement de l'écrivain dans sa terre natale, non l'exil vers un ailleurs auréolé de tous les prestiges; d'autre part, l'incarnation de l'oeuvre dans la réalité concrète du quotidien, non l'évocation de problèmes abstraits.

Dès les premiers numéros de la revue, Hubert Aquin avait clairement formulé l'exigence pour un écrivain lucide d'"habiter son pays", exigence qu'il transposera de façon magistrale dans son roman Prochain Episode:

"Le problème pour l'écrivain, c'est de vivre dans son pays, de mourir et de ressusciter avec lui [...]. L'axe du pays natal coïncide implacablement avec celui de la conscience de soi. Je ne crois plus à l'immunauté scripturaire qui dispense l'écrivain-engagé exclusivement dans son oeuvre - d'habiter le pays" (73).

Gaston Miron, pour sa part, fidèle à lui-même, réintroduit chez Parti pris la notion d'appartenance. Le poète est attaché, incorporé à sa terre comme le fœtus au sein maternel:

73. Hubert Aquin. Profession: écrivain. Parti pris. I, 4, pp. 28-30.

"Le poème, lui, est debout
dans la matrice culturelle nationale
il appartient
avec un ou dix mille lecteurs" (74).

Cette idée d'une liaison organique entre la terre et l'homme, c'est Paul Chamberland qui l'exprimera avec le plus de conviction, dans un texte chargé d'une émotion qui atteint presque au pathétique:

"- PARCE QU'IL Y A QUEBEC,
- parce qu'il y a ce pays long à naître
ou à périr - l'on ne sait - cette moitié de con-
tinent qui hésite à sombrer ou bondir dans son
jour
"JE VEUX ETRE D'ICI, je ne veux être que
d'ici, et je sais qu'il n'y a pas dix, cinq,
deux façons pour moi de croître dans l'Homme,
de mûrir dans le Poème. Mais une seule: CHANTER
D'ICI, profondément enraciné dans ma terre Qué-
bec, et rassembler sa sève gaspillée dans mes
artères et dans mon coeur, nouer la déroute de
ses souffles dans la forge de mes poumons.
"NOMMER LE PAYS, fonder l'espace de son
cri, enraciner le feu de sa naissance et le
vent de son audace" (75).

On reconnaît dans cette déclaration passionnée, contemporai-
ne de la publication de Terre Québec, l'un des manifestes de
la thématique du pays, d'une poésie de la nomination et de la
fondation du territoire déjà annoncée par Anne Hébert.

A cette exigence de l'enracinement de l'écrivain
dans son sol natal s'ajoute la nécessité de l'incarnation

74. Gaston Miron. Notes sur le non-poème et le poème. Ibid.
II, 10-11, p. 90.

75. Paul Chamberland. De la forge à la bouche. Littérature
du Québec, t. I, Montréal, Déom, 1964, p. 290.

de l'oeuvre, c'est-à-dire le souci de rapprocher le récit et le poème du réel, du concret, du quotidien, même du banal et du trivial.

Selon Jacques Renaud, c'est son désir de rompre avec l'exotisme, avec un environnement culturel étranger - français ou américain - et sa volonté de s'appropriier le monde par la description de paysages familiers, de situations vécues, de visages connus qui l'ont poussé à écrire Le cassé:

"J'ai commencé à écrire par réaction à tout ce qui était étranger ici. Par exemple, quand j'écoutais la radio, j'entendais des chansons américaines ou françaises; on y parlait de New-York ou de Paris, mais jamais de Montréal. Je ne me reconnaissais pas dans tout cela, et ça m'agaçait. J'ai voulu écrire pour nommer les choses, parler de ma ville, de ce qui m'était familier. Le monde n'est pas un exotisme: je voulais me l'approprier par les mots, nommer pour posséder" (76).

Dans une entrevue accordée à un journal lors de la parution de Pleure pas, Germaine, Claude Jasmin qualifie ses premiers récits d'"exotiques" et insiste sur le poids de réalité québécoise de son roman:

"Pleure pas Germaine, écrit-il, est mon premier vrai roman. Ce que j'ai écrit auparavant demeure de l'exotisme [...]. C'est ici tout le paysage québécois que j'ai voulu présenter. Un Québec tel qu'il est en réalité" (77).

-
76. Jean Bouthillette. Le Cassé, c'était l'enfer. Perspectives, 11 novembre 1967, p. 38.
77. Claude Dansereau. Situation du nouveau roman de Claude Jasmin: Pleure pas Germaine. Le Devoir, 5 juin 1965, p. 11.

Dans ce souci d'incarnation, les poètes ne le cèdent en rien aux romanciers. Gaston Miron s'enorgueillit de puiser son inspiration dans la vie quotidienne de l'homme concret plutôt que dans les problèmes éternels de l'homme abstrait:

"Les pharisiens ne pardonneront jamais à ma poésie [...] d'avoir eu honte dans l'homme concret - ses conditions de vie, sa quotidienneté, la trame de ses humiliations - et non pas dans l'homme abstrait, éternel" (78).

Invité à définir sa conception de la poésie, Gérald Godin met l'accent sur sa volonté de s'incarner, de rejoindre le réel, le quotidien, le trivial:

"Moi, dit-il, je veux faire une poésie de la quotidienneté [...]. Je veux faire une poésie triviale qui poétise l'autobus, le métro, les choses de tous les jours [...]. Moi, je veux m'incarner, rejoindre le réel" (79).

Partant des mêmes prémisses que Miron et Godin, Paul Chamberland aboutit à une théorie bien personnelle de la quotidienneté. Celle-ci ne se limite pas à la transcription pure et simple de la réalité palpable, mais elle englobe l'évocation du rêve qui la sous-tend:

"Je ne souffre aucun décalage, écrit-il, entre la poésie et la vie quotidienne; il n'existe

78. Gaston Miron. Notes sur le non-poème et le poème. Parti pris. II, 10-11, p. 96.

79. Gérald Godin. Tendances et orientation de la nouvelle littérature. Culture Vivante, no 5, 1967, p. 67.

pas d'attitudes, d'univers poétiques. [...] Il importe, au contraire, de dire la banalité de la vie quotidienne, du quotidien québécois. Plutôt, le rêve et le réel entrelacés: le perpétuel passage de l'imaginaire au réel, qui constitue le vécu quotidien dans son essence même" (80).

Chamberland se propose de réconcilier le proche et le lointain, l'imaginaire et le quotidien dans une démarche paradoxale qui rappelle étrangement le double mouvement de descente aux enfers et de remontée vers la lumière, évoqué plus haut (p. 40):

"Au fond, poursuit-il, il s'agit d'abolir l'antinomie du proche et du lointain, de montrer leur étroite parenté. Les mondes les plus fabuleux ne sont que l'envers du besoin le plus humble: sa vérité. [...]"

Je veux faire cesser la scandaleuse opposition entre l'imaginaire et le quotidien; je veux un langage où les deux soient livrés pêle-mêle, signifiant l'un par l'autre. C'est la seule façon de dire ce qu'il importe de dire: l'humain, toutes les dimensions de la vie" (81).

Par cette recherche de l'identité, cette volonté d'enracinement, ce souci d'incarnation, les écrivains de Parti pris veulent fuir le siège de l'universalisme abstrait: "Je ne serai vrai, écrit Chamberland, nous ne serons vrais que hors d'un universel qui consacre notre folklorisation"(82). Mais l'autre danger qui les guette, c'est celui d'une résurgence du régionalisme. Gaston Miron est conscient de cette

80. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Parti pris. II, 5, p. 40. Les soulignés sont de l'auteur.

81. Ibid. Les soulignés sont de l'auteur.

82. Ibid., p. 38. Les soulignés sont de l'auteur.

double menace:

"Je m'efforçais de me tenir à égale distance du régionalisme et de l'universalisme abstrait, deux pôles de désincarnation, deux malédictions qui ont pesé constamment sur notre littérature" (83).

C'est pourquoi il affirme que le chemin qui conduit à l'universel authentique passe par la recherche patiente de notre identité, l'incarnation de l'oeuvre dans le concret, le quotidien vécu intensément:

"J'essayais, poursuit-il, de rejoindre le concret, le quotidien, un langage repossédé et en même temps l'universel. Je reliais la notion d'universel à celle d'identité" (84).

Cette opinion de Miron est partagée par Claude Jasmin. Pour l'auteur de Pleure pas Germaine, "l'universalisme" ne s'obtient pas par une recherche formelle insoucieuse du contenu, mais par la production d'oeuvres nourries à des réalités concrètes:

"Je reste convaincu, écrit-il, que c'est en adoptant des attitudes irréductiblement autonomes et incarnées que des écrivains réussiront à obtenir, en sus, une audience étrangère. [...]

Pour participer à un concert, il faut savoir jouer d'un instrument. L'universalisme est une qualité qu'il est possible d'attribuer à une oeuvre qui se nourrit à des réalités concrètes" (85).

83. Gaston Miron. Un long chemin. Ibid., 5, p. 28.

84. Ibid.

85. Claude Jasmin. Lettre ouverte à des autruches littéraires d'ici. Le Devoir, 26 juin 1965, p. 10.

I.2.4 Style-vérité.

Afin d'atteindre à l'universel, la littérature, selon les partipristes, doit donc participer à la gestation d'un homme nouveau, libéré de son aliénation, en pleine possession de son identité. Non seulement cette conception influence-t-elle le contenu, la thématique de l'oeuvre - en l'orientant vers le quotidien, la réalité concrète - mais elle se répercute sur sa forme, son style.

Pour André Major, le fond et la forme de l'oeuvre sont conditionnés par la société où vit l'écrivain. Dans la période d'ébullition que traverse le Québec, la recherche d'une forme parfaite et harmonieuse doit céder la place au style-vérité, seul capable, dans son incohérence, de traduire la matière inorganisée qui constitue le contenu de l'oeuvre:

"Un devenir incertain, écrit-il, une plaie historique, voilà sur quoi reposent les oeuvres que la jeune génération littéraire produit et produira. Il faut voir dans l'incohérence de La ville inhumaine, comme dans celle des nouvelles de Renaud, notre propre incohérence de Québécois à peine sortis d'un faisceau d'aliénations. L'écriture subit le contre-coup de notre crise historique; et la violence que l'Histoire fait à l'individu. Ce contenu, (cette matière en fusion qui s'organise) soumet le style à son caprice et lui donne un sens nouveau qui n'est pas celui de la Perfection Formelle et de l'Harmonie. Le style s'est fait Vérité" (86).

86. André Major. Pour une littérature révolutionnaire.
Parti pris. I, 7, pp. 56-57.

Cette notion d'un style-vérité, Paul Chamberland la redéfinit à son tour comme une adéquation entre la réalité exprimée et l'expression de cette réalité, entre la chose à dire et la manière de la dire: "Un langage ne peut être vrai que s'il colle étroitement à la chose à dire" (87). Dans cette perspective, "écrire, c'est choisir de mal écrire, parce qu'il s'agit de réfléchir le mal vivre" (88). C'est pourquoi Chamberland condamne comme une fumisterie l'utilisation d'un style correct et pur et justifie l'emploi d'un langage désarticulé, à l'image de la désintégration collective qu'il exprime:

"On ne peut dire le mal, le pourrissement, l'écoeurement, dans un langage serein, "correct"; il faut que mes paroles soient ébranlées dans leur fondement même, par la destruction qui est celle du langage commun, de la vie de tous. C'est la seule façon de vivre ce que je dis" (89).

Par le lien qu'il établit entre le pourrissement de la collectivité et la destruction du langage, Chamberland rejoint, aussi invraisemblable que ce rapprochement puisse paraître, certains propos d'Hubert Aquin. Pour le futur auteur de Prochain épisode, les secousses qui ébranlent tous les secteurs de la société québécoise engendrent une explosion

87. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Ibid. II, 5, p. 36. Les soulignés sont de l'auteur.

88. Ibid., p. 35. Les soulignés sont de l'auteur.

89. Ibid., p. 36.

des structures syntaxiques et sémantiques du français, de sorte qu'il devient oiseux et stérile d'écrire une oeuvre dans une langue pure, non souillée par "l'intolérable quotidienneté de notre vie collective":

"La syntaxe, écrit-il, la forme, le sens des mots subissent aussi des déflagrations. [...] La révolution qui opère mystérieusement en chacun de nous débalance l'ancienne langue française et pourrit l'incorruptible langue française, fait éclater ses structures [...]. Ecrire des romans non souillés par l'intolérable quotidienneté de notre vie collective et dans un français antiseptique et à l'épreuve du choc précis qui ébranle le sol sous nos pieds, c'est perdre son temps" (90).

I.3 LE PROBLEME DE LA LANGUE

Pour les partipristes, la littérature est un reflet de la société. Or la société québécoise présente un double visage: l'un, actuel, où domine le mal-vivre, la dépossession, l'occultation de ses origines culturelles; l'autre, en gestation, où s'invente l'homme nouveau. Pour redonner au Québécois son identité véritable, la littérature doit donc à la fois dévoiler l'aliénation et la dépasser, assumer nos carences et prendre possession de notre être et du monde. La recherche de l'identité à travers ce double cheminement postule l'enracinement de l'écrivain à sa terre natale et

90. Hubert Aquin. Profession: écrivain. Ibid. I, 4, p. 28.

l'incarnation de l'oeuvre dans le quotidien, la réalité vécue. Cette double exigence entraîne à son tour des conséquences sur la forme, le style, le langage même de l'oeuvre.

I.3.1 Causes du joual.

L'examen de la conception de la littérature de Parti pris débouche donc sur le problème fondamental de la langue, du joual. Ce n'est pas en linguistes préoccupés de décrire dans le détail les structures d'une langue, que les partipristes vont s'intéresser au joual, mais en intellectuels soucieux de dégager les causes de ce phénomène linguistique.

Après avoir défini le patois comme une forme de parler vernaculaire employé au sein d'une communauté restreinte dans une nation délimitée, et le dialecte comme une forme déficitaire de la langue générale que l'utilisateur ne songe nullement à substituer à cette langue générale, Laurent Girouard conclut:

"Le joual n'est ni un patois ni un dialecte. Il relève plutôt d'une forme linguistique issue de l'absence d'une langue nationale et du voisinage d'une langue étrangère dominante" (91).

Dans un article publié dans la revue Les Lettres Nouvelles, où il s'adresse à la communauté francophone mondiale,

91. Laurent Girouard. En lisant le cassé. Ibid. II, 4, p. 64.

Paul Chamberland donne d'abord une explication succincte de l'appellation de "joual" accolée à la langue parlée par les Québécois; puis il insiste sur les ravages causés au français par le contact avec l'anglais, contact qui crée une sous-langue désarticulée:

"Contraction du mot cheval, le terme "joual" désigne, par métonymie, la "langue" dont c'est l'un des mots. Le "joual" n'est ni un dialecte, ni un patois, ni un argot, ni un jargon. Encore moins une "langue". Le joual est une sous-langue: il est, par nature, confusion, appauvrissement, privation, désagrégation. Le "joual", c'est le français parlé par un groupe linguistique dont la langue maternelle est gravement ébranlée par la proximité et la pression d'une langue étrangère, l'anglais [...]. Le joual, ce n'est pas un français grevé d'anglicismes, mais le mixte innommable de deux langues dont la substance s'est dissoute" (92).

Dans un style percutant, Gérard Godin clame son indifférence totale à toutes les querelles qui depuis 1960 et surtout depuis la parution du Cassé, agitent le monde universitaire sur la définition précise du joual:

"Que ce soit un argot, un sous-idiome marginal, un créole, un gumbo, de la bouillie pour les chats ou du pabulum pour les critiques, on s'en contrecrise" (93).

Ces débats académiques l'exaspèrent parce qu'ils passent à côté de l'essentiel: la corruption de la langue maternelle

92. Paul Chamberland. Le "Joual". Lettres Nouvelles, décembre 1966 - janvier 1967, p. 117.

93. Gérard Godin. Le joual, maladie infantile de la colonie québécoise. Le Devoir, 6 novembre 1965, p. 11.

sous l'influence de l'anglais, langue des affaires et du prestige, corruption qui touche même les écrivains, les intellectuels. Dans un témoignage non exempt de pathétique, il poursuit:

"C'est une langue qui est celle qui me salit le cerveau, dont je tente à coups de recours au Robert, à Grévisse, au Marier, à Esnault et à qui encore, de me débarasser. Mais je n'y parviens pas [...]. Je déambule dans les rues de Montréal et tout mon acquis de la veille dans mes dictionnaires fout le camp et je recommence à chercher mes mots comme un amnésique, un délirant et un aboulique" (94).

I.3.2 Sens du joul.

En même temps qu'ils essaient de remonter aux sources du joul, les partipristes s'efforcent d'en découvrir le sens profond. Selon Gaston Miron, "l'état d'une langue reflète tous les problèmes sociaux" (95). S'appuyant sur ce principe, les partipristes accordent une importance capitale à l'analyse du phénomène social qu'est le langage. Cette analyse se situe au coeur même de leur réflexion sur la société québécoise.

Dès le premier numéro de la revue, l'équipe de direction, dans le texte de présentation, associe la déchéance de la langue à une aliénation culturelle: "La dégénérescence de

94. Ibid.

95. Gaston Miron. Un long chemin. Parti pris. II, 5, p. 29.

notre langue et l'abâtardissement de notre peuple témoignent de notre aliénation" (96). Pour Gérard Godin, le "joual" est "un décalque parfait de la décadence de notre culture nationale" (97). Paul Chamberland voit dans le phénomène du "joual" "le symptôme d'un univers de schizophrénie collective, d'une communauté en pleine déculturation" (98). Parmi les partipristes, c'est Gaston Miron qui exprime le mieux les implications politiques et économiques de cette aliénation culturelle:

"Je sais que [...], écrit-il, ma culture polluée, mon dualisme linguistique [...] a détruit en moi jusqu'à la racine l'instinct même du mot français. [...] Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture [...]. Je dis que je suis atteint dans mon âme, mon être [...]. Je dis que cette atteinte est la dernière phase d'une dépossession de soi comme être, ce qui suppose qu'elle a été précédée par l'aliénation du politique et de l'économique" (99).

I.3.3 Significations de l'emploi du joual en littérature.

Devant les malaises culturels très profonds que leur révèle la désintégration du langage, malaises qui menacent

96. Parti pris. Présentation. I, 1, p. 3.

97. Gérard Godin. Le joual et nous. Ibid. II, 5, p. 18.

98. Paul Chamberland. Le "Joual". Les Lettres Nouvelles, décembre 1966 - janvier 1967, p. 118.

99. Gaston Miron. Notes sur le non-poème et le poème. Parti pris. II, 10-11, pp. 90-91.

d'annihiler toute espérance de vie, comment les écrivains de Parti pris vont-ils réagir? Un peu à la manière d'un médecin qui, pour sauver un individu mordu par un serpent venimeux, lui inocule un vaccin qui contient le venin qui a causé l'intoxication. Plusieurs partipristes vont se résoudre à utiliser le joual, cette langue avilie, pour mettre à nu la dépersonnalisation du Québécois, démasquer son humiliation, combattre son aliénation.

André Brochu, le premier, a dégagé le sens nouveau de l'emploi du joual en littérature. Parlant de Renaud, Major, Godin, il insiste sur la dimension "essentiellement critique" de leur démarche:

"Ils n'entendent nullement institutionnaliser le joual, ils l'utilisent dans un but essentiellement critique, dans le but de dévoiler un état de désintégration de la langue, analogue à celui de la société" (100).

Pour Gérard Godin, l'emploi du joual ne vise pas à monter en épingle nos erreurs d'expression, nos fautes de langage, mais plutôt à protester contre la situation coloniale qui a engendré ces carences: "Nous assumons le joual, écrit-il, parce que d'autres, semblables à nous, ont à subir le colonialisme d'où est issu le joual" (101).

100. André Brochu. D'un faux dilemme. Ibid. I, 8, p. 58.
Les soulignés sont de l'auteur.

101. Gérard Godin. Le joual politique. Ibid. II, 7, p. 58.

Dès lors, écrire le joulal, cette langue polluée par un contact incessant avec la langue de "l'autre", équivaut donc à poser un geste politique, c'est-à-dire à signifier que le sort de la langue est indissolublement lié au sort du pays à naître: "Si le Québec est sauvé, estime Godin, la langue sera sauvée et non pas le contraire" (102). Selon le même Godin, c'est cette dimension politique donnée au joulal qui distingue les écrivains de Parti pris de leurs prédécesseurs qui ont déjà eu recours au parler indigène:

"L'utilisation du joulal n'a jamais été avant maintenant une attitude revendicatrice et de rébellion ouverte contre les canons d'une société dont nous ne rejetons pas d'ailleurs que les coutumes littéraires. [...]"

Le joulal, et c'est là où nous sommes différents des autres utilisateurs du joulal avant nous, que ce soit Ringuet, Laberge, Vaillancourt, Jean-Jules Richard et Hugh MacLennan, le joulal, dis-je, a acquis sa dimension politique" (103).

Toutefois l'utilisation littéraire du joulal comme instrument de prise de conscience de l'aliénation sous toutes ses formes n'est pas acceptée au même degré par tous les collaborateurs de la revue. Pour Jacques Ferron, le joulal marque une étape peut-être nécessaire mais sûrement provisoire - celle de la suppression du "pays incertain" - dans la re-

102. Gérald Godin. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté, vol. X, no 3, mai-juin 1968, p. 93.

103. Gérald Godin. Le joulal politique. Parti pris. II, 7, p. 59.

conquête du territoire national:

"Le joul, écrit-il, c'était le pays incertain l'ennui de plaquer Baillargeon - Malherbe et de passer à la politique. Car le joul, ça ne s'écrit pas. S'il y a une dignité, cette dignité sera de servir de jargon à une conspiration" (104).

Jacques Brault, pour sa part, conteste la validité du "processus de désaliénation" qui justifierait l'emploi du joul. Dans un supplément littéraire du Devoir consacré au problème de la langue, il écrit:

"Selon plusieurs, pédagogues énervés, indépendantistes pressés, le joul serait proprement (si je puis dire) le produit de notre "aliénation linguistique ". D'où le processus de désaliénation impliquerait de la part des écrivains dits révolutionnaires le recours au joul, de façon à mettre au grand jour la parole que les colonisateurs nous ont volée. Ici, on s'enfonçe en plein micmac" (105).

Pour Brault, le joul est le miroir de notre impuissance à nous exprimer plutôt que le reflet de notre aliénation, le faux visage de notre conscience malheureuse plutôt que le symptôme de notre mal-vivre. Dès lors, il se révèle impuissant à traduire notre être profond:

"Le joul, poursuit-il, n'existe pas négativement, comme une impuissance à parler. Comme un non-langage. [...]"

104. Jacques Ferron. Le langage présomptueux. Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 17.

105. Jacques Brault. Le joul: moment historique ou aliénation linguistique. Ibid, 30 octobre 1965, p. 17.

Le joual ne s'écrit pas, pour la simple raison qu'il ne se parle pas, qu'il ne parle pas ce que nous sommes. Le joual est un masque de misère et de dérision, le faux visage d'une conscience malheureuse et qui à la moindre lueur d'espoir est prête à se faire une gloire de sa honte" (106).

Les opinions de Ferron et de Brault sur l'utilisation littéraire du joual s'éloignent donc de la ligne de pensée adoptée par Parti pris et se rapprochent du diagnostic posé par le Frère Untel dans ses Insolences:

"Le joual, écrivait-il, ne se prête pas à une fixation écrite. Le joual est une décomposition; on ne fixe pas une décomposition [...]

Notre inaptitude à nous affirmer, notre refus de l'avenir, notre obsession du passé, tout cela se reflète dans le joual" (107).

En plus de dévoiler l'aliénation du Québécois, l'emploi du joual en littérature témoigne également du désir des partipristes de dénoncer le mépris des intellectuels colonisés à l'égard du peuple et de sa langue, de s'identifier à l'humiliation de la collectivité et de participer à la reconnaissance de sa dignité.

C'est encore André Brochu et Gérard Godin qui vont exprimer avec le plus de précision la pensée de Parti pris sur ce point. Dans l'article cité précédemment, André Brochu dégage cette nouvelle dimension de l'emploi du joual:

106. Ibid.

107. Jean-Paul Desbiens. Les insolences du frère untel. Montréal, Ed. de l'Homme, 1960, pp. 24-25.

"Ainsi, écrit-il, le recours (évidemment partiel et momentané) au joual, chez les écrivains de Parti pris, prend le sens d'une volonté d'assumer le langage quotidien, le langage parlé" (108).

Dans un autre texte, après avoir noté que les oeuvres joualissantes s'inscrivent dans la tradition régionaliste qui sacrifie la correction de la langue au profit de la vérité des personnages, le même Brochu n'en conclut pas moins que ces oeuvres prennent ici un sens nouveau: "le joual" dans le Cassé, n'a pas le sens d'un langage régionaliste, mais prolétarien" (109).

Quant à Gérard Godin, il reviendra à plusieurs reprises sur ce sujet. Après avoir affirmé que la création d'un état québécois unilingue représente le seul moyen apte à redonner à l'homme d'ici sa dignité et la fierté de sa langue, il poursuit en ces termes:

"Tant que cet état n'existera pas, il faudra faire son deuil du bon français et assumer l'infériorité du peuple dont nous faisons partie en parlant la même langue que lui: le joual" (110).

A Gilles Lefebvre qui lui reprochait d'essayer d'attraper les maladies du peuple en parlant comme lui, Godin répond que même

108. André Brochu. D'un faux dilemme. Parti pris. I, 8, p. 59. Les soulignés sont de l'auteur.

109. Idem. La nouvelle relation écrivain-critique. Ibid. II, 5, p. 58. Les soulignés sont de l'auteur.

110. Gérard Godin. Le joual politique. Ibid. 7, p. 59.

ses neurones sont atteints et que, par conséquent, l'honneur des écrivains consiste à

"Comprendre que ce drame personnel (est) aussi un drame collectif et à l'assumer comme tel. A ne pas tenter de se hisser au-dessus ou de se jeter à côté de la tendance majoritaire du peuple dont nous faisons partie" (111).

Au nom du refus de l'illusion esthétique, au nom du mépris de la gloriole personnelle, au nom de l'authenticité de leur démarche révolutionnaire, Gérard Godin proclame la solidarité des écrivains de Parti pris avec le peuple:

"Nous sommes, écrit-il, de cette minorité pensante et écrivante qui pourrait donner l'illusion à l'observateur superficiel que les Québécois ne souffrent pas d'une infériorisation. [...]"

Et pourtant, [...] nous refusons de devenir de beaux ennuques protégés de la peste; [...] nous refusons d'être les français de service; une couronne française sur une tête jouale. Nous refusons de servir à maquiller par notre beau langage, le langage pourri de notre peuple" (112).

"Assumer le langage quotidien", "assumer l'infériorité du peuple", "assumer le drame collectif", voilà autant de formules qui indiquent la volonté bien arrêtée des partipristes de contribuer "à la rédemption du joual et de ceux qui parlent" (113).

111. Gérard Godin. Le joual, maladie infantile de la colonie québécoise. Le Devoir, 6 novembre 1965, p. 11.

112. Idem. Le joual politique. Parti pris. II, 7, p. 57.

113. Idem. Le joual et nous. Ibid. II 5, p. 19.

I.3.4. Langue d'identité:
français, joual ou québécois?

Ainsi, la plupart des écrivains du mouvement Parti pris reconnaissent au joual la faculté de décrypter l'aliénation quotidienne et de traduire leur solidarité avec les classes sociales les plus défavorisées. Mais, pour retrouver les racines mêmes de l'identité du Québécois, pour créer une littérature authentique à l'image de l'homme nouveau, littérature qui rende compte de tous les aspects d'une réalité en constante évolution, les écrivains ne devraient-ils pas avoir recours au français de préférence au joual?

Pour Jacques Brault, le français est une langue empruntée, presque une langue étrangère qui ne parvient pas à nous dire, à nous exprimer:

"Les mots, écrit-il, les rapports de mots ne nous disent pas. Nous parlons, nous écrivons [...] "de manière empruntée". Ce langage n'est pas de nous, par nous, pour nous, entre nous, il n'est pas nous, il n'est qu'indirect, intransitif, il nous arrive tout fait, emballé, ficelé, d'ailleurs" (114).

André Brochu, pour sa part, voit le français comme "une parole apprise, mais privée d'hormones, c'est-à-dire de ses racines quotidiennes" (115).

114. Jacques Brault. Notes sur le littéraire et le politique. Ibid. 5, p. 44.

115. André Brochu. D'un faux dilemme. Ibid. I, 8, p. 58.

Cette langue empruntée, cette parole apprise, les écrivains de Parti pris la considèrent inapte à traduire avec fidélité la réalité, ni même à exprimer avec suffisamment de force le bouillonnement de leur univers intérieur. André Major justifie son refus du français, au nom de l'incarnation de l'oeuvre dans son milieu: "On parle pas, écrit-il, de Saint-Henri avec la langue du duc de Saint-Simon" (116). C'est pour des motifs reliés à son affectivité, que Jacques Renaud rejette à son tour le français comme moyen d'expression: "Je n'arrive pas, écrit-il, à me révolter dans la langue de Camus. Ni à y souffrir" (117). Ce n'est pas par ignorance de la langue ni par impuissance à composer des phrases élégantes que Renaud se détourne du français, mais par souci d'authenticité, de fidélité à lui-même et à son oeuvre:

"Des fois je m'avance voluptueusement dans une phrase bien tournée, tout ce qu'il y a de bien français [...]. Puis je me rétracte. Je la triture, je la brise, je la concasse la phrase, je ne sais pas pourquoi. C'est peut-être la peur que j'ai de plonger dans le crachoir du faux" (118).

C'est pourquoi l'auteur du Cassé s'en prend avec violence aux grands prêtres de la correction du langage qui méconnaissent

116. André Major. Pour une littérature révolutionnaire.
Ibid. 7, p. 5.

117. Jacques Renaud. Comme tout le monde ou le post-scriptum.
Ibid. II 5, p. 23.

118. Ibid. PP. 21-22.

le fait que le français peut servir d'écran entre l'écrivain et la vie:

"Est-ce qu'on va continuer longtemps, écrit-il à fourrer une grammaire Grévisse ou l'ostensoire [sic] du puriste ou le tricolore des francophylitiques, entre la vie et les hommes, entre les écrivains et la vie, entre les écrivains et leur vie?" (119)

Pour exprimer sa vision du monde, Renaud préfère le joul, "la parole spontanée"(120), comme l'appelle André Brochu. Ce langage s'identifie au milieu, plonge ses racines dans le terreau québécois et surtout montréalais évoqué dans le Cassé:

"Ma révolte, écrit Renaud, est celle d'un canadien-français, ses mots et ses tournures de phrases sont canadiens-français, plus spécifiquement montréalais, jouaux" (121).

C'est justement parce qu'il colle de si près à la sensibilité de l'écrivain, à la réalité décrite dans ses oeuvres, aux personnages mis en scène que le joul peut atteindre au lyrisme et devenir, comme l'écrit Brochu, "le véhicule authentique de nos sentiments" (122).

119. Ibid., p. 23.

120. André Brochu. D'un faux dilemme. Ibid. I, 8, p. 58.

121. Jacques Renaud. Comme tout le monde ou le post-scriptum. Ibid. II, 5, p. 23.

122. André Brochu. D'un faux dilemme. Ibid. I, 8, p. 58.

L'accession du joual au rang de langage littéraire qui nous identifie n'est pas acceptée par tous les écrivains reliés au mouvement Parti pris. Claude Jasmin, par exemple, tente de trouver un moyen terme entre le joual et le français international. Invité à qualifier la langue utilisée dans Pleure pas, Germaine, il répond:

"Ce n'est pas du "joual"; il aurait peut-être été bon de le faire, mais je n'ai pas osé. Et ce n'est certes pas non plus un français international: ce dernier, au Canada, m'a toujours semblé "neutre" (123).

Jacques Brault, pour sa part, renvoie dos à dos les partisans du joual et ceux du français universel:

"Le joual, écrit-il, ne porte certainement pas en lui notre avenir culturel, et dans le présent, le mieux à faire est de se l'arracher du corps. [...] Je ne prône pas pour autant cette belle foutaise, de "français universel" espèce d'espéranto dont se nourrissent d'étiques grammairiens" (124).

Phénomène étonnant, le diagnostic du même Jacques Brault sur le caractère marginal, éphémère de l'utilisation du joual en littérature - "Le recours au joual [...] constitue une voie de garage" (125) - est partagé par ses plus fa-

123. Claude Dansereau. Situation du nouveau roman de Claude Jasmin: Pleure pas, Germaine. Le Devoir, 5 juin 1965, p. 11.

124. Jacques Brault. Le joual: Moment historique ou "aliénation linguistique". Ibid. 30 octobre 1965, p. 17.

125. Jacques Brault. Le renouveau culturel en question. Culture Vivante. No 5, 1967, p. 56.

rouches défenseurs. De Laurent Girouard - "Tout le monde sait que nous n'inventerons pas une langue inédite" (126) - à Gérald Godin - "Aucun de nous n'a jamais érigé le joual en langue définitive" (127) - en passant par Jacques Renaud - "J'écris de moins en moins en joual" (128) - et par Claude Jasmin - "Non, nous ne fondons certes pas une nouvelle littérature et non, on ne se dégagera pas de la tradition française" (129) - tous sont conscients qu'ils vivent une époque de transition qui doit nécessairement déboucher sur autre chose.

Cette autre chose, c'est la réussite de l'aventure révolutionnaire, c'est la création d'un état québécois indépendant où la conscience linguistique présentement endormie, engourdie, se réveillera, surgira de sa torpeur, et permettra l'épanouissement d'une culture authentique qui se développera en même temps que les diverses manifestations de notre vie collective. Selon André Brochu:

"C'est ainsi qu'il faut se représenter la conversion du "joyal" au français. Ce dernier n'apparaîtra pas de l'extérieur, comme une grâ-

-
126. Laurent Girouard. En lisant le cassé. Parti pris. II, 4, p. 63.
127. Gérald Godin. Le joual, maladie infantile de la colonie québécoise. Le Devoir, 6 novembre 1965, p. 11.
128. Jacques Renaud. Tendances et orientation de la nouvelle littérature. Culture Vivante, no 5, 1967, p. 68.
129. Claude Jasmin. Major, y aurait-y moyen de placer un mot? Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.

ce prodiguée en langues de feu. Il est déjà tout entier présent, prisonnier au fond de notre conscience collective, et n'attend lui aussi que sa libération" (130).

Ce passage du joual au français s'opérera donc de l'intérieur et découlera de la transformation des facteurs socio-politiques qui aliénaient, déstructuraient le langage. Ainsi se résorbera progressivement l'antinomie entre langue spontanée et langue apprise. Ainsi se réalisera la réconciliation entre le joual et le français: "On n'a pas, écrit Brochu, à opposer le "joyal" (parole) au "français" (langue), mais bien plutôt à en faire la vivante synthèse" (131). Cette synthèse, Gaston Miron en donnera un aperçu lors d'une rencontre d'écrivains organisée par la revue Liberté:

"Je crois que nous pouvons justement exprimer des réalités et les intégrer à une langue qui nous soit propre, qui soit française avec toutes nos particularités" (132).

C'est donc à cette double condition - suppression d'un présent aliénant, création d'un pays libre que se réalisera le souhait de Gérard Godin: "Le bon français, c'est l'avenir souhaité du Québec" (133).

130. André Brochu. D'un faux dilemme. Parti pris. I, 8, p. 59.

131. Ibid.

132. Gaston Miron. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, p. 102.

133. Gérard Godin. Le joual et nous. Parti pris. II, 5, p. 18.

Le problème de la langue se situe au point de départ et au point d'aboutissement de la révolution socio-culturelle entreprise par les intellectuels regroupés autour de Parti pris. La désintégration de la langue, causée par le contact avec l'anglais, langue des dominants, cristallise leur prise de conscience de l'aliénation totale du Québécois. Pour dévoiler cette aliénation, pour marquer leur solidarité avec le peuple humilié dans son être, plusieurs écrivains de Parti pris décident d'utiliser le joul, cette langue tarée, vulgaire, mais lourde de significations, même si certains autres ne partagent pas leur avis. Mais c'est le choix de la langue la plus apte à traduire l'identité véritable du Québécois qui crée le plus de divisions au sein des partipristes. Pour certains, le français, même s'ils l'admirent en soi, apparaît comme une langue empruntée, livresque, impuissante à rendre compte de la réalité. Pour d'autres, le joul, langage spontané, identifié au milieu, semble plus capable d'exprimer leur perception du monde et de la vie. Un troisième groupe cherche une voie mitoyenne entre le joul et le français universel. Tous, cependant, même les partisans les plus acharnés du joul, sont conscients du caractère provisoire de cette aventure et souhaitent l'avènement d'un pays libre où il sera enfin possible de s'exprimer en québécois, c'est-à-dire dans un français correct enrichi de créations lexicales du cru.

Dans ce premier chapitre, nous avons tenté, d'une part, de définir les postulats idéologiques de la démarche littéraire des membres du mouvement Parti pris, d'autre part, de préciser l'orientation qu'ils donnent à la littérature, enfin, d'analyser le rôle joué par les questions linguistiques dans l'élaboration de leur idéologie et de leur conception de la littérature.

L'idéologie de Parti pris repose sur le principe suivant: le Québec est une société colonisée qui ne maîtrise pas les principaux leviers de son développement. Sa vie politique est dominée par la majorité "Canadian"; son économie est assujettie aux caprices des capitaux étrangers; sa culture est menacée d'extinction par suite de l'assimilation progressive du français à la langue des possédants. En réaction contre cette triple aliénation qui touche toutes les classes sociales, les partipristes proposent une transformation radicale de la société. Pour réaliser cet objectif, ils s'efforcent, sans attenter à la liberté de l'écrivain, de mobiliser la parole au service d'une alliance entre les intellectuels et le peuple, d'une prise de conscience commune de leur aliénation, ainsi que d'une mise en oeuvre des moyens de libération du pays, condition essentielle à l'épanouissement d'une culture authentique.

Fondée sur cette idéologie révolutionnaire, la littérature du mouvement Parti pris vise essentiellement à rassem-

bler dans un faisceau les coordonnées spatio-temporelles de l'identité véritable du Québécois, seule voie qui conduit à l'universel. C'est pourquoi les écrivains de Parti pris, profondément enracinés dans leur terre natale, tentent d'extraire du passé les valeurs essentielles qui ont façonné notre visage, de dévoiler, dans toute leur crudité, les plaies de la dépossession qui le défigurent à l'heure présente, enfin d'esquisser les traits de l'homme nouveau. Cette exigence fondamentale de la recherche de l'identité a des incidences sur le fond et sur la forme des oeuvres: les poèmes et les récits sont incarnés dans la réalité québécoise et écrits dans un style-vérité qui s'écarte de la perfection formelle pour se modeler sur les thèmes évoqués.

Le problème de la langue s'inscrit au carrefour de leur idéologie révolutionnaire et de leur conception de la littérature. Pour les partipristes, le pourrissement de la langue témoigne d'une aliénation culturelle, corollaire d'une domination politique et d'une exploitation économique. Devant cette situation, plusieurs osent utiliser le joulal dans leurs oeuvres pour démasquer cette aliénation, pour montrer leur solidarité avec sa principale victime, le peuple, et même pour traduire l'identité québécoise. Tous, cependant, conscients que l'aventure transitoire du joulal ne prend son sens que dans la disparition des conditions socio-politiques qui ont engendré cette langue bâtarde, soupirent après la créa-

tion d'un pays libre où le Québécois, habitant d'un territoire enfin repossédé, pourra se dire dans sa langue, c'est-à-dire dans un français correct additionné de mots, d'expressions, d'images qui lui appartiennent en propre.

Chapitre II

PARTI PRIS DEVANT LA CRITIQUE

Un mouvement aussi radicalement novateur allait déclencher les commentaires les plus divers chez les observateurs de l'évolution politique et littéraire du Québec. C'est d'abord le caractère global de l'idéologie révolutionnaire de Parti pris qui provoque les premières réactions chez les collaborateurs de revues socio-politiques comme Cité Libre, de publications religieuses comme Relations, et chez les rédacteurs de journaux étudiants comme Le Quartier Latin. Puis, à mesure que se précise la conception de la littérature qui découle de cette idéologie et que se publient, par le truchement des Editions Parti pris, des oeuvres qui incarnent cette conception, les chroniqueurs littéraires publient leurs critiques dans les journaux de Montréal, Québec, Ottawa - du Devoir au Droit, de La Presse au Soleil - de même que dans les périodiques culturels et les revues littéraires - de MacLean à Culture Vivante, de Lectures à Incidences,

de Liberté à Etudes Françaises.

Le mouvement Parti pris laissait place à l'autocritique, pourvu qu'elle se manifeste au sein même de la revue. Les analyses nuancées d'André Brochu et de Jacques Brault pouvaient voisiner les positions tranchées de Pierre Maheu et Paul Chamberland sans affecter la cohésion du groupe. Mais, dans l'ensemble, les partipristes exècrent la critique. Ou plutôt les critiques. Ces derniers, comme l'explique André Brochu, représentent "deux institutions qui au fond n'en font qu'une: la Littérature et la Bourgeoisie" (1). En d'autres termes, ils symbolisent deux valeurs rejetées par les partipristes: l'esthétisme et l'élitisme.

C'est Laurent Girouard et Gérard Godin qui expriment le mieux l'aversion des partipristes à l'égard des critiques. Dans un article sous-titré Les bourgeois, Girouard passe au crible ceux qui ont collaboré au supplément littéraire du Devoir publié le 7 novembre 1964. A Jean Basile, il reproche "une tenace nostalgie de notre Mère-Patrie-La-France, une incapacité physique de comprendre le sens de la nouvelle orientation littéraire" (2). A Guy Sylvestre, il conseille d'oser dépasser la poésie de Rina Lasnier pour aborder celle de Cham-

-
1. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Parti pris. II, 5, p. 61.
 2. Laurent Girouard. Le supplément littéraire du Devoir. Ibid. 4, p. 60.

berland, Miron, Paul-Marie Lapointe. Il se moque du simplisme de Guy Robert qui, à partir de la seule lecture du premier numéro de Parti pris, établit des catégories dans lesquelles il case les écrivains. Girouard aurait aimé que Naïm Kattan, à cause de son origine juive, tienne davantage compte "de "l'être minoritaire" comme composante de la personnalité du Québécois" (3), plutôt que de s'interroger sur l'absence de l'étranger dans le roman québécois. L'auteur de La ville inhumaine est fatigué d'entendre Jean Ethier-Blais ressasser "toujours la même lubie: le peuple est cave, l'élite est sainte" (4). En somme, Girouard reproche aux critiques de nier l'originalité de la littérature québécoise au nom du colonialisme littéraire français et de mépriser le peuple du haut de leur mentalité bourgeoise.

Gérald Godin, pour sa part, dans une réponse à la critique que Jean Ethier-Blais avait consacrée à L'Avalée des avalés, clame son indignation devant le fait que "J.E.B. pousse le mépris de tout ce qui est québécois au point d'accuser quiconque a écrit un bon livre de n'en être pas l'auteur". Puis il se lance dans une diatribe contre la critique en général:

"Notre littérature, écrit-il, traverse une période bien sombre [...], où le despotisme et

3. Ibid., p. 61.

4. Ibid.

la protection de l'ordre établi règnent dans les pages littéraires de nos grands journaux, où la critique d'ici est aux mains [...] de polygraphes qui s'improvisent spécialistes de la littérature et de la sensibilité d'ici" (5).

Godin laisse donc sous-entendre que les critiques se rangeraient du côté des défenseurs de la loi et de l'ordre dans tous les domaines.

Ce qui était implicite dans la pensée de Gérard Godin, un collaborateur anonyme de Parti pris l'affirme clairement. Pour lui, les soi-disant motifs humanistes ou esthétiques sur lesquels s'appuient les critiques pour dénigrer les pauvres révolutionnaires masquent en réalité leur connivence avec le pouvoir colonial:

"Le colonialisme se cache ici fort souvent derrière la critique dans son sens le plus large [...]. La critique littéraire, elle, se camoufle en dilettante ou en moraliste, ou en humaniste ou en esthète, suivant les cas, pour discréditer des oeuvres au contenu ou à la forme révolutionnaire. Les critiques d'ici, en un mot, ne font pas leur métier, tout simplement, et ils sont les mercenaires du pouvoir, toujours sous couvert, répétons-le, d'exigences artistiques" (6).

Ces accusations-colonialisme littéraire, mépris du peuple québécois, collusion avec les autorités en place - portées par les partipristes contre les critiques sont-elles

5. Gérard Godin. Les critiques contre la littérature. Le Devoir, 27 octobre 1966, p. 39.

6. Parti pris. Portrait du colonisateur. Parti pris. IV, 1-2, p. 85.

fondées? Est-ce que les "préjugés" bourgeois, esthétiques, moraux, politiques vont empêcher les critiques de porter un jugement éclairé, pondéré, sur l'idéologie du mouvement Parti pris, sa conception de la littérature et les oeuvres qui l'incarnent?

II. 1 CRITIQUE DES POSTULATS IDEOLOGIQUES

II.1.1 Littérature et libération politique, économique et sociale.

La démarche littéraire de Parti pris s'appuie sur une idéologie révolutionnaire qui prône la transformation totale de la société et privilégie, comme première étape de cette transformation, la création d'un pays libre, condition essentielle à l'épanouissement d'une culture et, partant, d'une littérature authentique. Comment ce cheminement idéologique fut-il accueilli par la critique?

La première analyse critique de l'idéologie indépendantiste, socialiste et laïque de Parti pris paraît dans la revue Relations. Georges-André Vachon se dit favorable au changement en profondeur de la société québécoise prêché par les partipristes; mais il craint que leur refus du dialogue n'engendre un nouveau dogmatisme:

"Aura-t-on vraiment avancé dans ce sens-là lorsqu'on aura substitué, au conformisme de droite, un conformisme de gauche et une orthodoxie à une autre? C'est bien cela que propose

Parti pris en se refusant à tout dialogue: un nouveau conformisme, une nouvelle orthodoxie, un nouveau monopole de la vérité" (7).

M. Vachon est donc d'accord sur les objectifs de Parti pris, mais il émet des réserves sérieuses sur la manière de les réaliser.

L'historien Jean Blain, pour sa part, loue sans restriction la "profondeur d'analyse de l'équipe Parti pris, profondeur à laquelle nos revues, même les plus sérieuses, ne nous ont pas habitués". Cette profondeur provient, selon lui, de l'étude systématique du milieu québécois réalisée avec la conscience aiguë de l'unicité de l'objet analysé. L'emprunt de leurs cadres de référence à Marx ou à Fanon n'entame en rien l'originalité de Parti pris qui consiste, selon Blain, dans la synthèse de la réflexion et de l'action, du national et du social:

"S'attacher à l'étude du Québec, écrit-il, dans la conjoncture du milieu et du temps et y forger lentement les outils de libération nationale et sociale sous l'empire des principes des nationalités et du socialisme, telle est la démarche originale de Parti pris" (8).

Les propos élogieux de Jean Blain rejoignent, phénomène surprenant, les commentaires favorables d'un collaborateur marginal

7. Georges-André Vachon. De la révolte à la révolution. Relations. No 275, novembre 1963, p. 327.

8. Jean Blain. Cité Libre et Parti pris, éditions de mars 1964. Le Quartier Latin, 7 avril 1964, p. 3.

de Cité Libre. En décembre 1963, Roger Nantel saluait avec un soupir de satisfaction la perspicacité de

"quelques jeunes à peine sortis de nos collèges classiques [qui] ont enfin compris que tout se tient chez nous [...] que la liberté de l'homme du Québec implique nécessairement son émancipation politique, religieuse et économique" (9).

Phénomène surprenant mais unique, car c'est à Cité Libre que s'organise l'opposition la plus tenace et la plus articulée aux idées véhiculées par Parti pris.

Jean Pellerin retourne contre les partipristes les épithètes les plus injurieuses à leurs yeux: il les traite de "néo-croyants" et de "colonisés":

"Le néo-croyant, écrit-il, ne s'en rend certes pas compte, mais il n'est rien d'autre qu'un colonisé (!) C'est un colonisé qui n'a pas encore eu le temps de digérer les doctrines de ceux qu'il a élus pour maîtres" (10).

Pellerin accuse donc les partipristes de plagier sans la démarquer une doctrine socio-politique importée d'Europe et, par conséquent, sans racines en terre québécoise.

Pour Charles Taylor, "la pensée globalisante" de Parti pris, qui remplace l'ancienne morale par une nouvelle axée sur une seule valeur, la construction d'une société in-

9. Roger Nantel. L'art de frapper à la mauvaise porte. Cité Libre. Vol. XIV, no 62, décembre 1963, p. 28.

10. Jean Pellerin. Un prosélytisme de gauche. Ibid. Vol. XV, no 73, janvier 1965, p. 20. C'est l'auteur qui souligne.

dépendante, socialiste, laïque, constitue "la plus grande mystification de toutes" (11). En effet, dans leur analyse des obstacles au développement de la société québécoise, les partipristes n'ont retenu que l'aliénation nationale sans tenir compte des facteurs internes qui paralysent tout autant son progrès:

"Pour servir de base, écrit Taylor, à une pensée globaliste, il faudrait que l'aliénation nationale du Canada français soit [...] à la base du cléricalisme traditionnel, du manque de démocratie, du goût de l'autorité, du manque de techniciens, des carences du système d'éducation et ainsi de suite" (12).

Quant à Gérard Pelletier, après avoir noté la filiation de l'idéologie partipriste avec celle de Papineau, Buies et La revue socialiste de Raoul Roy, il reconnaît l'originalité et l'importance de Parti pris:

"Parti pris constitue le premier effort autochtone et sérieux pour acclimater dans notre milieu une pensée révolutionnaire au sens fort du terme, c'est-à-dire une doctrine qui nie au départ et formellement presque toutes les valeurs de la société canadienne-française actuelle" (13).

Mais, après ce coup d'encensoir, il s'empresse d'ajouter que la réalisation du projet utopique de Parti pris engagerait les

11. Charles Taylor. La révolution futile ou les avatars de la pensée globalisante. Ibid. Vol. XV, no 69, p. 21.

12. Ibid., p. 16.

13. Gérard Pelletier. Parti pris ou la grande illusion. Ibid. Vol. XIV, no 66, avril 1964, p. 4.

Canadiens-français dans "l'une des pires impasses de notre histoire" puisqu'elle aboutirait à la création d'un "Etat indépendant, totalitaire et socialiste, c'est-à-dire un Cuba en plus petit mais sans lien avec l'U.R.S.S." (14) et par conséquent voué à la ruine.

En somme, les commentaires favorables aux partipristes insistent sur leur souci d'intégrer, dans une démarche à la fois théorique et pratique, tous les aspects de la libération du QUEBEC. Tandis que les critiques les plus hostiles, au-delà de remarques sur le dogmatisme ou l'absence d'enracinement de leur doctrine, refusent soit le point de départ de leur idéologie - l'aliénation nationale, soit le point d'aboutissement de leur action - l'état totalitaire, au nom des meilleurs intérêts du CANADA FRANCAIS.

Si les visées révolutionnaires de Parti pris reçoivent dans l'ensemble un accueil très peu sympathique, la relation établie par les partipristes entre la création d'un pays libre et la naissance d'une littérature authentique est soumise à une critique aussi défavorable.

Alain Pontaut dénonce, comme une résurgence du déterminisme tainien, tout rapport de causalité entre un écrivain - et partant, une littérature - et la société où il vit: "Un écrivain de talent, écrit-il, ne s'explique pas par le ciel

14. Ibid., pp. 5 et 6.

qui l'a vu naître. Il s'explique par sa qualité" (15).

Après son départ de la revue, André Major privilégie lui aussi le talent personnel de l'écrivain: "Ce qui fait de l'écrivain un créateur, affirme-t-il, c'est la perfection de son art, point" (16). Mais quand il aborde le problème de la vitalité d'une littérature nationale, il accorde autant d'importance à la qualité de vie du pays qu'à la qualité artistique des écrivains:

"Nous pouvons, poursuit-il, bâtir un empire littéraire avec de la boue si nous avons du talent et de la force, et si notre pays devient grand; nous pouvons aussi construire des châteaux de cartes si nous perdons tout, le talent et la force, et si notre peuple ne sort de son pétrin" (17).

Quant à Gilles Marcotte, il trouve abusif de lier l'existence d'une littérature authentique à l'indépendance du Québec. Lors d'un débat avec Hubert Aquin tenu à l'université de Montréal en 1966, il s'appuie sur les oeuvres d'Alain Grandbois et de James Joyce pour montrer qu'une littérature enracinée et universelle peut naître, même au sein de pays non indépendants: "Ce ne sont pas toujours, dit-il, ceux qui crient pays, pays, qui entreront au royaume de la

15. Alain Pontaut. Le génie et les fumisteries du joual. Le Devoir, 26 juin 1965, p. 9.

16. André Major. Une équivoque. Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.

17. Ibid.

liberté créatrice" (18). Cette argumentation amène Hubert Aquin à concéder que "l'indépendance n'est pas nécessairement génératrice d'oeuvre d'art" (19) et à préciser que la sujétion actuelle du Québec l'empêche de se nourrir de son pays.

A l'exception très partielle d'un ex-partipriste, les critiques affirment donc que la naissance d'une littérature qui nous soit propre dépend du talent des écrivains, et non de la création d'un pays autonome.

II. 1.2. Littérature et engagement.

Le mouvement Parti pris, est-il besoin de le rappeler, ne se contente pas de prôner une révolution totale qui, en assurant la libération du Québec, créerait les conditions nécessaires à l'éclosion d'une vie culturelle authentique. Il mobilise la parole au service de la poursuite de ces objectifs. Devant l'urgence de la situation, la parole perd momentanément ses propriétés esthétiques pour devenir "un moment de l'action", l'instrument privilégié d'une prise de conscience de la nécessité de tout mettre en oeuvre pour transformer la société. Comment les critiques ont-ils réagi

18. Robert Barberis. Débat littéraire entre Gilles Marcotte et Hubert Aquin. Le Quartier Latin (Le Cahier), 31 mars 1966, p. 6.

19. Ibid.

devant cette forme d'"engagement" de la littérature?

Cet aspect de l'idéologie partipriste ne reçoit pas le refus catégorique auquel on se serait attendu. Dans un article publié au lendemain de la parution du premier numéro de la revue, Robert MacKay signale l'originalité de cette démarche également éloignée du verbiage inutile coupé du réel et d'une réflexion tautologique collée au réel, démarche qui donne à la parole un sens nouveau: "La revalorisation du verbe, écrit-il, vient de ce qu'il sera considéré comme un moment de l'action" (20). Léandre Bergeron voit dans une phrase du Cassé, le résumé de l'orientation donnée à la littérature par les écrivains de Parti pris: rejet de l'esthétisme, volonté d'utiliser tous les moyens possibles, même les mots, pour précipiter la transformation de la société:

"Celle-ci n'écrit pas, selon lui, pour divertir, pour faire oublier les réalités désagréables dont on est témoin chaque jour, mais bien au contraire elle veut écrire pour dévoiler dans toute sa vérité la réalité que vivent les dépossédés et tâcher, par les mots entre autres moyens, de transformer cette réalité" (21).

Guy Lefebvre note le caractère révolutionnaire de la démarche littéraire de Parti pris qui passe de la description d'un "monde bourgeois" à la mise en scène de "la réalité telle qu'elle

20. Robert MacKay. Verbe: moment de l'action. Le Quartier Latin, 3 octobre 1963, p. 15.

21. Léandre Bergeron. Le Cassé. Livres et Auteurs Canadiens 1964, pp. 35-36. La phrase extraite du Cassé est citée au chapitre I, note 33.

est perçue par la majorité des gens", de l'évocation de "conflits psychologiques" à l'édification d'une "littérature de combat" (22).

L'accord des critiques précédents s'explique peut-être par les affinités qu'ils entretiennent avec l'idéologie du mouvement Parti pris. Il aurait été étonnant que des rédacteurs de journaux étudiants progressistes, que le futur auteur de La petite histoire du Québec se soient prononcés contre une pensée qui répondait probablement à leurs désirs de changement. Mais comment interpréter l'opinion sympathique d'un critique chevronné comme Gilles Marcotte? Ce dernier, en effet, accepte que les préoccupations esthétiques de Paul Chamberland soient reléguées au second plan par son engagement socio-politique:

"J'aime, avoue-t-il, qu'un jeune poète se lance à corps perdu dans une mêlée qui n'est pas seulement celle de la poésie, qu'il sacrifie même une certaine beauté de la parole à l'urgence du cri" (23).

Peut-être faut-il voir dans cette déclaration une reconnaissance du fait que la veine poétique n'est pas tarie mais alimentée par l'immersion du poète dans son milieu.

22. Guy Lefebvre. Du joual qui se défend bien. Jeune Québec. Vol. I, no 3, 31 janvier 1967, p. 19.

23. Gilles Marcotte. Paul Chamberland. La Presse (Arts et Lettres), 23 janvier 1965, p. 6.

Une attitude si favorable est exceptionnelle et très peu représentative de l'ensemble de la critique officielle. Dans une recension de L'Afficheur hurle, Guy Sylvestre estime que la transformation de la littérature en arme de combat socio-politique l'a projetée en dehors du domaine réservé à l'art:

"La poésie, écrit-il, est devenue prophétie, elle est totalement engagée dans l'actualité dont sera fait demain; ce n'est plus un art, le poète n'est plus un artiste: c'est un acte social et politique et l'écrivain est un combattant. [...] Nous sommes au-delà ou en deçà de la littérature" (24).

André Major se fait l'écho de l'opinion de Sylvestre. Pour lui, la poésie engagée de Chamberland se situe aux antipodes de l'art, parce qu'elle se contente de nommer le mal réel sans le dépasser par l'imaginaire. Elle est donc condamnée à une impasse, car elle ne satisfait pas aux exigences de la création artistique:

"Il ne faut jamais oublier, écrit Major, que toute parole qui se veut immédiatement politique renonce à sa vertu propre pour se faire l'instrument d'une cause qui n'est pas celle du créateur" (25).

Jean-Guy Pilon, pour sa part, reproche au poète de L'Inavouable d'avoir écrit un livre "qui tient plus de l'essai politico-

24. Guy Sylvestre. L'Afficheur hurle. Le Devoir, 20 février 1965, p. 13.

25. André Major. L'Afficheur hurle. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 92.

social que de la poésie" et d'avoir sacrifié "trop facilement la poésie à toutes sortes d'autres intentions et préoccupations" (26).

Paul Chamberland n'est pas le seul à subir les foudres de la critique. André Major se voit blâmé d'avoir ravalé, dans La chair de poule, "des thèmes formidables" comme "la révolution, les taudis montréalais, la misère humaine" au niveau de "pièces à conviction" plutôt que d'en avoir fait "de la littérature" (27). Pour Jean Marcel, Claude Jasmin a écrit une "oeuvre ratée, parce qu'elle est volontariste, dépourvue de liberté et polémique" (28); Henri-Paul Bergeron, au contraire, le félicite de ne pas avoir pris au sérieux "des théories abracadabrantes qui confondent politique et esthétique" et de ne pas avoir "alourdi sa nouvelle par des revendications sociales et nationales" (29). Par delà leur divergence de vue, ces deux critiques se rejoignent dans une commune réprobation de l'ingérence des questions socio-politiques dans l'oeuvre littéraire.

26. Jean-Guy Pilon. L'Inavouable. Livres et Auteurs Canadiens 1968, p. 85.

27. Julia Richer. La chair de poule. Lectures. Vol. VI, no 10, juin 1965, p. 283.

28. Jean Marcel. Pleure pas, Jasmin. L'Action Nationale. Vol. IV, no 1, septembre 1965, p. 96.

29. Henri-Paul Bergeron. Pleure pas, Germaine. Lectures. Vol. XII, no 3, novembre 1965, p. 72.

Les critiques précédents s'intéressaient, à travers les oeuvres, aux effets le plus souvent néfastes pour la littérature du rôle actif attribué à la parole dans la réalisation de la révolution. Claude Dansereau, lui, s'en prend de façon générale, au mythe que représente l'engagement de l'écrivain en dehors de l'écriture:

"S'il y a un engagement chez l'écrivain, écrit-il, la plupart du temps c'est un engagement au sein même de l'écriture, mais pas extérieur à l'écriture; or le mythe qu'on veut imposer à Parti pris me semble tout à fait extérieur à la littérature elle-même" (30).

C'est toutefois un journaliste anonyme du Carabin qui formule, sur le thème de l'engagement de la littérature, la critique d'ensemble la plus étoffée. Il commence par se moquer du caractère rétrograde de la démarche des "ex-modernes auteurs engagés" de l'équipe Parti pris puisque, selon lui, c'est depuis Crémazie que "notre littérature en fut une de propagande pour changer la face de notre monde, pour restructurer notre société" (31). Puis il se demande avec malice si l'importance capitale accordée à la parole dans la transformation de la société ne constituerait pas un subterfuge destiné à donner le change sur l'impuissance des écrivains à agir:

30. Claude Dansereau. Nouveaux mythes et nouvelle sensibilité dans la littérature canadienne-française. Le Devoir, 8 avril 1965, p. 13.

31. Anonyme. Le mythe d'une littérature. Le Carabin (supplément), 28 mars 1967, p. 15.

"Je croirai en Paul Chamberland, poursuit-il, le jour où il sera lui-même un afficheur hurlant, c'est-à-dire le type qui place une bombe sous la statue de la reine Victoria ou de Mac Donald" (32).

Après ces sarcasmes, il précise la forme d'"engagement", la nature de l'"acte" qui définit, selon lui, la vraie littérature:

"En fait, la littérature est un acte concret, un engagement qui a une valeur beaucoup plus significative que tout l'engagement verbal des écrivains comme Chamberland, Godin [...]. Non pas un engagement politique ou social, mais un engagement humain" (33).

Cet engagement humain consiste, pour l'écrivain, à se retirer, loin de la cohue, "dans sa tour d'ivoire" avec "l'argent nécessaire au financement de cette tour" et, là, à se consacrer, par "une recherche constante au niveau de l'âme ou de l'esprit d'une présence formelle du monde, à une définition de notre moi individuel ou collectif" (34). La citation de Robbe-Grillet qui termine son exposé résume sa pensée sur la gratuité et l'indépendance absolues de l'art:

"Mais pour l'artiste, au contraire, et en dépit de ses convictions politiques les plus fermes, en dépit même de sa bonne volonté de militant, l'art ne peut être réduit à l'état de moyen au service d'une cause qui le dépasserait, celle-

32. Ibid.

33. Ibid., p. 12.

34. Ibid.

ci fût-elle la plus juste, la plus exaltante; l'artiste ne met rien au-dessus de son travail et il s'aperçoit vite qu'il ne peut créer que pour rien" (35).

Les considérations de Dansereau et du rédacteur du Carabin rejoignent ainsi l'opinion de Jacques Brault sur l'engagement prioritaire de l'écrivain dans le langage (36).

Pour tous les critiques, sauf Gilles Marcotte, les partipristes n'ont pas réussi à opérer la jonction féconde du "poète" et du "permanent" souhaitée par Pierre Maheu ni à concilier, comme le désirait Chamberland le combat révolutionnaire et l'expression littéraire. Cet équilibre fragile est rompu au détriment de l'art. Les intentions politiques ou polémiques des écrivains de Parti pris étouffent les exigences esthétiques de la création d'une oeuvre; leur volonté de convaincre conduit à la négation de la spécificité de la littérature.

II. 1.3 Littérature et collectivité.

En dernière analyse, c'est la promotion humaine des classes sociales les plus défavorisées qui oriente l'action révolutionnaire des partipristes. C'est pourquoi ils rejettent toute tentative de salut individuel pour s'identifier

35. Alain Robbe-Grillet. Cité dans Ibid., p. 12.

36. A ce sujet, voir chapitre I, note 31.

au peuple et devenir ses porte-parole. Que pensent les critiques de ce rapprochement entre les intellectuels et le peuple?

Certains - les moins nombreux - soulignent la fécondité, l'authenticité de cette orientation du mouvement Parti pris. Dans l'article où il remettait en question le globalisme de leur idéologie, Charles Taylor se déclare d'accord avec le désir des partipristes de rompre avec une culture traditionnelle réservée à l'élite et d'instaurer une véritable culture populaire:

"Ce qui est frappant et vraiment fécond chez eux, c'est le refus d'une certaine définition traditionnelle de l'homme cultivé dans les milieux canadiens-français. On recherche un art plus authentique et plus conforme à la condition de l'homme canadien-français d'aujourd'hui, et c'est en quoi ressort l'ambition de rejoindre le peuple, d'être compris par lui, quitte à ne pas l'être par les gens instruits et cultivés" (37).

Dans une analyse de l'oeuvre de trois écrivains, dont au moins deux - Laurent Girouard et Claude Jasmin - appartiennent au mouvement Parti pris, Pierre de Grandpré signale la profondeur de leur solidarité avec le prolétariat et la sincérité de leur volonté d'assumer dans toutes ses dimensions le destin du peuple québécois:

"Ils sont du peuple, écrit-il, contre les croulantes élites: ils sont prolétaires, autodidactes, fiers de l'être; ils assument à

37. Charles Taylor. La révolution futile ou les avatars de la pensée globalisante. Cité Libre. Vol. XV, no 69, août-septembre 1964, p. 19.

fond, jusque dans ses pauvretés physiques, ses misères, ses aspirations tourmentées, ses manques ou ses ridicules, le destin de cette minorité canoë" (38).

Jean-Louis Major, pour sa part, dans un commentaire de L'Afficheur hurle, note la coïncidence totale du poète avec le peuple, du poème avec la misère et la révolte du peuple: "La poésie ne dit plus la misère et la révolte, elle est misère et révolte. [...] Le poète ne pleure pas sur son peuple, il est peuple" (39).

D'autres critiques - les plus nombreux - se plaisent, au contraire, à mettre en contradiction la position idéologique des partipristes en faveur du peuple et leur comportement individuel ou collectif.

Gaston Saint-Pierre s'étonne de l'absence de tout représentant du peuple au lancement du premier volume publié par les Editions Parti pris et conclut que la "Révolution" se fait peut-être pour le peuple, mais sûrement sans le peuple: "Et le peuple pour qui on fait la Révolution [...] où était-il dans toute cette masse? Je l'ai cherché en vain, ne fût-ce qu'un représentant" (40). Monique Bosco s'en prend

38. Pierre de Grandpré. Notre génération "beat". Liberté. Vol. VI, no 3, mai-juin 1964, p. 261.

39. Jean-Louis Major. Le cri du prolétaire. Le Droit, 27 février 1965, p. 7.

40. Gaston Saint-Pierre. Première édition Parti pris: une "Ville" de Laurent Girouard. Le Devoir, 7 mars 1964, p. 10.

au vocabulaire pseudo-philosophique de Laurent Girouard ("J'ai tenté durant 90 pages de m'objectiver") et lui reproche de se livrer, sous le couvert d'un rapprochement avec le prolétariat, au même narcissisme morose, au même "divertissement de bourgeois, [...] âprement contesté aux "aînés" (41) par les partipristes. André Brochu soulignera d'ailleurs l'attitude équivoque de Girouard qui "confond les langues du "bourgeois" et du "prolétaire" (42).

Cette équivoque, cette ambiguïté, Hélène Bourgault l'étend à toute la littérature issue de Parti pris: "Nous avons, écrit-elle, une littérature qui se veut prolétaire et qui, par contre, n'est pas d'abord pour les prolétaires mais pour les intellectuels" (43). Dans un article où il critique les théories littéraires des partipristes, telles que formulées dans un numéro spécial intitulé Pour une littérature québécoise, Charles Gagnon relève l'attitude paradoxale de Chamberland qui proclame sa haine de l'"Universalité" et du "Beau-Langage" et prend la défense de la langue du peuple "en ayant recours à Orphée et à Eurydice" et "en parodiant copieusement [Une Saison en enfer de] Rimbaud"

41. Monique Bosco. Document: le roman d'une libération. MacLean. Vol. IV, no 5, mai 1964, p. 79.

42. André Brochu. La nouvelle relation écrivain-critique. Parti pris. II, 5, p. 58.

43. Hélène Bourgault. Pour une littérature joualisante. Le Quartier Latin, 28 janvier 1965, p. 7.

(44). Victor-Lévy (à l'époque, Lévis) Beaulieu, se moque, quant à lui, des prétention de Claude Jasmin - et, avec lui, des partipristes - à rejoindre le peuple:

"S'imaginer que le peuple va lire Jasmin!
T'auras beau parler de lui dans tes romans,
il n'y comprendra jamais rien. Le peuple
se fout des romanciers" (45).

La dimension foncièrement populiste du mouvement Parti pris échappe à la réprobation quasi générale qui avait accueilli les autres aspects de son idéologie. Elle reçoit des appuis variés provenant d'un professeur d'université, d'un aristocrate des lettres et d'un citélibriste aux sympathies socialistes avouées.

Mais pour la majorité des critiques, le rapprochement entre les intellectuels et le peuple tenté par les partipristes, quand il n'est pas une pure utopie, est sérieusement compromis par la discordance entre l'orientation prolétarienne de leurs idées et le caractère bourgeois de leur comportement d'hommes et d'écrivains.

44. Charles Gagnon. Quand le "joual" se donne des airs. Révolution Québécoise. Vol. I, no 6, février 1965, p. 21. Voir le texte original de Chamberland, Chap. I, note 66.

45. Lévis Beaulieu. D'abord un homme, ensuite un écrivain. Le Devoir, 12 juillet 1965, p. 16. Quelques années plus tard, Gérald Godin reconnaîtra, à son insu, la justesse des propos de Beaulieu: "Je pense, dirait-il, qu'il faut se débarrasser d'un vieux mythe: écrire pour le peuple". Gérald Godin, Le jour où chaque être humain sera un pays indépendant. Interview avec Alain Pontaut. La Presse (Arts et Lettres), 11 mars 1967, p. 6.

Dans l'ensemble, les critiques favorables à Parti pris font appel à des considérations subjectives plutôt qu'à une argumentation serrée, fondée sur des principes et ouverte sur des perspectives historiques élargies. Seul Maximilien Laroche note une ressemblance entre la pensée décolonisatrice de Chamberland et celle des écrivains de la négritude (46). Seul Jean-Louis Major invoque la figure de Mařakovsky pour justifier l'orientation de Parti pris vers le peuple (47). Personne ne rattache l'engagement socio-politique des partipristes à l'oeuvre des écrivains de la Résistance française.

Par contre, ceux qui battent en brèche l'idéologie de Parti pris s'appuient sur des valeurs. C'est au nom de l'indépendance de l'écrivain que Gilles Marcotte rejette le nationalisme littéraire. C'est au nom de l'irréductibilité de l'art à toute forme d'embrigadement que le journaliste du Carabin dénonce l'engagement de la littérature. C'est au nom de l'authenticité que Monique Bosco et Charles Gagnon reprochent à Laurent Girouard et Paul Chamberland de ne pas conformer leurs écrits à leurs idées.

-
46. Maximilien Laroche. Terre Québec. Livres et Auteurs Canadiens 1964, p. 75. "Ce vers me fait penser à cette analyse de la Négritude faite par Sartre dans Orphée Noir".
47. Jean-Louis Major. Le cri du prolétaire. Le Droit, 27 février 1965, p. 7. "L'Afficheur hurle arrache le poème à sa quiétude bourgeoise et, Mařakovsky, fracasse les hypocrites parentés de l'universalité occidentale".

II. 2 CRITIQUE DE LA CONCEPTION DE LA LITTÉRATURE

L'idéologie de Parti pris débouche sur une conception de la littérature qui se propose, par l'enracinement de l'écrivain à sa terre natale, de délimiter les traits fondamentaux de l'identité québécoise, à travers la récupération des valeurs essentielles du passé, le dévoilement de l'abjection du présent et la prospection mythique de l'avenir. En d'autres termes, la littérature, pour les partipristes, vise à réapproprier les coordonnées spatio-temporelles de l'homme d'ici. Comment cette orientation a-t-elle été perçue par la critique?

II. 2.1 Les dimensions temporelles de l'identité.

La première étape de cette reconquête du temps est passée sous silence par tous les critiques. Ce mutisme s'explique par diverses raisons. D'une part, les principales oeuvres qui témoignent de la revalorisation du passé - Mémoire de Jacques Brault, L'Homme rapaillé de Gaston Miron - ont été publiées, l'une, chez un autre éditeur, l'autre, après la disparition de la revue. D'autre part, les partisans du retour fécond à la tradition - André Brochu, Jacques Brault - forment un groupe marginal au sein de Parti pris alors que les "définisseurs de situation" - Paul Chamberland, Pierre Maheu - accordent la prépondérance aux deux autres volets du

triptyque: la libération des traumatismes aliénants du présent et la fondation du futur.

Par ailleurs, de nombreux critiques ont saisi le sens de la démarche littéraire de Parti pris: l'homme nouveau ne surgira qu'une fois annihilés tous les vestiges de son humiliation présente.

Pour Gilles Marcotte, la désarticulation du langage et du récit, omniprésente dans La ville inhumaine, traduirait une dissociation de la personnalité du héros et une désintégration de l'identité de la société, de sorte qu'elle "renverrait à un drame sociologique autant que personnel". Dans cette perspective, l'échec apparent du roman prendrait un sens positif:

"Dénonciation, destruction d'un monde informe en fonction de la forme à venir. Ce "quelqu'un à tuer pour vivre demain", n'est-ce pas le vieux moi, cette personnalité déchirée qui ne cesse pas de lécher ses plaies, de tourner en rond dans le cercle de ses obsessions?" (48).

Dans une analyse du même roman, Pierre De Grandpré, après avoir souligné avec quelle cruauté Girouard dépeint, dans le personnage d'Emile Drolet, le prototype du "cato-cana-français", émasculé par une religion rigoriste, colonisé jusqu'à la moëlle et humilié dans sa langue, conclut dans le même sens que Marcotte:

48. Gilles Marcotte. Qu'est-ce que "La ville inhumaine?" La Presse (Arts et Lettres), 21 mars 1964, p. 6.

"La ville inhumaine est une entreprise cathartique. Il s'agit de se libérer de "névroses" haineuses" [...]. Se débarrasser d'une détermination tragique, d'une fatalité, afin de s'ouvrir à une liberté vierge, à l'éventail des possibles" (49).

Les considérations précédentes sur la signification de La ville inhumaine, Jean-Ethier Blais les étend à l'ensemble des récits publiés par les partipristes. Dans un article consacré à l'analyse de ce qu'il appelle "une nouvelle littérature", Jean-Ethier Blais, pour mieux dégager l'originalité de la démarche littéraire de Parti pris, la compare à celle de ses devanciers. Il constate d'abord que le roman canadien-français traditionnel "est né d'une certaine forme de mensonge", car "il procède d'un besoin profond [...] de ne révéler du monde canadien-français que les aspects tonifiants, que la grandeur, que l'espoir" (50). Puis il montre que, par réaction contre cet idéalisme officiel, les écrivains de la jeune génération ont pris le parti du réalisme, c'est-à-dire d'exprimer "l'homme canadien-français, tel qu'on l'a vu, ou qu'on le voit errer dans la rue, étouffant le cri de son humiliation, ruminant la désintégration de son être" (51). Ce réalisme ne vise pas seulement à reproduire une image exacte

49. Pierre De Grandpré. Notre génération "beat". Liberté. Vol. VI, no 3, mai-juin 1964, p. 266.

50. Jean-Ethier Blais. Une nouvelle littérature. Etudes Françaises. Vol. I, no 1, février 1965, p. 106.

51. Ibid.

du milieu, mais à la transformer, à la transfigurer:

"L'expression de soi permettra à l'homme canadien-français de se désaliéner. Il faut donc lui donner une image de lui-même qui soit fidèle à ce qu'il est tout en lui permettant de rejeter cette image pour la remplacer par une autre" (52).

Les deux phases de cette démarche sont reliées dans un mouvement dialectique analogue à ce que Pierre Maheu appelait "le moment paradoxal d'une mise au monde qui est aussi une mise à mort" (53): "Sans doute, écrit Ethier-Blais, l'école de Parti pris a-t-elle raison et seul le spectacle de nous-mêmes, tels quels, nous forcera à nous détruire pour renaître" (54).

Une autre catégorie de critiques ne s'arrête qu'à un aspect de la démarche de Parti pris - le dévoilement de la réalité humiliante - et déplore l'étroitesse de cette vision.

Dans une critique de La Chair de Poule, Clément Lockquell s'en prend à ce qu'il appelle "le parti pris de pessimisme fondamental" d'André Major:

"Ne connaissant pas, écrit-il, pour ne l'avoir pas expérimenté [...] le milieu qu'il évoque, je ne puis juger exactement du réalisme de ces pages. Il me semble, toutefois, que ce vérisme ne l'est que partiellement, et que la peinture perpétuellement grise de ce monde-là eût pu laisser passer quelques éclaircies" (55).

52. Ibid., p. 107.

53. Pierre Maheu. La cité 1966. Parti pris. IV, 1-2, p. 75.

54. Jean-Ethier Blais. Op. cit., p. 110.

55. Clément Lockquell. Les condamnés aux limbes. Le Soleil, 6 mars 1965, p. 14.

Dans une recension de la même oeuvre, le même Jean Ethier-Blais, qui tout à l'heure louangeait les écrivains de Parti pris de révéler la condition réelle du Québécois pour mieux la transformer, estime maintenant que cette attitude, si elle perdure, risque de dégénérer en "poncif misérabiliste" et de laisser dans l'ombre tout un pan du réel:

"Personne, écrit-il, ne me fera croire que le peuple canadien-français n'est que tragique [...]. Je l'ai vu rire, [...] s'amuser malgré les revers. [...] Il n'y a jamais rien de drôle dans le monde de M. André Major et c'est ce que je lui reproche le plus [...]. Ce n'est pas là toute la vie, ce ne sont pas là tous les Canadiens français" (56).

Gérald Godin lui rappellera le sens de l'orientation donnée à leurs oeuvres par les romanciers de Parti pris. S'ils ont choisi de montrer "des types exemplaires de la réalité québécoise", souvent miséreux ou désespérés, c'est pour éviter la tentation de "littéraliser la révolution" en mettant en scène des terroristes, et surtout, comme l'écrivait Lautréamont, "pour opprimer le lecteur et lui faire désirer le bien comme remède" (57).

Comme les précédents, d'autres critiques constatent que l'oeuvre de certains romanciers de Parti pris - Girouard, Renaud - se limite à dévoiler l'atrocité du présent sans s'ou-

56. Jean Ethier-Blais. La Chair de poule d'André Major. Le Devoir, 20 mars 1965, p. 15.

57. Gérald Godin. Les Editions Parti pris. Parti pris. III, 1-2, pp. 96 et 95.

vrir à un éventuel renouveau. Ils ne leur reprochent pas cependant cette incapacité à dépasser la réalité, puisqu'elle découle soit de la logique de leurs personnages, soit de leur conception même du roman.

Ainsi, pour Jean-Louis Major, Laurent Girouard a réussi à tracer, à travers le personnage d'Emile Drolet, le portrait complet du colonisé:

"Rien n'y manque: l'échec, le désespoir, le suicide, la solitude, la déchéance, l'inversion, le meurtre, le viol, la veulerie, l'ivrognerie, la révolte avortée" (58).

Faut-il se surprendre que sa vie soit dépourvue de toute perspective d'avenir, qu'elle ne débouche sur rien, qu'elle ne crée pas un monde délimité par un temps et un espace précis? Non pas, estime Major, parce que "pour celui qui est dépossédé politiquement, économiquement, socialement, il n'y a pas de temps ni d'espace qui lui appartiennent" (59). L'opinion de Normand Cloutier complète celle de Jean-Louis Major: "Il n'y a ni histoire ni temporalité dans La ville inhumaine, écrit-il, car Laurent Girouard "a renoncé à écrire une histoire [...], il a écrit un anti-roman" (60). Girouard, en effet,

58. Jean-Louis Major. La ville inhumaine. Livres et Auteurs Canadiens 1964, p. 37.

59. Ibid.

60. Normand Cloutier. La contestation dans le nouveau roman canadien-français. Culture Vivante. No 2, 1966, p. 13.

choisit pour héros (ou anti-héros) un romancier raté qui se découvre à 60 ans une vocation d'écrivain. Il couvre de ridicule ses projets pour le rendre exécration. De la sorte, il l'exorcise et tente, comme le dit Cloutier, "d'extirper hors de lui-même, au niveau du mythe, le vieil homme qui l'habite" (61). D'autre part, il nargue ses velléités de révolutionnaire attardé pour signifier que "le dépassement de l'aliénation qu'incarne Drolet n'est pas [...] possible, du moins pour l'instant" (62): c'est l'histoire réelle qui s'en chargera.

L'analyse du Cassé qui constitue, selon Cloutier, "le plus pur de nos anti-romans" (63), l'amène à des conclusions analogues. Renaud met en scène des personnages qui mènent une vie larvaire, infra-humaine, réduite à la satisfaction de leurs besoins les plus primaires. Leur existence se déroule littéralement sur le mode des choses, des objets. Ainsi, "il révèle de façon fracassante la structure du monde joual" (64), c'est-à-dire d'un univers atomisé, désintégré, où aucune relation humaine n'est possible. D'autre part, ces êtres déshumanisés sont le jouet de forces obscures qui échappent à leur contrôle. Faute de principes d'organisation, ils

61. Ibid.

62. Ibid.

63. Ibid., p. 14.

64. Ibid.

ne peuvent intégrer les événements dans une continuité temporelle. Comment, dès lors, pourraient-ils se mettre en quête de valeurs et "contester, par cette quête, le monde dans lequel ils vivent?" (65). Ils sont réduits à détruire en attendant que les conditions historiques de leur humanisation aient été réunies. Dans la conclusion de son analyse, Cloutier note le dilemme déchirant que les écrivains de Parti pris n'ont pas encore réussi, selon lui, à résoudre:

"Tout se passe, écrit-il, comme si les jeunes, par une intuition fulgurante, avaient été projetés dans l'avenir et ne pouvaient plus désormais [...] vivre autrement qu'écartelés entre cet avenir qu'ils appellent de tout leur coeur et un présent étale qui ne parvient [sic] à laisser libre en eux cet avenir rêvé" (66).

Plusieurs critiques sont d'accord avec la conception dialectique de la littérature proposée par le mouvement Parti pris: la mort du vieil homme replié sur lui-même, résigné, humilié, désespéré, conditionne la naissance de l'homme nouveau, dynamique, fier, ouvert sur l'avenir parce qu'il aura intégré dans son être le passé et le présent. Mais, selon d'autres critiques, cette orientation est détournée de son but par le caractère partiel ou excessif de la description de la réalité présente: partiel, parce qu'elle ne laisse percer aucune lueur d'espoir, excessif, parce qu'elle passe sous

65. Ibid., p. 15.

66. Ibid.

silence l'aptitude du Québécois à exorciser sa misère par le rire et l'humour. Pour les uns et pour les autres, les partipristes ont beaucoup mieux réussi à mettre à nu l'aliénation du présent qu'à revaloriser le passé et prospecter l'avenir.

II. 2.2 Les dimensions spatiales de l'identité.

Si la tentative de récupération du temps amorcée par les écrivains de Parti pris se solde, aux yeux des critiques, par un échec relatif, la recherche d'une identité fondée sur l'enracinement dans un espace précis est-elle vouée au même sort?

Dans une recension de Terre Québec, Georges-André Vachon reconnaît les liens très étroits qui unissent le poète et son milieu: "La poésie de Paul Chamberland, écrit-il, est révolutionnaire, du simple fait qu'elle présente la personne et le monde en prise l'un sur l'autre" (67). Par la publication de ce recueil, Chamberland, selon Gilles Marcotte, rompt avec la thématique propre à la génération de Saint-Denys Garneau, celle d'une "abstraction qui isolait l'homme de sa terre natale et d'une désincarnation qui lui interdisait les grands jeux de l'amour" (68). C'est pourquoi le poète s'ef-

67. Georges-André Vachon. Paul Chamberland: poésie et révolution. Relations. No 280, avril 1964, p. 117.

68. Gilles Marcotte. Paul Chamberland et la conquête de l'espace. La Presse (Arts et Lettres), 22 fév. 1964, p. 6. Marcotte rejoint ainsi l'opinion d'André Major (cf. Introduction, note 12).

force de retrouver les paysages de son enfance et de célébrer la passion amoureuse, cette recherche simultanée du pays et de la femme constituant les deux pôles d'une même aventure poétique. Le même critique voit dans L'Afficheur hurle un élargissement et un approfondissement de la recherche entreprise par Chamberland dans Terre Québec. Par delà les contestations véhémentes de la poésie et de la situation actuelle du Canadien-français, Marcotte discerne dans L'Afficheur "une recherche passionnée, à grands cris, d'une identité à la fois personnelle et collective, d'un lieu humain" (69).

L'oeuvre de Chamberland n'est pas la seule à attirer l'attention des critiques sur l'effort de repossession du territoire et de définition d'une identité québécoise entreprise par le mouvement Parti pris

Dans une brève étude consacrée à la poésie des années 1960 à 1965, Michel Van Schendel note l'apparition d'"une tendance nouvelle qui a porté ses efforts, depuis deux ou trois ans, sur la démythification ou la prise en main du présent" (70). Il ne nomme pas expressément le groupe Parti pris, mais les mots qu'il emploie pour définir l'orientation

69. Id. Paul Chamberland. La Presse (Arts et Lettres), 23 janvier 1965, p. 6.

70. Michel Van Schendel. L'appriivoisement du vertige ou la rencontre des nouvelles traditions. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 21.

de cette tendance ressemblent singulièrement au vocabulaire et aux objectifs des partipristes. Cette tendance, poursuit-il, "a suggéré conséquemment un art de la nomination qui est aussi un art de la sommation":

"Le nom est central. Il est évoqué comme une force concrète chargée de retrouver en poésie les relations usuelles de la vie quotidienne. [...] Un vocabulaire nouveau tend ainsi à se constituer. Disons pour résumer que c'est largement un vocabulaire politique. [...] Certains mots sont privilégiés. Le mot "Québec" est l'un d'eux" (71).

La répétition incantatoire du terme qui désigne le pays représente donc pour les poètes une façon de témoigner de leur enracinement: ils nomment l'espace pour se l'approprier. Jean-Guy Pilon corrobore l'opinion de Van Schendel. Invité en 1967 à dresser un bilan de la poésie québécoise récente, il affirme que c'est l'enracinement des poètes dans un lieu précis - le Québec - qui en constitue la ligne de force:

"Les poètes, écrit-il, ont, peu à peu, et les uns après les autres, pensé à leur terre, ont voulu voir leurs racines. Ils ont compris leur rôle parallèlement à une action politique (au sens large du terme) dont ils ont été les annonciateurs et les premiers coryphées.

"Et s'est dégagée pour eux, de façon très nette, l'idée du Québec" (72).

71. Ibid.

72. Jean-Guy Pilon. Une réalité issue de l'Amérique. Le Devoir, 31 octobre 1967, p. IV.

Pierre De Grandpré, pour sa part, associe les romanciers à cet effort de reconquête de l'espace mis en branle par les poètes:

"Ce roman-vérité (celui de Girouard, Jasmin) vise, selon lui, à un rapatriement de la littérature. Il veut reposséder le milieu dans toute sa familiarité, s'approprier la vie quotidienne avec ses bizarreries, ses incongruités, ses vulgarités" (73).

Pour Jean Basile, la recherche d'une identité nationale entreprise par Parti pris est en voie de se réaliser par le renouvellement du régionalisme élargi à la dimension du pays, car "seule la littérature régionaliste portait en elle conjointement cette idée d'identification et le désir de création" (74). Julia Richer, au contraire, s'insurge contre le manque d'envergure, le caractère étriqué de la forme d'identification proposée par les romanciers de Parti pris:

"De crainte de faire trop universel, Major, lui, en invente du Québécois! A tel point que sa prose n'offre du piquant qu'aux amateurs de couleur locale, genre réaliste, pour consommation domestique" (75).

En somme, de l'avis de tous les critiques sauf un, les écrivains de Parti pris - les poètes plus encore que les

-
73. Pierre De Grandpré. Notre génération "beat". Liberté. Vol. VI, no 3, mai-juin 1964, p. 262.
74. Jean Basile. Héritage et théâtre. Le Devoir, 31 mars 1966, p. 13.
75. Julia Richer. La Chair de poule. Lectures. Vol. XI, no 10, juin 1965, p. 283.

romanciers - ont réussi à exprimer, à travers leurs oeuvres, la réappropriation de l'espace, l'un des axes de leur recherche d'une identité québécoise.

De l'analyse de ces commentaires se dégage une conclusion: ce sont surtout les romanciers qui ont tâché de rassembler les dimensions temporelles de l'identité québécoise; ce sont surtout les poètes qui ont tenté de traduire la reconquête du territoire. Cette division est-elle purement arbitraire? Ne correspond-elle pas plutôt à la nature même de chaque genre littéraire? Selon Réjean Robidoux et André Renaud, le roman, sans faire abstraction de l'espace, "fait état de la durée" (76). N'est-il pas normal, alors, que des écrivains privilégient ce moyen pour retracer, même par défaut, la continuité historique d'un individu ou d'une collectivité? D'autre part, la poésie n'exclut pas le temps - c'est un "art de l'instant" (77) - mais elle est souvent associée à l'espace. La patrie ne constitue-t-elle pas (avec l'amour et la mort) l'un des principaux thèmes de la poésie universelle? D'Homère à Virgile, de Robert Burns à Walt Whitman, de Charles d'Orléans à Aragon, les poètes ont chanté leur attachement à leur sol natal. Les chantres de l'enra-

76. Réjean Robidoux et André Renaud. Le roman canadien-français du vingtième siècle. Ottawa, Ed. de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 12.

77. Ibid.

cinement s'inscrivent donc dans une longue tradition littéraire.

II. 2.3 . Incarnation du fond et de la forme.

La recherche de l'identité postule en outre l'incarnation de l'oeuvre dans une réalité en pleine mutation, mais pour le moment aliénée, dépossédée, et l'adoption d'un style "vrai", d'une forme qui corresponde au contenu. Que pensent les critiques de cette esthétique "vériste"?

Pour certains critiques, les écrivains de Parti pris ont réussi à réaliser cette harmonie du fond et de la forme qui caractérise toute oeuvre littéraire véritable.

Dans un commentaire pas toujours élogieux de La Chair de poule, Clément Lockquell ne peut s'empêcher de reconnaître une similitude de ton entre le monde d'humiliation, de monstruosité qui constitue la trame de toutes les nouvelles et la langue avilie, dégénérée qui l'exprime:

"Tout comme la dignité humaine est ici montrée dans ses abaissements, écrit-il, la langue qui les exprime est réduite à une sordide utilité. L'âme et la parole sont au même diapason" (78).

De même, pour Gilles Marcotte, la langue pourrie, souillée du Cassé se moule parfaitement à son écoeuement devant la

78. Clément Lockquell. Les condamnés aux limbes. Le Soleil, 6 mars 1965, p. 14.

misère infecte où il croupit:

"Le "joual", écrit-il se présente à lui comme l'indispensable instrument pour exprimer sa révolte, [...]. En assumant le "joual", c'est sa misère humaine qu'il revendique: entre langue et vie la correspondance est parfaite" (79).

André Mélançon confirme le jugement de Marcotte au sujet du Cassé et de son auteur. L'authenticité du talent d'écrivain de Jacques Renaud provient du fait qu'il a su créer des personnages vrais qui s'expriment dans un langage à la mesure de leur déchéance:

"Nous sommes, affirme-t-il, en présence d'un écrivain authentique, même si la forme qu'il emploie [...] peut nous déplaire et nous sembler parfois excessive [...]"

"En effet, [...] il a créé des personnages vivants, bien campés et vraisemblables, eu égard au milieu dans lequel ils vivent, ou plutôt essaient de vivre [...]"

"Les personnages (s'expriment) dans un langage dont la vulgarité n'a d'égale que l'authenticité" (80).

Toutefois la réduction de la thématique au niveau du sordide, du misérable et, en corollaire, son expression par une langue vulgaire, minable n'est pas acceptée par tous les critiques.

Jean Ethier-Blais, par exemple, s'en prend au "mythe de la mauvaise écriture" formulé par les partipristes et sur-

79. Gilles Marcotte. Contes et nouvelles d'ici. La Presse (Arts et Lettres), 16 janvier 1965, p. 6.

80. André Mélançon. Le Cassé. Lectures. Vol. XII, no 1, septembre 1965, pp. 9-10.

tout par Paul Chamberland:

"Nous assistons, écrit-il, à la formation du mythe de la mauvaise écriture, c'est-à-dire du mauvais français qu'on valorise; nous voyons les sujets de l'école de Parti pris [...] qui [...] disent: il existe une langue canadienne-française qui peut servir à rendre parfaitement la sensibilité canadienne-française". C'est ce qui est un mythe" (81).

M. Ethier-Blais réduit la pensée de Chamberland. Il isole la phrase où l'auteur de Dire ce que je suis affirme que "Ecrire, c'est choisir de mal écrire, parce qu'il s'agit de refléter le mal vivre" (82) sans tenir compte d'une autre phrase qui montre toute sa lucidité vis-à-vis des exigences d'une oeuvre littéraire et de la tâche surhumaine qu'il assigne à l'écriture:

"Ecrire, ici, si l'on veut parler vrai, c'est vouloir relever un défi quasi insoutenable: témoigner, en l'articulant, d'une incohérence, d'un désordre inscrits aux sources mêmes de la vie et de la conscience" (83).

Selon Georges-André Vachon, c'est pour s'être dérobé à cette exigence d'articulation que Laurent Girouard a écrit une oeuvre ratée. L'auteur de La ville inhumaine pousse tellement loin l'identification entre le sujet du roman et sa structure qu'il n'accouche que d'un "vaste brouillon":

81. Jean Ethier-Blais. Nouveaux mythes et nouvelle sensibilité dans la littérature canadienne-française. Le Devoir, 8 avril 1965, p. 13.

82. Voir chapitre I, note 90.

83. Paul Chamberland. Dire ce que je suis. Parti pris. II, 5, p. 36. Les soulignés sont de l'auteur.

"Drolet est un romancier raté; mais Laurent Girouard a eu la naïveté de croire que, pour demeurer fidèle à son sujet, il lui fallait lui aussi se comporter en romancier raté. Il a donc pris le parti de faire un mauvais livre sur un mauvais livre" (84).

En traduisant l'informe par l'informe, Girouard méconnaît, selon Vachon, un principe de base de toute expérience littéraire: "On ne peut transmettre l'idée d'un désordre qu'à travers un ordre, l'idée d'un non-langage qu'à travers un langage cohérent" (85).

Tout comme Vachon, c'est d'un point de vue esthétique qu'André Renaud envisage l'ensemble des récits du groupe Parti pris. Il commence par définir ses critères d'appréciation des oeuvres. Selon lui, l'écriture "atteint à sa véritable fonction quand elle devient l'instrument sélect d'un engagement authentique", qui comporte un double volet: d'une part, "l'engagement du fond, ou l'enracinement de l'oeuvre "dans un milieu et dans un temps"; d'autre part, "l'engagement de la forme", ou "l'harmonie qu'elle tend à réaliser entre leur existence (celle des personnages) et l'expression verbale de celle-ci" (86). A la lumière de ces principes, il analyse les récits publiés par les écrivains de Parti pris. "L'enga-

84. Georges-André Vachon. Nouvelle prose. Relations. No 283, juillet 1964, p. 211.

85. Ibid.

86. André Renaud. Romans, nouvelles et contes 1960-1965. Livres et Auteurs Canadiens 1965, pp. 7-8.

gement du fond", marqué au coin de la révolte, lui apparaît indéniable:

"Les personnages, écrit Renaud, qui vivent dans ces récits sauvages s'abandonnent à toutes les forces instinctives de la colère, de la rage, de la désillusion, de la honte et de l'avilissement. Ils souffrent de tous les complexes du vaincu et de l'esclave" (87).

Mais "l'engagement de la forme" le laisse sceptique et l'amène à "douter de la valeur des oeuvres publiées jusqu'ici par le groupe":

"Les écrivains de Parti pris, poursuit-il, utilisent la langue la plus populaire et la plus vulgaire qui soit, dans un effort de concordance entre l'état d'âme du personnage mis en cause et l'expression verbale qui doit la traduire. Peut-être acceptable théoriquement, cet effort ne se trouve que partiellement réalisé et laisse au lecteur l'impression d'un personnage à demi incarné, incapable de pousser au-delà de jurons l'examen de son drame" (88).

André Renaud porte donc, sur les romans et les nouvelles écrits par des partipristes, un jugement nuancé qui situe leur faiblesse au niveau de la forme et non du fond. Il reconnaît, en effet, le souci manifeste des écrivains d'incarner leurs oeuvres dans la réalité; mais malheureusement, la pauvreté, l'indigence du langage employé pour exprimer cette réalité empêche leurs récits de franchir le seuil de la littérature authentique.

87. Ibid., p. 11.

88. Ibid.

Sur la valeur de la conception vériste de la littérature formulée par le mouvement Parti pris, les critiques se partagent en deux groupes. Pour les uns, plusieurs oeuvres - La Chair de poule, Le Cassé - appartiennent vraiment à la littérature, parce qu'elles respectent la condition essentielle à toute oeuvre littéraire authentique: la concordance entre le fond et la forme. Pour les autres, la plupart des oeuvres sont ratées au plan esthétique, en tout ou en partie, soit qu'elles se soustraient aux exigences formelles de toute création littéraire, soit que la langue utilisée n'atteigne pas les dimensions profondes de la réalité décrite.

II. 2.4 Sens de cette incarnation.

Cette dissociation entre le fond et la forme, entre "l'ordre de la réalité" et "l'ordre de la culture" constitue, selon Georges-André Vachon, le drame fondamental de tout écrivain québécois:

"L'écrivain, selon lui, se demande toujours où sont ses racines et il oscille entre une culture, un langage littéraire qui n'intègre pas la réalité québécoise et une réalité à laquelle correspond bien un vocabulaire, mais qu'il semble impossible d'assumer par le moyen d'une syntaxe, d'un style, d'une forme littéraire" (89).

89. Robert Barberis. Un peuple sans littérature? Le Quartier Latin (Le Cahier), 10 mars 1966, p. 7.
Barberis rapporte dans cet article une conférence de Vachon.

Pour essayer d'échapper à ce dilemme, plusieurs écrivains québécois - Laberge, Ringuet, Lemelin - ont adopté "l'écriture naturaliste". Mais cette tentative, selon Vachon, est illusoire, car elle ne sert qu'à tenir à distance la réalité décrite:

"L'écrivain québécois, de Casgrain à Gabrielle Roy, et peut-être jusqu'à Claude Jasmin, refuse toujours de s'assumer lui-même, et la société qui est la sienne [...]. Il interpose toujours, entre lui-même et la réalité, la distance d'une écriture littéraire: ici naturaliste, là romantique" (90).

L'interprétation que donne Vachon de l'écriture naturaliste de Jasmin peut-elle s'appliquer aux autres écrivains de Parti pris?

Vachon n'est pas le seul, en effet, à employer cette épithète pour qualifier le ton des récits publiés par les partipristes. Pour Gilles Marcotte, c'est justement un même naturalisme pessimiste qui rapproche Jacques Renaud d'Albert Laberge:

"Comme l'auteur de La Scouine, écrit-il, Jacques Renaud s'adonne à un naturalisme agressif (d'aucuns diront abusif), aveugle, sans ouverture ou rédemption possible" (91).

Mais, contrairement à Laberge - et c'est ici que Marcotte se sépare de Vachon - ce naturalisme ne l'empêche pas d'abolir

90. Ibid.

91. Gilles Marcotte. Contes et nouvelles d'ici. La Presse (Arts et Lettres), 16 janvier 1965, p. 6.

la distance entre lui et la réalité:

"Mais le sordide ne s'inscrit pas ici dans des existences observées, diverses, distinctes de l'auteur, comme chez Laberge; il est "subjectivé" dans la personne du narrateur" (92).

Clément Lockquell, pour sa part, traite le style de Renaud de "percutant et naturaliste": "Du Jean Genêt, poursuit-il, sans hélas! le génie verbal. [...] Un mélange curieux de Dickens et de Céline" (93). Ailleurs, à propos de La chair de poule, le même Lockquell parle plutôt de "vérisme" et, toujours friand de comparaisons, il associe André Major "à Eugène Sue, à Restif, à Céline, à Pierre Hamp" (94). Quant à André Renaud, il préfère l'appellation de "néo-réalisme" qui situe la démarche littéraire des partipristes dans le prolongement de celle de leurs devanciers:

"Croyant faire oeuvre-choc, écrit-il, optant pour une espèce de néo-réalisme, ils produisent une littérature où s'enchevêtrent en se gonflant l'art d'Albert Laberge et les théories linguistiques énoncées par Octave Crémazie dans ses lettres à l'abbé Casgrain" (95).

92. Ibid.

93. Clément Lockquell. Aux antipodes. Le Soleil, 26 décembre 1964, p. 28.

94. Id. Les condamnés aux limbes. Le Soleil, 6 mars 1965, p. 14.

95. André Renaud. Romans, nouvelles et contes 1960-1965. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 11.

Sauf Gilles Marcotte, tous les critiques se contentent de noter des affinités ou d'établir une filiation entre les partipristes et les écrivains réalistes ou naturalistes étrangers ou canadiens-français. Personne ne s'interroge sur la signification de cette résurgence au Québec du réalisme et du naturalisme dans les oeuvres romanesques des années 1960, alors qu'ailleurs, en France surtout, les romanciers se tournent vers le formalisme du "nouveau roman". Seul Jean-Louis Major va tenter de dégager le sens profond de l'option des écrivains de Parti pris en faveur de cette forme d'écriture, apparemment périmée.

Dans l'étude la plus fouillée qui ait été consacrée, de 1963 à 1968, à la conception littéraire du mouvement Parti pris, Jean-Louis Major affirme que le réalisme des partipristes découle de leur idéologie politique et sociale:

"C'est la conjonction, écrit-il de ces deux options politiques, l'indépendance et le socialisme, qui me paraît déterminante au niveau du parti pris littéraire: elle définit l'angle de vision de leur univers imaginaire, car le réalisme, comme toute autre forme littéraire, est un choix et une déformation" (96).

Ce parti pris de réalisme se traduit par la récurrence du "thème de l'écrasement" (97): les personnages sont écrasés par des forces extérieures ou des pulsions intérieures incon-

96. Jean-Louis Major. Parti pris littéraire. Incidences. No 8, mai 1965, p. 52.

97. Ibid., p. 53.

trôlables; ils sont coincés entre les quatre murs d'une chambre minable; Ti-Jean, dans Le Cassé, se sert pour tuer Bouboule d'une arme qui écrase - un tournevis.

Selon Major, la constance de ce thème dans les récits des partipristes témoigne de la condition prolétarienne et minoritaire des personnages et de l'option socialiste et indépendantiste des écrivains:

"La prise de conscience du prolétaire se doublant de celle du minoritaire découvre d'abord une situation écrasante. Le langage du marxiste comme celui du nationaliste colonisé parlent d'opresseurs et d'opprimés" (98).

Contrairement aux oeuvres réalistes du passé qui mettaient en scène des paysans ou des ouvriers qui tentaient, chacun pour soi, de se sortir de leur misère, le réalisme de Parti pris "veut d'abord exprimer une prise de conscience au niveau collectif" de prolétaires aliénés "par rapport à une double structure, celle du capital et celle du colonialisme" (99).

Parce qu'il exprime, sur le plan littéraire, une option à la fois sociale et politique, prolétaire et québécoise, "le réalisme du groupe Parti pris n'a pas, pour Jean-Louis Major, le même sens que celui de Flaubert ou de Zola, pas plus que celui de Bonheur d'Occasion" (100).

98. Ibid., p. 55.

99. Ibid.

100. Ibid., p. 51.

La conclusion de Jean-Louis Major complète ainsi la pensée de Gilles Marcotte. En plus de marquer une coïncidence entre l'écrivain et la réalité, l'écriture réaliste ou naturaliste des partipristes indique également une prise de conscience des facteurs socio-politiques qui engendrent cette réalité écrasante et opprimante. Tous deux s'écartent donc de l'opinion de Georges-André Vachon.

La réaction généralement favorable de la critique à l'égard de la conception de la littérature du mouvement Parti pris tranche avec l'accueil froid, sinon hostile, réservé à ses postulats idéologiques.

Dans l'ensemble, les critiques, sauf quelques-uns qui contestent le caractère excessif de la description pessimiste de la misère, reconnaissent le bien-fondé de l'approche dialectique de Parti pris en vue de rassembler les dimensions temporelles de l'identité québécoise: il faut détruire le vieil homme pour que naisse l'homme nouveau. Tous, cependant, constatent que les partipristes se sont consacrés davantage à révéler l'aliénation du présent qu'à réintégrer les valeurs du passé ou à prospecter l'image du futur. En ce qui concerne la réappropriation des dimensions spatiales de notre identité, l'opinion des critiques est presque unanime: les écrivains de Parti pris - les poètes surtout - sans nier leur appartenance à l'humanité, proclament d'abord leur enracinement indéfectible à leur terre natale, le Québec.

Les avis sont plus partagés quant à l'esthétique "vériste" qui découle de cette recherche de l'identité, c'est-à-dire l'adoption d'un style modelé sur la réalité quotidienne qui constitue le contenu des oeuvres. Pour certains, l'emploi d'une langue dégradée, corrompue traduit parfaitement, au plan littéraire, l'univers sordide, infra-humain mis en scène dans ces oeuvres. Pour d'autres, à cause de l'impuissance de cette langue tarée à exprimer la complexité d'un drame humain, ces oeuvres n'atteignent pas un niveau vraiment littéraire, surtout si cette insuffisance du langage est aggravée par une ignorance des exigences formelles de toute création artistique.

La signification de ce néo-réalisme a échappé à la plupart des critiques qui rapprochent Renaud et Major de La-berge et Céline sans indiquer ce qui distingue les premiers des seconds. Seuls Gilles Marcotte et Jean-Louis Major ont perçu l'originalité et la portée sociale de l'option des partipristes en faveur de cette forme d'écriture.

II. 3 CRITIQUE DE LA LANGUE

Conscients que, de par sa nature même, le joual symbolise toutes les formes d'aliénation de la société québécoise, plusieurs écrivains de Parti pris l'utilisent dans leurs oeuvres pour dénoncer cette aliénation, pour marquer leur

solidarité avec le peuple humilié, et même pour traduire l'identité du Québécois, en attendant que la création d'un pays libre leur permette de s'exprimer enfin en québécois. Quelle est l'opinion des critiques sur l'emploi du joul en littérature, et sur les motifs invoqués par les partipristes pour le justifier?

II. 3.1 Le joul, lanque littéraire?

Certains critiques ne s'opposent pas, en principe, à la promotion du joul au rang de lanque littéraire: comme le français ou l'anglais, il n'est qu'un moyen mis au service de l'écrivain pour lui permettre d'exprimer son univers intérieur.

Dans une critique de Pleure pas, Germaine, où il qualifie l'oeuvre de Jasmin de "sous-Renaud", Jacques Pelletier attribue la médiocrité du roman non pas à l'emploi du joul, mais à l'auteur lui-même:

"Le joul, écrit-il, je ne crois pas que ce soit un obstacle majeur à la fermentation d'une grande oeuvre [...]. En tout cas, c'est à ceux qui écrivent, et pourquoi pas Jasmin, de nous prouver qu'on peut en tirer quelque chose de valable" (101).

L'opinion de Jean-Louis Major recoupe celle de Pelletier: ce n'est pas le joul qui est responsable de l'échec de Pleure

101. Jacques Pelletier. Le joul à l'encan. Le Soleil, 3 juillet 1965, p. 18.

pas, Germaine, mais l'impuissance de Jasmin à en tirer le meilleur parti possible:

"Le "joual", selon Major, n'explique pas l'échec du roman. C'est, en soi, une technique littéraire comme une autre avec ses exigences, ses possibilités et ses limites. Simplement Jasmin n'a su ni l'utiliser ni l'exploiter à fond. [...] Il reste encore à voir ce que peut produire la technique du joual" (102).

Pour Jean Marcel, "le joual en art, n'est [...] pas un problème quand on a ce que Jasmin n'a pas, [...] le talent" (103), c'est-à-dire la faculté de transfigurer la vie. De même, pour André Major, "le joual est un faux problème" (104). Ceux qui ont voulu s'en servir comme une garantie d'authenticité esthétique se sont mépris puisque, comme le montre l'exemple de Céline, c'est le talent, le génie de l'écrivain qui fait de lui un créateur, non pas le matériau qu'il utilise:

"Si Céline, écrit-il, est un grand écrivain, ce n'est pas parce qu'il s'est servi du "parisien", d'un certain argot, mais parce qu'il avait le génie de la langue et qu'il a su soumettre le langage parlé à sa propre vision" (105).

-
102. Jean-Louis Major. Pleure pas, Germaine. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 40.
103. Jean Marcel. Pleure pas, Jasmin. L'Action Nationale. Vol. LV, no 1, septembre 1965, p. 94.
104. André Major. Une équivoque. Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.
105. Ibid.

Alors que les commentateurs précédents associent l'échec ou la réussite artistique d'une oeuvre au talent de l'auteur plutôt qu'à l'utilisation du joual, d'autres critiques affirment que ce langage constitue un instrument trop mal dégrossi pour donner naissance à une oeuvre de valeur et fonder une littérature ouverte à toutes les dimensions de la condition humaine.

Henri-Paul Bergeron admet à la rigueur l'emploi du joual dans des poèmes mineurs, mais exclut sans réserve la création éventuelle d'une oeuvre en prose transcendante à partir d'une langue si indigente:

"Avec un langage frustré et rudimentaire inspiré de l'argot populaire, un écrivain doué peut réussir à faire quelques courts poèmes, mais jamais une oeuvre en prose d'une certaine envergure" (106).

Alain Pontaut, pour sa part, dégage les conséquences extrêmement importantes de la substitution du joual au français comme premier moyen de communication et surtout d'expression: "Le joual, écrit-il, est un demi-outil. Demi-vocabulaire, demi-littérature" (107). Pour lui, une langue mutilée ne saurait engendrer que des oeuvres infirmes. Quant à Jean Basile, il ne voit pas comment un écrivain talentueux, sou-

106. Henri-Paul Bergeron. Pleure pas, Germaine. Lectures. Vol. XII, no 3, novembre 1965, p. 71.

107. Alain Pontaut. Le génie et les fumisteries du joual. Le Devoir, 26 juin 1965, p. 9.

cieux de rendre compte de toute la richesse et de toute la complexité du réel, "puisse se satisfaire d'un "créole" (108) aussi pauvre et aussi élémentaire, alors que des écrivains consciencieux consacrent leur vie à supputer les multiples possibilités d'expressions d'une langue aussi subtile que le français. C'est pourquoi il prévoit "la disparition des livres "en joual" dans tout ce qui touche au domaine littéraire" (109). Dans l'article qu'il consacre à la contestation des valeurs dans les romans de Parti pris, Normand Cloutier affirme tout net que "le joual n'est qu'un "fait divers" irréductible à tout projet esthétique" et qu'il "ne peut en aucune façon avoir d'avenir littéraire" (110).

C'est à une conclusion analogue qu'aboutissent des critiques réputés, même s'ils admettent, dans certains cas, la valeur littéraire du joual. Ainsi, dans une recension du Cassé, Gilles Marcotte reconnaît que Jacques Renaud, en ayant recours au joual pour exprimer sa révolte et assumer la condition misérable d'un chômeur montréalais, établit une correspondance parfaite entre langue et vie. Mais il s'empresse d'ajouter que le jeune romancier, s'il veut écrire une oeuvre

108. Jean Basile. Tout du côté de la plume. Ibid. 30 octobre 1965, p. 13.

109. Ibid.

110. Normand Cloutier. La contestation dans le nouveau roman canadien-français. Culture Vivante. No 2, 1966, p. 14.

à la mesure de ses dons littéraires considérables, "devra sans doute quitter le joual [...]: un écrivain ne peut vivre, et créer indéfiniment dans ce cul-de-sac" (111).

Ce problème préoccupe grandement Jean Ethier-Blais puisqu'il y reviendra à deux reprises. Dans un article sur Le Cabochon et Le Cassé publié le 31 décembre 1964, dans Le Devoir, il attribue la réussite du roman d'André Major à son habileté à créer une atmosphère vivante et à reproduire avec fidélité le langage des milieux ouvriers canadiens-français. "Mais, poursuit-il, c'est une impasse. Pourra-t-on écrire éternellement de la sorte? Oui, si les conditions sociales et psychologiques ne changent pas" (112). Dans une analyse des mêmes romans parue en février 1965 dans la revue Etudes Françaises, il reprend en apparence ses considérations sur le bien-fondé de l'utilisation du joual pour traduire sans la déformer la réalité des milieux prolétaires où se déroule l'action de ces romans:

"Le Cassé, écrit-il, repose sur des éléments vrais et ne trahit pas la réalité d'un milieu canadien-français bien défini. [...] Le miroir est fidèle; c'est ainsi que parlent les humiliés et les offensés" (113).

-
111. Gilles Marcotte. Contes et nouvelles d'ici. La Presse (Arts et Lettres), 16 janvier 1965, p. 6. (Voir plus haut, note 79).
112. Jean Ethier-Blais. Le Cabochon d'André Major et Le Cassé de Jacques Renaud. Le Devoir, 31 décembre 1964, p. 16.
113. Jean Ethier-Blais. Une nouvelle littérature. Etudes Françaises. Vol. I, no 1, février 1965, pp. 109 et 108.

Toutefois la réponse toute différente qu'il donne quant à la "durée éternelle d'une écriture de la sorte" invalide le jugement favorable qu'il porte sur le recours des écrivains de Parti pris au langage populaire. Selon Jean Ethier-Blais, les "conditions sociales et psychologiques" qui tout à l'heure justifiaient l'apparition d'une littérature joualisante auraient évolué à un rythme si rapide que "ce langage est dépassé dans la mesure même où les Canadiens français se transforment" (114). Ainsi, les partipristes eux-mêmes seraient acculés à une impasse puisqu'ils ne pourraient perpétuer ce langage sans renier leur idéologie de l'épanouissement intégral de l'homme québécois: "(Ce) langage ne peut durer, écrit-il, qu'à partir du moment où les Canadiens français refusent tout nivellement par le haut" (115). Mais la véritable explication de l'impasse, il faut la chercher derrière cette argumentation spécieuse; elle est déjà contenue en germe dans l'épithète "bien défini" employée par Ethier-Blais pour qualifier le type de milieu décrit par Major et Renaud:

"Il est impossible de transformer en langue littéraire un langage auquel il est interdit au départ d'exprimer toute la réalité. [...] En dehors du monde des pauvres et des incultes, il ne peut exister; et, dans ce monde, il n'existe qu'au niveau le plus bas" (116).

114. Ibid., p. 108.

115. Ibid., p. 109.

116. Ibid., pp. 108-109.

Dans sa dernière formulation, l'opinion de Jean Ethier-Blais ressemble étrangement à celle de Jean Basile, son confrère du Devoir.

En ce qui concerne la valeur littéraire du joul, les critiques se divisent en trois camps: les indifférents, les hostiles, les favorables avec réserve. Pour les premiers, c'est le talent d'un écrivain, sa capacité d'intégrer un langage à sa vision du monde qui donne à une oeuvre sa valeur artistique. Dans cette perspective, le joul, comme toute langue, n'est qu'un instrument au service de l'écrivain. Pour les seconds, le joul, à cause de la pauvreté de son vocabulaire, constitue un instrument beaucoup trop grossier pour accéder au rang d'une langue littéraire chargée de traduire toutes les facettes de l'univers intérieur d'un écrivain. Pour les troisièmes, le joul confère à certaines oeuvres un cachet d'authenticité indéniable, mais il débouche sur une impasse, car il ne peut exprimer toutes les dimensions du réel.

II. 3.2 Joul et aliénation.

En février 1966, Normand Cloutier avait interrogé les principaux représentants du mouvement Parti pris pour tenter de découvrir la signification qu'ils donnaient à l'utilisation du joul en littérature. En même temps qu'elle rejoint - chose étonnante - les appréhensions des critiques

devant l'impasse où conduit cette forme d'écriture, leur troisième réponse résume clairement leur intention idéologique:

"Le joual, répètent Major, Chamberland et Girouard, qui essaient d'écrire joual, ça ne vaut rien, ça n'a pas d'avenir [...].

"- Alors pourquoi le joual?

"- [...] On s'adresse aux intellectuels et aux bourgeois - forcément, puisque ce sont eux qui nous lisent - et on veut leur montrer qu'il n'y a plus de langue au Québec, que le Québécois, c'est fini. A moins qu'il n'y ait une révolution" (117).

Quelques mois plus tard, Cloutier reprend à son compte cette idée d'une relation entre la détérioration de la langue et la déshumanisation du Québécois. L'envahissement du français par des vocables étrangers entraîne l'aliénation du Québécois et l'érosion de son dynamisme vital et créateur, si bien que "le joual est la langue d'une communauté qui s'est désintégrée, atomisée, et qui ne parvient plus, de ce fait, à inventer son propre avenir" (118).

Naïm Kattan et Jean Basile font eux aussi allusion à la position idéologique qui sous-tend l'utilisation du joual; mais le jugement qu'ils portent demeure, sinon défavorable, du moins très réservé. Après avoir noté que les

117. Normand Cloutier. Le scandale du joual. MacLean. Vol. VI, no 2, février 1966, p. 30.

118. Id. La contestation dans le nouveau roman canadien-français. Culture Vivante. No 2, 1966, p. 14.

partipristes veulent, par le recours au joual, dévoiler une situation politique, sociologique et existentielle contre laquelle ils se dressent, Kattan estime que cette tentative tourne court, parce qu'elle se contente de refléter la situation sans l'abolir: "cette littérature, écrit-il, qui démasque cette position qu'ils considèrent comme intolérable, insoutenable et inacceptable, n'en est que le reflet" (119). Quant à Jean Basile, il reconnaît que l'utilisation du joual découle d'une prise de conscience globale d'un état de fait social et politique. Cependant, il n'est pas entièrement gagné à cette cause, puisqu'il ajoute que "le joual fut adopté un peu vite comme la seule possibilité d'exprimer une "aliénation" (120).

D'autres critiques sont renversés par l'incohérence des partipristes. Dans une lettre écrite moitié en joual, moitié en français - comme s'il voulait par ce moyen stigmatiser la duplicité de ceux qui réservent le joual aux oeuvres de fiction sans l'utiliser dans les articles de fond - Pierre Beaudry ironise sur le manque d'audace des écrivains joualisants dans leurs efforts pour montrer "qu'on est dans un pays qui appartient aux Anglais":

119. Naïm Kattan. Nouveaux mythes et nouvelle sensibilité dans la littérature canadienne-française. Le Devoir, 8 avril 1965, p. 3.

120. Jean Basile. Tout du côté de la plume. Ibid, 30 octobre 1965, p. 13.

"Pense donc (il s'adresse à Claude Jasmin) comme c'est swell une phrase comme: "J'ai sacré les brakes mé mon truck a skiddé et j'ai frappé une station-wagon qui sortait d'un one-way".

"Je me demande pourtant comment ça se fâ qu'on a pas encore inventé des mots canayens pour remplacer "frapper" et "sortir". T'as ben raison on est yen qu'ane gang de colonisés: autrement ma phrase aurait été parfaite" (121).

Henri-Paul Bergeron, pour sa part, exprime son étonnement devant l'inconséquence des écrivains de Parti pris: "Il est pour le moins paradoxal, écrit-il, de vouloir manifester son refus du colonialisme anglo-saxon en adoptant une langue bâtarde farcie d'anglicismes" (122). Quant à Alain Pontaut, il distingue deux aspects dans l'attitude de Parti pris à l'égard du joual et cette distinction l'amène à nuancer son jugement. D'une part, il donne raison à Gaston Miron et, par ricochet aux autres membres du mouvement: le joual, méfait du bilinguisme, langue abâtardie, imprégnée de mots étrangers, symbolise vraiment l'humiliation d'une demi-conquête économique et sociale. D'autre part, il est tout à fait désarçonné par l'illogisme du recours à une langue colonisée pour prêcher la décolonisation:

121. Pierre Beaudry. A Monsieur Claude Jasmin pour sa défense de la littérature joual. Ibid, 10 juillet 1965, p. 8.

122. Henri-Paul Bergeron. Pleure pas, Germaine. Lectures. Vol. XII, no 3, novembre 1965, p. 71.

"Voilà, écrit-il, une curieuse conception de la "désaliénation" [...] et il est pour le moins étrange que ceux qui parlent le plus de la colonisation du Québécois soient quelquefois aussi ceux qui s'opposent le plus à la décolonisation de sa langue. Car dire *watcher le truck* ou avoir du fun, ce n'est pas inventer et s'approprier un canton particulier du monde francophone. C'est parler anglais. Et qu'on écrive *treuque* ou *feune* ne change rien à l'affaire" (123).

La dernière phrase de Pontaut donne un exemple d'un type d'écriture qu'avaient adoptée plusieurs écrivains de Parti pris dans leur désir de dénoncer l'aliénation: l'écriture phonique, c'est-à-dire la transcription orthographique de certains mots anglais tels qu'ils sont prononcés par les Québécois. Dans une tranche de ses Mémoires d'un jeune canoqué, André Major apporte des éclaircissements sur les raisons profondes qui sous-tendent une telle attitude:

"C'est ainsi, écrit-il, que, reprenant le mot de Miron "CANUK", je peux le franciser, acte magique par lequel je l'exorcise et me l'approprie. Je deviens un canoqué, c'est-à-dire un homme profondément humilié bafoué et trahi, mais aussi un homme conscient de son malheur et désireux de le surmonter" (124).

A l'instar de leurs ancêtres qui avaient, en les déformant, assimilé à leur culture originale des mots anglais comme "drive" et "bother" devenus *drave* et *bâdrer*, Major et les

123. Alain Pontaut. Le génie et les fumisteries du joual. Le Devoir, 26 juin 1965, p. 9.

124. André Major. Mémoires d'un jeune canoqué. L'action Nationale. Vol. LV, no 2, octobre 1965, p. 246.

partipristes veulent par ce moyen lutter contre l'envahisseur anglo-saxon et affirmer la vitalité de leur identité.

Jean Marcel n'est nullement gêné par cette écriture phonique; maniée par un écrivain de talent, elle contribue même, selon lui, à nous identifier:

"Si Ferron écrit ouiquène et Major lonche ou sanouitche, je suis amplement identifié, je sais où je suis et même davantage, je suis devant une oeuvre où un écrivain a transformé pour moi cette vie invivable" (125).

Clément Lockquell, au contraire, dénonce cette tendance qu'il a décelée dans Le Cassé: "Il a fallu, écrit-il, que l'auteur reprenne les mots pour les récrire à la "populacière", qu'il désaccorde les vocables pour les réduire à leur seule valeur phonique" (126). Selon lui, cette manie insolite serait l'indice d'une préciosité à rebours beaucoup plus que d'une volonté de scandaliser, puisqu'elle tendrait à réserver le décodage de ce charabia à un milieu restreint. Loin d'être liée à une forme de protestation contre un régime opprimant, cette écriture bizarre découle, pour Gilles Marcotte, d'un caprice tout à fait gratuit et injustifié; c'est pourquoi il reproche à André Major d'avoir, dans La chair de poule

125. Jean Marcel. Pleure pas, Jasmin. Ibid. Vol. LV, no 1, septembre 1965, p. 74.

126. Clément Lockquell. Aux Antipodes. Le Soleil, 26 décembre 1964, p. 28.

"cédé immodérément à la mode actuelle de transcrire phonétiquement des expressions anglaises. Ecrire "médinnequébec" au lieu de "Made in Québec" relève d'un parti pris [sic] qui se justifie difficilement" (127).

En résumé, ce que la plupart des critiques remettent en cause ou condamnent, ce n'est par l'équivalence établie par le mouvement Parti pris entre l'état de la langue et l'état de la société, mais plutôt l'utilisation d'un langage marqué par toutes les tares de l'aliénation pour contrer cette aliénation. La déculturation d'un peuple, selon eux, ne se guérit pas par homéopathie. Même maquillé sous les artifices de l'écriture phonique, le joual se révèle inapte à atteindre le but visé. Loin de protester par ce moyen contre la dégradation de la culture - et les causes socio-politiques qui l'engendrent - les partipristes ne font que s'y enfoncer plus profondément. Leur jugement rejoint ainsi, en l'accentuant, le scepticisme de Jacques Brault (128).

II. 3.3 Joual et identification au peuple.

L'emploi du joual comme moyen de s'identifier à l'humiliation du peuple soulève des commentaires moins nombreux mais plus acerbes.

127. Gilles Marcotte. André Major: littérature médinnequébec. La Presse (Arts et Lettres), 6 mars 1965, p. 6.

128. Voir chapitre I, note 107, p. 60.

Pour André Major, il est aberrant d'associer l'émancipation du prolétariat avec la mise en valeur de son langage pauvre:

"Ce n'est pourtant pas, écrit-il, en s'identifiant sur le plan de l'expression aux plus démunis qu'on les libère: ce serait plutôt en leur offrant de l'existence une vision autre, une vision de liberté" (129).

Guy Fournier, pour sa part, manie le sarcasme et l'invective. Le choix du jocal comme moyen d'expression ne confère pas du tout à l'écrivain, selon lui, un "blason de prolétaire", mais témoigne plutôt de sa volonté de se débarrasser de cette condition minable: c'est un exorcisme digne d'un "bourgeois pendable":

"D'appeler marde, écrit Fournier, le fumier que l'on sait n'est pas la preuve qu'un écrivain est devenu lui-même un prolétaire, car le seul fait de pouvoir l'écrire tout en s'exprimant fait de cet homme, dans un strict contexte marxiste, un bourgeois pendable" (130).

C'est le linguiste Gilles Lefebvre qui déploie l'argumentation la plus objective pour montrer que les écrivains jocalisants se leurrent en voulant s'identifier au peuple. Après avoir noté la tendance générale des littératures à distinguer la langue littéraire du parler dit "prolétarien", il

129. André Major. L'Afficheur hurle. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 92.

130. Guy Fournier. Les chevilles ouvrières. Cité Libre. Vol. XV, no 74, février 1965, p. 32.

affirme que c'est la fonction même de l'écrivain qui le sépare du peuple:

"Il faut bien, écrit-il, que l'homme de lettres en prenne son parti: même s'il croit sincèrement parler comme le peuple et au nom du peuple, il en demeure, de par sa fonction sociale supérieure, isolé. [...] L'écrivain, prolongeant et reflétant le peuple, ne peut pas être le peuple" (131).

Bien plus, cette distinction, à la fois linguistique et sociale serait, selon lui, acceptée et même imposée par le peuple. Ce dernier, en effet, demande aux écrivains, non pas de contrefaire son langage, ni d'interpréter ses sentiments, mais de lui fournir "un exemple prestigieux" (132), un peu comme il exige des athlètes, non pas de singer ses piètres performances, mais d'établir des records, d'accomplir des exploits extraordinaires, hors de portée du commun. C'est pourquoi les écrivains joualisants risquent "de desservir le peuple en le privant définitivement d'une élite et d'un exemple linguistique dont il a grand besoin" et d'encourir son ressentiment "en s'imposant comme symbole d'identité une forme de langue qu'il méprise" (133). La pensée de Lefebvre pourrait se résumer en ces termes: les écrivains, pour répondre aux désirs du peuple, devraient être, non pas ses porte-parole, mais ses

131. Gilles Lefebvre. Faut-il miser sur le joual? Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 16. Les soulignés sont de l'auteur.

132. Ibid.

133. Ibid.

hérauts. Cette antinomie non résolue entre l'élite cultivée qui écrit joual sans le parler et un peuple inculte qui parle joual sans l'écrire fonde ce que Jacques Godbout appelle "le tragique de l'écriture québécoise" (134).

Tous les critiques rejettent l'emploi du joual comme moyen de redonner au peuple sa dignité et de s'affirmer solidaire de son humiliation. De par son statut social, l'écrivain ne peut pas être le peuple, malgré son désir de devenir son porte-parole et de s'identifier à lui au plan de l'expression. Une telle attitude, en apparence sympathique aux prolétaires, constitue en fait une fuite d'intellectuels bourgeois, car les écrivains, en exprimant leur malaise, s'en libèrent, sans que les prolétaires en soient délivrés pour autant. Les opinions des critiques rejoignent celles de Jacques Brault et contredisent les intentions généreuses des partiprisistes d'assumer l'infériorité du peuple en parlant - temporairement - la même langue que lui (135).

II 3.4 Joual, langue d'identité?

Si le joual engage la littérature dans un cul-de-sac, se révèle impuissant à combattre l'aliénation et incapable de contribuer à la "rédemption" du peuple, peut-il servir à tra-

134. Jacques Godbout. Une raison d'écrire. Ibid., p. 17.

135. Voir chap. I, Jacques Brault, note 50; Gérald Godin, note 112.

duire l'identité du Québécois?

Plusieurs critiques répondent à cette question par l'affirmative. Selon Jules Audet, les Québécois traversent une période révolutionnaire qui les pousse à mettre au rancart les structures aliénantes et à se lancer à la conquête d'eux-mêmes et de leur pays. Sous l'influence de cette transformation sociale, la littérature "s'engage de plus en plus dans les univers qui nous identifient véritablement" (136). L'attribution du prix Médicis à Une saison dans la vie d'Emmanuel marque une étape importante dans la reconnaissance de l'affirmation de notre identité. Or, poursuit Audet, "Parti pris et [le] Joual [...] nous racontent aussi bien que les romans de Marie-Claire Blais, Claire Martin, Hubert Aquin et autres", puisqu'ils expriment "l'homme "d'ici" en mouvement au coeur des poussées nationalistes" et traduisent "la misère des secteurs défavorisés" en un langage "qui nous est personnel", même s'il ne correspond pas aux canons d'une "esthétique cérébrale" (137).

Parmi les partipristes, c'est Gérard Godin qui a le mieux réussi, selon Gilles Marcotte à révéler, dans un langage typiquement "canayen", une partie cachée mais fondamentale de l'identité du Québécois. En s'attachant surtout à

136. Jules Audet. Notre parole en liberté. Incidences. No 10, août 1966, p. 8.

137. Ibid., pp. 8, 9 et 10.

la valeur sonore et rythmique des mots de notre parlure, Godin a réalisé, dans les Cantouques, le souhait formulé par Paul Chamberland: tirer de l'horizon de boue où il s'enlise le visage ressemblant de l'homme québécois:

"Alchimiste, écrit Marcotte, il transmue le "vil métal" de notre parlure en "or pur" [...]. Il ramasse dans nos rues, dans nos tavernes, dans nos chantiers, les mots les plus humbles et les sertit dans le poème de telle sorte qu'ils y brillent comme des sous neufs" (138).

Ce respect des moyens propres à la poésie éloigne le recueil de Godin à la fois du populisme de Jean Narrache et de l'engagement socio-politique. L'originalité de sa tentative consiste non pas à ressasser des sentiments ni véhiculer des idées, mais à "récupérer les valeurs du vocabulaire de tout un peuple", à exprimer la richesse et la complexité de l'expérience humaine enfouie dans ces mots méprisés, bannis, honnis:

"Gérald Godin, poursuit Marcotte, tire le petit-nègre québécois de la honte où il crouissait. Et c'est une partie de nous-mêmes qui, après tant d'années, s'avoue, naît à la lumière" (139).

A partir d'une perspective strictement esthétique, Gilles Marcotte admet que le joual - ou plutôt le langage "canayen" comme il l'appelle - puisse servir, du moins en

138. Gilles Marcotte. La poésie. Liberté. Vol. IX, no 3, mai-juin 1967, p. 80.

139. Ibid.

poésie et sous la plume d'un virtuose comme Godin, à la définition d'une partie de notre identité culturelle. Jean-Louis Major aboutit à des conclusions similaires, quoique plus élargies, en situant cette fois le recours au joual dans l'ensemble de la démarche idéologique du mouvement Parti pris.

Selon Major, "le "joyal" en littérature n'est pas d'abord un système en soi, [...] il est une manière de signifier" (140). Pour en comprendre le sens, il faut se rappeler les principales coordonnées de l'identité des Québécois. Ce sont des descendants de colons français transplantés en Amérique du Nord, coupés de leur mère-patrie par suite d'une conquête militaire, et soumis depuis à la tutelle politico-économique de leurs vainqueurs, tutelle qui a engendré une détérioration de la langue originale déjà modifiée par le contact avec des réalités différentes de celles de France. Dans cette optique, l'écrivain québécois, à la recherche de son identité véritable, ne peut avoir recours au français universel, puisqu'il "nous révèle d'abord ce que nous ne sommes pas: il est fait pour des réalités qui ne sont pas les nôtres, dans un monde qui n'est pas le nôtre" (141). Ceux qui l'ont fait se considéraient encore comme des Français d'Amérique plutôt que comme des Québécois et choisissaient

140. Jean-Louis Major. Parti pris littéraire. Incidences. No 8, mai 1965, p. 48. C'est l'auteur qui souligne.

141. Ibid.

l'universalisme abstrait contre le particularisme québécois. Or cette option littéraire rejoignait curieusement les opinions politiques de la majorité "Canadian" qui s'opposaient à l'émancipation politique du Québec au nom de l'internationalisme. Etre universel, en littérature comme en politique, équivalait donc à renoncer à être Québécois. Mais dans un sursaut de conservation de notre existence collective, les partipristes se sont élevés avec violence contre le mythe de l'universalisme bourgeois qui, sous le fallacieux prétexte de préserver les valeurs humanistes, servait en réalité au maintien du colonialisme et du capitalisme. Voilà, selon Major, les raisons qui expliquent la double signification de l'emploi du joul dans les oeuvres des écrivains de Parti pris:

"Le "joul", écrit-il, [...] enregistre un déficit verbal par rapport à la langue française universelle mais il dit en même temps un déficit concret par rapport à l'humanisme abstrait" (142).

Ainsi le joul constitue une protestation véhémement contre une forme déguisée de culture qui nie notre identité collective. D'une part, il manifeste un refus de se perdre dans les mirages de l'universel: "Le "joul", pauvre, syncope, écrit Major, ne dit [...] rien d'autre que ce que nous sommes collectivement" (143). D'autre part, il indique une

142. Ibid., p. 50.

143. Ibid., p. 48.

volonté de ne pas céder aux exigences des maîtres, "car le "joual" est notre langue à nous, celle que les Anglais ne peuvent pas et ne veulent pas apprendre, celle qu'ils méprisent au nom du "Parisian French" (144). Par le joual, les partipristes assument l'altérité du Québécois et s'insurgent contre la domination politique et l'exploitation économique que lui imposent des étrangers:

"Affirmer la spécificité québécoise dans l'abstraction "canadian", révéler son asservissement économique dans "l'égalité" américaine, c'est poser un acte révolutionnaire" (145).

C'est précisément parce que l'écrivain choisit délibérément d'utiliser le joual que ce langage acquiert en littérature une portée révolutionnaire qu'il ne possède pas dans la vie courante.

Certains critiques un peu pressés ont vu, dans le rejet du français international et le choix du joual comme langue d'expression de l'identité québécoise une résurrection du rêve formulé d'abord par Octave Crémazie, et repris plus tard par Harry Bernard, Albert Pelletier et Claude-Henri Grignon: donner au Canada une langue autochtone, condition essentielle à la création d'une littérature originale.

144. Ibid., p. 50.

145. Ibid.

Dans son analyse des oeuvres de Parti pris, André Renaud parle de l'influence exercée par "les théories linguistiques énoncées par Octave Crémazie" (146). Selon Henri-Paul Bergeron, "certains membres de la chapelle de Parti pris reprennent sans le savoir [le] vieux rêve d'Octave Crémazie" (147). Léon Debien, pour sa part, met en parallèle les intentions de cette lignée d'écrivains - représentée ici pas Grignon - et celles des partipristes:

"En imitant, écrit-il, les écrivains français, nous nous sommes éloignés de notre milieu social. La seule solution pour Valdombre et le groupe de Parti pris était dans la langue. Notre littérature n'existe pas parce que nous écrivons dans une langue étrangère. Ecrire dans une langue personnelle, qui ne soit ni française, ni anglaise; une langue bâtarde pour les puristes, mais notre langue, tel était le remède proposé par Valdombre, telle est aussi la conviction de Parti pris" (148).

Un tel parallèle, si séduisant soit-il, ne résiste pas à un examen sérieux. Il est vrai que les partipristes, tout comme Grignon, écrivent leurs oeuvres non en français universel mais en langue populaire. Cependant ce choix part d'un point de vue tout à fait différent de celui de Grignon: il repose sur une idéologie socio-politique, non sur une ambition littéraire. Grignon se place dans une optique cana-

146. Voir plus haut, note 95.

147. Henri-Paul Bergeron. Pleure pas, Germaine. Lectures. Vol. XII, no 3, novembre 1965, p. 71.

148. Léon Debien. Les pamphlets de Valdombre et Parti pris. L'Avenir du Nord, 26 octobre 1966, p. 9.

dienne-française: il recherche un moyen original qui permette aux oeuvres de ses compatriotes et aux siennes de se distinguer des oeuvres de la littérature française. Les partipristes se situent dans une perspective révolutionnaire québécoise: ils adoptent temporairement le joual, non pour créer une nouvelle langue ni une nouvelle littérature - leurs déclarations à ce propos sont assez claires (149) - mais pour dénoncer l'aliénation du Québécois, se montrer solidaires de son humiliation et provoquer une transformation socio-politique qui lui permette enfin d'être lui-même et d'affirmer son identité.

C'est au nom des principes révolutionnaires de Parti pris que Jean-Louis Major approuvait le recours au joual dans la recherche d'une identité collective; c'est en vertu des mêmes principes que Charles Gagnon s'y oppose. Il se moque des prétentions des partipristes à inventer une langue nouvelle qui conduirait à la libération des Québécois. Le joual, selon lui, est une langue bâtarde où les sons français s'entremêlent aux structures anglaises de sorte que

"Il faut être complètement aliéné pour proposer un tel "compromis" linguistique en contexte nord américain. [...] Choisir le "joyal" maintenant, c'est choisir l'anglais" (150).

149. Voir chap. I, notes 127-130.

150. Charles Gagnon. Quand le "joyal" se donne des airs. Révolution Québécoise. Vol. I, no 6, février 1965, p. 20.

Par conséquent, les partipristes se leurrent s'ils entendent utiliser cette absence de langue dans la recherche d'une identité culturelle, car "cette identité, poursuit-il, ne se trouvera pas par le moyen d'un langage impuissant à nommer le monde" (151).

Si le joual ne réussit qu'à perpétuer l'aliénation du Québécois, quelle langue parviendra à identifier son être profond?

Dans un article publié après son départ de Parti pris, article qui s'inscrit dans une longue querelle avec Claude Jasmin, André Major tente de répondre à cette question. Selon lui, Jasmin et les partipristes veulent fonder une nouvelle littérature dégagée de la tradition française, affranchie de la servitude d'une culture perçue comme étrangère. C'est pourquoi, pour bien marquer cette rupture, pour cerner les traits de l'identité québécoise, ils écrivent joual, puisque c'est la langue que parlent les Québécois. Cette argumentation, de l'avis de Major, repose sur des prémisses fausses et dénote une ignorance coupable des fondements de notre identité culturelle. "On ne peut, en effet, déclarer-il, fonder une littérature sur un langage qui est un idiome [...] une antiécriture et une antihumanité qui n'ont pas

151. Ibid., p. 21.

d'avenir" (152). Cette attitude équivaudrait, selon lui, à nous enfermer dans un ghetto. En outre, "cette prétention de ne dépendre que de soi trahit notre besoin d'identification" (153): nous sommes, en effet des Français transformés par le contexte géographique nord-américain. Dès lors, la tâche des écrivains consiste non pas à renier notre héritage culturel, mais à "s'insérer dans la tradition française en l'enrichissant de notre personnalité propre" (154).

Dans un autre article, dénué de la coloration polémique du précédent, publié quelques mois plus tard dans la revue Liberté, Major expose à nouveau sa conception personnelle du langage le plus apte à rejoindre les profondeurs de notre identité véritable. Selon lui, tout romancier québécois fait face à un problème technique majeur: comment concilier le langage romanesque, chargé de signifier sa vision du monde et le langage quotidien - le joulal - qui "ne permet même pas à ceux qui le parlent d'exprimer leur réalité immédiate"? (155). Ce problème technique renvoie à un problème historique, car, depuis la Conquête, le français a perdu sa vita-

152. André Major. La populisme. Le Petit Journal. 4 juillet 1965, p. 24.

153. Ibid.

154. Ibid. Cette solution se rapproche de celle proposée par Miron. Voir chap. I, note 134.

155. Ibid. Le romancier est un visionnaire. Liberté. Vol. VII, no 6, novembre-décembre 1965, p. 494.

lité créatrice tandis que le joul est devenu le symbole dérisoire de notre impuissance.

Les écrivains de Parti pris (dont il fut, avoue Major) ont tenté de résoudre le problème en adoptant "ce langage cancéreux" (156) comme langue littéraire. Ils visaient ainsi à dévoiler notre infirmité collective, à mettre à nu notre misère et à forcer leurs lecteurs à "admettre que notre littérature ne serait rien d'autre qu'un cri atroce tant que notre peuple tout entier n'aurait pas résolu son problème ontologique" (157). Cette attitude témoignait d'un désir sincère de transformer la société à partir d'une prise de conscience de sa désintégration; mais, en même temps, elle débouchait sur une impasse littéraire et idéologique:

"Comment le joul, argumente Major, mélange odieux de français, de mots contractés et d'onomatopées, pourrait-il dire justement, et par là surpasser notre profonde misère? [...]"

"Par le joul, poursuit-il, on ne traduit pas notre vérité, on se borne à transcrire notre réalité" (158).

C'est pourquoi il rejette cette solution et en propose une autre qui tienne compte de toutes les dimensions de notre personnalité. A son avis, il faut renoncer au joul et lui

156. Ibid., p. 495.

157. Ibid., p. 496.

158. Ibid., pp. 494 et 496.

substituer une langue véritable qui ne trahisse pas les orientations fondamentales de la révolution, une langue totale qui exprime intégralement ce que nous fûmes et ce que nous voulons être. Cette langue, "celle-là même qui criera notre malheur [et] sera notre langue de libération et d'existence, c'est la langue française" (159). En niant la réalité avilissante de notre présent joyal, elle nous permet de rejoindre un passé français et d'entrevoir un avenir enfin québécois.

L'intervention de Jean-Charles Falardeau, lors du colloque organisé en 1968 par la revue Liberté, résume la position des différents critiques qui se sont prononcés sur cette question si controversée de la langue la plus apte à traduire l'identité culturelle des Québécois. Après avoir noté que les écrivains d'ici vivent "une aventure de recherche d'une identité", le sociologue de l'université Laval affirme que, dans cette perspective, "le phénomène joyal représente un effort ultime de possession du fond de nous-mêmes" (160). En ce sens, il recoupe les opinions de Jules Audet, Gilles Marcotte et Jean-Louis Major. Mais il ajoute - et c'est là qu'il rejoint André Major - que cette thérapie collective n'est pas une fin en soi et doit déboucher sur autre chose.

159. Ibid., p. 497.

160. Jean-Charles Falardeau. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Ibid. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, p. 98.

"... et cette autre chose, précise-t-il, c'est cette identité plus grande de nous-mêmes et qui nous définit aussi radicalement, l'identité avec une grande langue de civilisation qui est la langue française" (161).

Les tendances déjà observées lors de l'examen des postulats idéologiques de Parti pris et de sa conception de la littérature se retrouvent au chapitre de la langue. Les critiques se prononcent massivement contre toute orientation politique ou sociale donnée au joyal alors qu'ils portent des jugements beaucoup plus nuancés sur sa valeur littéraire et son aptitude à traduire l'identité du Québécois.

L'utilisation du joyal comme moyen de démasquer l'aliénation du Québécois représente pour les critiques une erreur d'aiguillage, sinon une fumisterie. Au lieu de protester contre l'envahissement de la langue des oppresseurs dans la vie quotidienne, les écrivains joyalisans créent une brèche par où l'anglais s'infiltré jusque dans le langage même de leurs oeuvres. De même, il est fallacieux et illusoire de penser que les écrivains sauveront de la déchéance la langue du peuple, en l'employant dans leurs oeuvres: fallacieux, parce que, par son don d'expression, l'écrivain prend conscience de son humiliation et, comme tout bon bourgeois, s'en dégage, s'en libère, s'en sauve; illusoire, parce que l'écrivain va à l'encontre des désirs mêmes du peuple qui souhaite

161. Ibid., p. 99.

voir ses écrivains se hausser au-dessus de la masse pour lui faire honneur et non revêtir les hardes des prolétaires.

Cependant, dès que l'on quitte les intentions idéologiques pour aborder les valeurs proprement littéraires, la réprobation générale perd de son intensité et se transforme en expectative prudente, en accord mitigé ou en adhésion totale.

Ainsi certains critiques, dans la lignée des précédents, nient la possibilité pour le joual, à cause de son insuffisance foncière, de se hisser au rang de langue littéraire. Mais d'autres attendent patiemment avant de se prononcer pour ou contre le joual qu'il ait été utilisé par des écrivains de talent, tandis que plusieurs ne contestent pas - du moins dans certaines oeuvres - la valeur littéraire du joual, mais craignent qu'il ne conduise la littérature dans un cul-de-sac. De même, l'opinion négative de Charles Gagnon sur l'impuissance du joual à nommer l'homme d'ici est contredite par les commentaires favorables de Jules Audet, Gilles Marcotte et Jean-Louis Major. Pour eux, le joual est le seul langage capable non seulement de mettre à jour la partie refoulée, inavouable de l'identité du Québécois - celle des chantiers, des tavernes, des quartiers défavorisés - mais aussi d'affirmer la spécificité québécoise contre tout ce qui la nie.

Quant à André Major, il propose de dépasser le joual limité, selon lui, à traduire la réalité présente, pour adopter une langue véritable qui exprime l'être profond du Québécois, qui rejoigne à la fois ses racines culturelles et ses aspirations humaines. Cette langue, c'est le français enrichi de caractéristiques québécoises. Il rejoint ainsi l'orientation fondamentale du mouvement Parti pris, à cette différence près que, pour lui, l'utilisation de cette langue précède la libération du pays alors que, pour Parti pris, elle en résulte.

Des critiques de tendances diverses ont ausculté l'idéologie du mouvement Parti pris et la conception de la littérature qui en découle. L'examen de leurs opinions nous autorise à conclure que les reproches des partipristes à leur endroit ne sont que partiellement fondés.

Les critiques nient-ils la spécificité de la littérature québécoise au nom de critères importés de France? Il existe trop peu d'indices pertinents pour nous incliner à répondre par l'affirmative. A deux reprises, il est vrai, Clément Lockquell rapproche les partipristes de certains écrivains français; mais ces rapprochements visent davantage à établir des filiations entre les uns et les autres qu'à dénigrer ou dévaloriser les écrivains québécois. Les critiques

d'origine ou de formation française sont évidemment ceux qui sont le plus susceptibles de mériter ce reproche de "colonialisme" littéraire. Or Monique Bosco, dans les jugements très défavorables qu'elle porte sur La ville inhumaine, Le Cassé et Pleure pas, Germaine, livre une opinion subjective, aucunement basée sur des normes européennes. Quant à Jean Basile et Alain Pontaut, ils se prononcent très rarement sur une oeuvre en particulier. Seul Jean Basile s'est moqué des pseudo-innovations typographiques de Laurent Girouard en les comparant à celles de Mallarmé et des dadaïstes; mais il n'a pas récidivé. C'est surtout sur la langue utilisée par les partipristes que Pontaut et Basile portent des jugements. En s'appuyant sur l'exemple des grands écrivains français ou étrangers, tous deux mettent en relief l'inaptitude du joul à exprimer les nuances de la pensée et de la sensibilité d'un écrivain. Tous deux également condamnent - Basile avec moins de sévérité - le recours au joul comme moyen de dénoncer l'aliénation du Québécois. Or plusieurs critiques - Cloutier, Marcotte - par ailleurs sympathiques à d'autres aspects de la démarche de Parti pris, partagent sensiblement l'avis de Pontaut et Basile sur ces points, de sorte qu'il serait présomptueux de croire à une conspiration française en vue d'étouffer toute tentative d'affirmation de l'identité québécoise.

Si le "colonialisme" français a exercé une influence très minime sur les opinions des critiques à l'égard des par-

tipristes, peut-on en dire autant de l'élitisme, du mépris du peuple? Les louvoiements, les tergiversations de Jean Ethier-Blais, en un très court laps de temps - 3 mois - laissent soupçonner que les préventions des partipristes à son endroit ne sont pas dénuées de fondement. Dans une recension du Cassé et du Cabochon publiée le 31 décembre 1964 dans Le Devoir, M. Ethier-Blais loue le talent de Renaud et Major, leur aptitude à reproduire avec fidélité le langage "des milieux ouvriers canadiens français" (162), et affirme péremptoirement que la littérature joualisante, même si elle débouche sur une impasse, continuera tant que les conditions sociales n'auront pas changé. Dans une analyse des mêmes romans parue en février 1965 dans la revue Etudes Françaises - donc pour un public plus choisi - il félicite les partipristes de réagir contre l'idéalisme désincarné des écrivains de la génération précédente, mais il restreint singulièrement la durée éventuelle d'une littérature joualisante. En deux mois, la situation socio-politique du Québec aurait évolué à un point tel que le recours au joulal serait devenu périmé. En outre, ce langage, selon Ethier-Blais, "ne peut exister en dehors du monde des pauvres et des incultes" (163), ce qui lui interdit, au départ, d'exprimer toute la réalité. Le 20 mars 1965, dans sa chronique hebdomadaire du Devoir, M. Ethier-

162. Voir chap. II, note 112. C'est nous qui soulignons.

163. Voir chap. II, note 116. C'est nous qui soulignons.

Blais considère que La Chair de Poule d'André Major, en qui Jean Marcel voit l'un des chefs-d'oeuvre de la littérature joualisante (164), s'achemine dangereusement sur la voie du "poncif misérabiliste" (165). Le glissement sémantique d'"ouvriers - terme neutre - à "incultes" et "misérabiliste" - mots nettement péjoratifs - ne traduirait-il pas une aversion non avouée à l'égard non pas du langage employé dans ces oeuvres, mais de ceux qui le parlent?

Quant à l'accusation de collusion avec le pouvoir, elle ne résiste pas à un examen attentif. Les critiques, en effet, ne se divisent pas en blocs idéologiques étanches. Ainsi, Charles Taylor, dans Cité Libre, souligne le désir des partipristes de régénérer la culture populaire alors que Charles Gagnon, dans Révolution Québécoise, se moque de leurs prétentions à rejoindre le peuple. Dans un périodique à coloration religieuse comme Lectures, les jugements négatifs d'Henri-Paul Bergeron sur l'engagement de la littérature et l'utilisation du joul sont contrebalancés par les commentaires favorables d'André Mélançon sur la conformité entre les thèmes des oeuvres et la langue qui les exprime. Cette absence de monolithisme s'applique aux individus aussi bien

164. Jean Marcel. Le joul de Troie. Montréal, Ed. du Jour, 1973, p. 134.

"Il en (du joul) est résulté, comme partout en matière d'art, des chefs-d'oeuvre comme les nouvelles de La Chair de poule d'André Major".

165. Voir chap. II, note 55. C'est nous qui soulignons.

qu'aux institutions. Ainsi, pour Jean-Guy Pilon, l'enracinement des poètes dans la réalité québécoise découle d'une prise de conscience politique, ce qui ne l'empêche pas de dénier à L'Inavouable toute valeur poétique et de le qualifier d'essai politique. Tantôt Gilles Marcotte approuve Paul Chamberland d'allier l'aventure poétique à la poursuite d'un idéal politique et social, tantôt il estime que l'indépendance politique n'est pas une condition essentielle à l'épanouissement d'une littérature authentique. Le jugement des critiques ne relève donc pas d'un parti pris opposé à celui de la revue: il évolue suivant les circonstances, les individus, les oeuvres analysées.

CONCLUSION

De 1963 à 1968, le mouvement Parti pris s'est efforcé d'associer dans une démarche convergente l'élaboration d'une idéologie révolutionnaire à une théorie et une pratique de la littérature.

Selon certains critiques - dont le chroniqueur anonyme du Carabin - ce mariage insolite entre la politique et la littérature, loin d'engendrer une fécondation mutuelle de l'une par l'autre, a conduit à la stérilisation de l'une et de l'autre. D'une part, la révolution souhaitée par Parti pris ne s'est pas réalisée, parce que les partipristes se sont contentés d'écrire au lieu d'agir. D'autre part, les oeuvres issues de cette idéologie n'accèdent pas au niveau littéraire, à cause d'une méconnaissance du caractère essentiellement gratuit de l'art, d'une ignorance des exigences formelles de toute création artistique, d'une incapacité foncière du joutil à exprimer l'univers d'un écrivain.

D'autres critiques - dont Normand Cloutier et Jean-Louis Major (1) - ont saisi l'interaction entre l'idéologie de Parti pris et sa conception de la littérature. Cloutier, par exemple, analyse comment la contestation radicale des valeurs de la société québécoise amène les partipristes à remettre en question les structures mêmes de l'oeuvre littéraire. Quant à Jean-Louis Major, il est le seul critique à avoir saisi le globalisme de la démarche du mouvement Parti pris et dégagé le sens de la thématique et de l'esthétique qui en découlent. Ainsi, il montre comment l'exiguïté de la chambre du Cassé traduit sa dépossession d'un monde qu'il n'habite pas, comment le retour du Cabochon chez son père symbolise le passage d'une révolte solitaire à une lutte de libération collective. Major explique, en outre, comment le réalisme des récits des partipristes est relié à leur option politique et sociale et comment le joual leur apparaît comme un moyen d'affirmer la spécificité québécoise contre les forces qui la nient.

Parmi les critiques officiels, c'est assurément Gilles Marcotte qui a le mieux perçu l'originalité, la portée et les limites du mouvement Parti pris. Ainsi, il ne s'oppose

1. Il est étonnant de constater que les principaux articles consacrés au mouvement Parti pris ont été publiés dans des périodiques "marginiaux" - Le Carabin, Culture Vivante, Incidences - et rédigés par des critiques peu connus à l'époque. Peut-on y déceler un indice du peu d'attention accordée par les publications traditionnelles et les critiques reconnus à toute manifestation culturelle originale?

pas à l'engagement socio-politique du poète, pourvu que soit sauvegardée la nature même de la poésie: approfondissement de soi et du monde à partir du langage. De même il accepte les conditions posées par Parti pris à la recherche de l'identité québécoise: la destruction du vieil homme comme préalable à la naissance de l'homme nouveau, l'enracinement de l'écrivain dans sa terre natale, l'utilisation d'un langage qui corresponde à la vie des personnages mis en scène dans les récits. Toutefois, il émet des réserves très sérieuses sur l'écriture phonique et sur l'utilisation du joual, option justifiable dans l'immédiat mais qui débouche sur une voie sans issue. De plus, il condamne le postulat voulant que la libération du Québec conditionne la création d'une littérature authentique. L'emploi de plus en plus restreint de l'écriture phonique, la recherche tâtonnante d'une langue franco-québécoise, la prolifération d'oeuvres dans tous les genres semblent lui donner raison sur tous les points.

Dans l'ensemble, les critiques se montrent favorables à l'orientation assignée par les partipristes à la littérature - la recherche de l'identité québécoise - mais ils contestent l'idéologie sous-jacente à cette conception de la littérature de même que l'utilisation du joual comme arme de combat et comme outil littéraire.

Quoi qu'il en soit de l'opinion des critiques, on ne peut refuser au mouvement Parti pris le mérite d'avoir posé

ouvertement et sans détour des questions fondamentales pour tous ceux qui s'intéressent à l'avenir du Québec et de sa littérature. L'art est-il une recherche purement gratuite, repliée sur elle-même, ou au contraire une activité significative, ouverte sur des valeurs extrinsèques? La littérature peut-elle concilier l'être et le faire, l'exis et la praxis? Quels sont les rapports entre l'écrivain et la collectivité, entre la langue écrite et la langue parlée? A quelles conditions le Québécois pourra-t-il trouver et exprimer son identité? Autant de questions qui alimentent, encore de nos jours, des débats passionnés.

D'ailleurs, les partipristes, malgré leur ton souvent dogmatique, étaient conscients qu'ils n'apportaient pas de réponses définitives aux problèmes qu'ils soulevaient. "Un peu comme Jean-Baptiste, Parti pris n'aura eu de sens que parce qu'il préparait autre chose" (2). Au moment où l'un des partipristes écrivait cette phrase prophétique, il intuitionnait la portée du mouvement cristallisé autour de la revue sans prévoir sa disparition. Pourtant, à l'automne de 1968, la revue s'est dissoute, apparemment victime de problèmes financiers et de désaccords sur la priorité à accorder à l'indépendance ou au socialisme dans la pratique quotidienne. Mais des raisons plus profondes expliquent son démembrement.

2. Parti pris. Nous avons choisi la révolution. I, 5, p. 5.

Comme l'écrit Gabriel Gagnon dans une formule paradoxale, "Parti pris est mort de sa réussite" (3). Les objectifs que la revue s'était fixés étaient largement discutés, souvent même acceptés en principe sans être toutefois réalisés - sauf la laïcisation. La réflexion théorique étant devenue stérile, il fallait que Parti pris se transforme en organe d'action. Mais les partipristes, avant tout des intellectuels, laissèrent à d'autres le soin d'agir et bifurquèrent vers d'autres orientations.

Maintenant que la revue a cessé de paraître, on peut mieux mesurer l'influence qu'elle a exercée aux plans politique, social et culturel.

Depuis Parti pris, le vocabulaire politique s'est transformé: des mots autrefois réservés aux spécialistes des sciences sociales - décolonisation, aliénation - sont maintenant d'usage courant; le terme "québécois", symbole d'un pays à bâtir, tend de plus en plus à se substituer à celui de "canadien-français", reflet d'une situation opprimante. Par ailleurs, au plan de l'action, les tendances opposées qui déchiraient le mouvement se retrouvent encore aujourd'hui: le Parti québécois tente, non sans peine, de réaliser par la voie démocratique la création d'un état libre tandis que les

3. Gabriel Gagnon. Comme Cité Libre. La Barre du Jour. Nos 31-32, hiver 1972, p. 74.

instigateurs de la "crise d'octobre" et leurs partisans veulent opérer une révolution en faveur des plus démunis par le renversement des institutions démocratiques.

Au plan social, les comités de citoyens, qui entretiennent avec le Mouvement de libération populaire une parenté éloignée mais certaine, s'efforcent d'assurer la libération des prolétaires par une prise de conscience de leur exploitation. Par ailleurs, l'adhésion de plusieurs syndicats de professeurs de CEGEP et d'universités à des centrales d'ouvriers et non d'enseignants amorce une union réelle mais fragile entre les intellectuels et le peuple.

Au plan culturel, les ramifications de Parti pris sont nombreuses et variées. Certains romanciers - Victor-Lévy Beaulieu et ses épigones - ont amputé le joual de sa "dimension politique", de sa valeur de protestation pour l'ériger en principe d'identification du "rêve québécois". Cette attitude manifeste une incompréhension totale des intentions des partipristes: au lieu d'accentuer la prise de conscience de la condition de minoritaires et d'exploités des Québécois, elle équivaut à une justification de la situation socio-politique qui a engendré le malaise existentiel profond dont le joual est le résultat et le symbole. Par ailleurs, d'autres romanciers - Réjean Ducharme, André Major, André Langevin - tentent d'"illustrer la Langue Québécoise", souhaitée par les partipristes et définie par Michèle Lalonde

comme "la Langue Francoyse elle-mesme, telle qu'elle s'est tout naturellement déterminée en Nouveau-Monde, à cent lieux de la Mère-patrie, mais sans horrible complexe d'Oedipe" (4).

D'autre part, le joual hennit dans les formes d'art qui conviennent le mieux à une langue parlée: le monologue, le théâtre. Clémence Desrochers, Raymond Lévesque et surtout Yvon Deschamps déboulonnent, par l'humour, les mythes de la société coloniale et capitaliste et favorisent ainsi la prise de conscience, par la masse, de sa situation. Michel Tremblay, Jean Barbeau, Jacqueline Barrette, Le Grand Cirque Ordinaire, Jean-Claude Germain, André Sirois poursuivent dans le sillage de Parti pris, chacun à sa façon mais avec des résultats beaucoup plus tangibles, puisqu'ils s'adressent à un public très vaste, la recherche de l'identité québécoise, avec tout ce qu'elle suppose de démystification de l'aliénation et d'ouverture sur la naissance éventuelle de l'homme nouveau.

Plusieurs chansonniers et cinéastes continuent également l'oeuvre de Parti pris. La Lettre de Ti-Cul Lachance à son premier ministre de Gilles Vigneault, Qué-Can Blues de Robert Charlebois, L'Alouette en colère de Félix Leclerc, Debout de Jacques Michel, expriment la révolte d'un être diminué,

4. Michèle Lalonde. Deffence et illustration de la langue québecquoise. Maintenant. No 125, avril 1973, p. 19.

humilié et lancent un appel à l'affirmation de sa fierté, de sa dignité. Un pays sans bon sens de Pierre Perrault, Les Ordres de Michel Brault, Réjane Padovani de Denys Arcand dénoncent, avec des moyens beaucoup plus puissants que l'écriture, l'illusion de l'égalité des Québécois dans la Confédération canadienne, l'aplatventrisme des dirigeants provinciaux devant les diktats du gouvernement central, la collusion du pouvoir avec la pègre.

Bref, le Québec est vraiment entré dans "l'âge de la parole" selon l'expression de Roland Giguère et ce sont les arts de la parole qui constituent les prolongements les plus fidèles à l'esprit qui animait Parti pris.

Quelques périodiques - Point de Mire, Québec Presse, Presqu'Amérique - ont essayé de prendre la relève de Parti pris. Mais toutes ces tentatives se sont soldées par des échecs parce qu'elles ne correspondaient plus aux désirs de la nouvelle génération. Déçus par les insuccès répétés des partis indépendantistes, certains que l'indépendance est déjà réalisée dans les mentalités sinon dans les faits, atterrés par la répression violente qui a suivi les événements d'octobre 1970, les jeunes se détournent de plus en plus du combat pour les droits collectifs et s'orientent sous l'influence de la contre-culture américaine, vers la recherche de leur moi individuel, la satisfaction de leurs besoins person-

nels. C'est ce renversement des valeurs qui explique le succès d'une revue comme Mainmise. Peut-être qu'un jour une nouvelle équipe dynamique opérera la synthèse entre Parti pris et Mainmise, entre l'affirmation de la collectivité et la découverte de soi pour que naisse enfin un Québec libre, fraternel, soucieux du mieux-être de chacun des Québécois.

BIBLIOGRAPHIE

I. SOURCES DU MOUVEMENT PARTI PRIS

Choix d'articles signés Parti pris

Présentation. I, 1, pp. 2-4.

La révolution et la morale. I, 2, pp. 2-4.

Parti pris, le R.I.N. et la révolution. I, 3, pp. 2-6.

Lettre au lecteur. I, 4, pp. 2-3.

Nous avons choisi la révolution. I, 5, pp. 2-5.

Le socialisme. I, 6. pp. 2-4.

L'ONF ou un cinéma québécois. I, 7, pp. 2-5.

La révolution, c'est le peuple. I, 8, pp. 2-10.

Manifeste 64-65. II, 1, pp. 2-17.

L'objectivité établie. II, 2, pp. 2-4.

Le samedi de la matraque - Politique rédactionnelle. II,
3, pp. 2-5.

Manifeste 65-66. III, 1-2, pp. 2-41.

Individu, situation et morale. III, 8, pp. 2-5.

Exigences théoriques d'un combat politique. IV, 1-2, pp. 2-11.

Portrait du colonisateur. IV, 1-2, pp. 85-87.

Articles écrits par les fondateurs
de la revue
et les directeurs des Editions

- BROCHU. André. Un enfant du pays (poème). I, 1, pp. 41-46.
- . L'oeuvre littéraire et la critique. I, 2, pp. 23-35.
- . Les Cercles du Mal. I, 4, pp. 58-59.
- . Yves Thériault et la sexualité. I, 9-10-11, pp. 141-155.
- . La nouvelle relation écrivain-critique. II, 5, pp. 52-63.
- . Une jeunesse qui tue. II, 5, pp. 85-86.
- . De la lutte (fake) à la boxe. II, 5, pp. 86-89.
- . Le poisson pêché. II, 6, pp. 55-59.
- . D'un faux dilemme. II, 8, pp. 58-59.
- . A propos de l'Incubation. III, 3-4, pp. 80-83.
- CHAMBERLAND, Paul. Poèmes de l'anté-révolution. I, 1, pp. 37-40.
- . Aliénation culturelle et révolution nationale. I, 2, pp. 10-22.
- . Poèmes. I, 3, pp. 43-47.
- . L'afficheur hurle. I, 3, pp. 40-47.
- . Les contradictions de la révolution tranquille. I, 5, pp. 6-29.
- . Chronique de l'information. I, 6, pp. 55-58.
- . Les larbins de la con-fédé. I, 7, pp. 40-47.
- . De la damnation à la liberté. I, 9-10-11, pp. 53-89.
- . Bilan d'un combat. II, 1, pp. 20-36.
- . Presse libre, ou free enterprise. II, 2, pp. 5-22.

- . L'afficheur hurle (poème). II, 4, pp. 51-55.
- . Dire ce que je suis. II, 5, pp. 33-43.
- . L'état associé: une idéologie de colonisés. II, 5, pp. 72-77.
- . A qui la place? II, 6, pp. 46-52.
- . Un dangereux extrémiste: le laurendeau-dunton. II, 8, pp. 54-58.
- . Aventuriers ou responsables. II, 10-11, pp. 80-88.
- . L'individu révolutionnaire. III, 5, pp. 6-32.
- . Edgar Morin: pour une politique de l'homme. III, 6, pp. 46-68.
- . Nous ne sommes pas au monde: Giguère, Péloquin. III, 7, pp. 59-62.
- . Entretien avec Claude Péloquin. III, 9, pp. 46-57.
- . Fondation du territoire. IV, 9-10-11-12, pp. 11-43.
- GIROUARD, Laurent. Notre littérature de colonie. I, 3, pp. 30-37.
- . Le chameau et l'oasis. I, 5, pp. 49-50.
- . Philippaubert. I, 6, p. 59.
- . Blues pour un homme averti. I, 8, pp. 58-59.
- . Les divers sexes de la pédagogie. I, 9-10-11, pp. 43-52.
- . Chronique de l'éducation. II, 1, pp. 63-64.
- . L'Abitibi. II, 2, pp. 55-57.
- . Le supplément littéraire du Devoir. II, 4, pp. 60-62.
- . En lisant Le Cassé. II, 4, pp. 62-64.
- . Considérations contradictoires. II, 5, pp. 6-13.
- . Quelques chiffres sur la Fédération des Collèges Classiques. II, 7, pp. 17-21.

- . La crotte au nez, extrait de roman. II, 10-11, pp. 98-102.
- GODIN, Gérard. Alberts ou la vengeance (nouvelle). I, 5, pp. 37-39.
- . Les colons et le fric. I, 5, p. 46.
- . Contre Polyeucte. I, 6, p. 63.
- . Welcome to the Queen. I, 7, p. 53.
- . Beo Lemieux ou le destin (nouvelle). I, 7, pp. 31-33.
- . Sur Gérard Pelletier. I, 9-10-11, pp. 161-162.
- . Sur Pierre Elliott-Trudeau. I, 9-10-11, pp. 163-165.
- . Les exigences du frère d telle. II, 2, p. 60.
- . Un chien blanchi (nouvelle). II, 3, pp. 34-37.
- . Les joes de l'arène. II, 4, pp. 64-67.
- . Le joual et nous. II, 5, pp. 18-20.
- . Le joual politique. II, 7, pp. 57-60.
- . Sur trois pièces québécoises. II, 8, pp. 59-62.
- . Abbott et Costello et le fédéralisme. II, 10-11, pp. 104-106.
- . La fulton-favreau et ses p dleurs. II, 10-11, pp. 106-107.
- . Les  ditions parti pris. III, 1-2, pp. 95-97.
- . Divorce   la "canadian". III, 3-4, pp. 71-73.
- . Comme un curé de gauche. III, 7, pp. 55-57.
- . Carnets politiques de Jean-Marie Nadeau. III, 7, pp. 57-59.
- . Méthodes et structures des b r ts blancs. III, 8, pp. 52-57.
- . Le rapport bélanger. III, 8, pp. 61-63.
- . Viva magill. III, 9, pp. 60-61.

- . Papa Boss... où l'on voit de quoi il retourne. III, 9, dos de page couverture.
- . Sonnets archaïques... la poésie et l'engagement. III, 9, p. 3 de couverture.
- . Chronique du colonialisme quotidien. III, 10, pp. 56-59.
- . "Crise à parti pris". III, 10, pp. 59-61.
- . La poésie en 1968: quelques réflexions. V, 8-9, p. 75.
- MAHEU, Pierre. De la révolte à la révolution. I, 1. pp. 5-17.
- . Que faire? I, 5, pp. 44-45.
- . Leur democracy. I, 6, pp. 5-24.
- . Que faire? (2). I, 7, pp. 38-39.
- . A propos de "La ville inhumaine". I, 8, pp. 59-61.
- . L'Oedipe colonial. I, 9-10-11, pp. 19-29.
- . Que faire? (3). I, 9-10-11, pp. 156-160.
- . Notes pour une politisation. II, 1, pp. 45-57.
- . Perspectives d'action. II, 3, pp. 10-16.
- . En guise d'introduction. II, 4, pp. 10-21.
- . Le poète et le permanent. II, 5, pp. 2-6.
- . Pas de révolution par procuration. II, 7, pp. 52-55.
- . Les fidèles, les mécréants et les autres. II, 8, pp. 20-45.
- . La protection de l'état. III, 3-4, pp. 6-16.
- . L'ambiguïté du peuple. III, 8, pp. 6-15.
- . Chronique du laïcisme. III, 10, pp. 54-56.
- . Actualité laïque. IV, 1-2, pp. 87-88.
- . Laïcité 1966. IV, 1-2, pp. 56-78.

- . L'âge d'or du cléricanisme (morceaux choisis).
IV, 3-4, pp. 25-35.
- . Le dieu canadien-français contre l'homme québécois.
IV, 3-4, pp. 35-57.
- . La laïcité. IV, 3-4, pp. 107-109.
- . La laïcité. IV, 5-6, pp. 87-89.
- . La laïcité. IV, 9-10-11-12, pp. 192-201.
- . Lettre à Chamberland. V, 4, pp. 43-45.
- . Enqueulez Miron! V, 5, pp. 48-50.
- . La poésie rebelle de Raoul Duguay. V, 6, p. 51.
- . Patricia et ti-pop ou tu te sauveras pas de même
baqua! V, 6, pp. 54-55.
- . Québec politique. V, 7, pp. 11-13.
- . Un tabou vaincu. V, 7, pp. 50-51.
- . Québec laïque ou Québec yankee. V, 8-9, pp. 26-29.
- . On est beaux, stie. V, 8-9, p. 74.
- MAJOR, André. Blancheur de moi-même (poème). I, 1, pp.
47-49.
- . Chronique d'une révolution. I, 1, pp. 52-54.
- . Progrès des manifestations. I, 2, pp. 55-56.
- . Modern Style, Hiverner (nouvelles). I, 3, pp. 38-42.
- . Comme une petite boue humaine (nouvelle). I, 5,
pp. 40-42.
- . Une commission de propagande. I, 5, pp. 43-44.
- . Une situation révolutionnaire. I, 6, pp. 51-52.
- . Un Canada, une langue. I, 6, pp. 53-54.
- . J'en arrache pas (nouvelle). I, 8, pp. 46-48.
- . Pour une littérature révolutionnaire. I, 8,
pp. 56-57.

- . La fièvre monte chez Dupuis. II, 1, pp. 67-69.
- . La confusion des genres et les bons sentiments. II, 2, pp. 58-60.
- . La semaine dernière pas loin du pont (nouvelle). II, 3, pp. 37-43.
- . Un déménagement (nouvelle). II, 4, pp. 48-51.
- . Ainsi soit-il. II, 5, pp. 13-18.
- PIOTTE, Jean-Marc. Du Duplessisme au F.L.Q. I, 1, pp. 18-30.
- . Les essais de Pierre Vadeboncoeur. I, 5, p. 51.
- . Notes sur le milieu rural. I, 8, pp. 11-25.
- . Action et pensée. I, 9-10-11, p. 160.
- . Autocritique de parti pris. II, 1, pp. 36-45.
- . Le piquetage. II, 2, pp. 53-54.
- . Un appui critique à la néo-bourgeoisie. II, 3, pp. 6-10.
- . Des employés du gouvernement vs leur employeur. II, 6, pp. 42-46.
- . Où allons-nous? III, 1-2, pp. 64-86.
- . Le traité d'économie marxiste de Mandel. III, 1-2, pp. 08-110.
- . L'option politique du B.A.E.Q. III, 10, pp. 46-52.
- . Sens et limites du néo-nationalisme. IV, 1-2, pp. 24-40.

Choix d'articles écrits par des
collaborateurs occasionnels

- AQUIN, Hubert. Profession: Ecrivain. I, 4, pp. 23-31.
- . Le Corps Mystique. I, 5, pp. 30-36.

- . Il n'y a pas d'ersatz de la liberté. V, 8-9, p. 51.
- ARCAND, Denys. Les Divertissements. I, 1, pp. 56-57.
- . Les Divertissements. I, 2, p. 57.
- . Les Divertissements. I, 5, pp. 54-57.
- . Des Evidences. I, 7, pp. 19-21.
- . Cinéma et sexualité. I, 9-10-11, pp. 90-97.
- . Le chat dans le sac. II, 1, pp. 69-70.
- BRAULT, Jacques. Suite fraternelle. I, 2, pp. 39-46.
- . Une logique de la souillure. I, 4, pp. 54-57.
- . Notes sur le littéraire et le politique. II, 5, pp. 43-52.
- . Pour une philosophie québécoise. II, 7, pp. 9-17.
- . Un pays à mettre au monde. II, 10-11, pp. 9-26.
- FERRON, Jacques. Paul Morin. I, 1, pp. 58-59.
- . Le médecin ressuscité. I, 2, pp. 36-37.
- . Ce bordel de pays (1). I, 3, pp. 58-59.
- . Ce bordel de pays (2). I, 4, pp. 60-63.
- . Ce bordel de pays (3). I, 5, pp. 52-53.
- . Ce bordel de pays (4). I, 6, pp. 60-61.
- . Ce bordel de pays (5). I, 7, p. 61.
- . Le judiciaire injudicieux. I, 9-10-11, pp. 166-167.
- . Les "boeufs" recrutent pour le R.I.N. II, 4, pp. 58-60.
- . D'un amour inquiétant. II, 7, pp. 60-64.
- . Un excellent prétexte. II, 10-11, pp. 32-44.
- . La mission de M. Wagner. III, 3-4, pp. 4-6.
- . Ce bordel de pays. IV, 1-2, pp. 83-85.

- MIRON, Gaston. Poèmes. I, 2, pp. 25-33.
- . Un long chemin. II, 5, pp. 25-33.
- . Le non-poème et le poème. II, 10-11, pp. 88-98.
- . Marginales. III, 3-4, pp. 95-96.
- . Marginales. III, 5, pp. 83-84.
- . Marginales. III, 7, p. 75.
- . Poèmes inédits. V, 8-9, pp. 78-79.
- GODBOUT, Jacques. Pour riches seulement. I, 1, pp. 60-61.
- . L'égoïsme sénile ou les amendements de NNSS. I, 2, pp. 58-59.
- . Pour une information globale. I, 5, pp. 59-60.
- . L'année zéro. I, 7, pp. 6-10.
- . La haine. II, 3, pp. 16-23.
- . 007. II, 6, pp. 59-60.
- . Des miracles au dominion. II, 10-11, pp. 107-110.
- RENAUD, Jacques. And on earth peace (nouvelle). I, 7, pp. 25-30.
- . Poèmes. II, 3, pp. 43-50.
- . Comme tout le monde ou le post-scriptum. II, 5, pp. 20-25.
- . Les branches à l'air pur (poème). IV, 1-2, pp. 78-81.
- . Extrait de "En d'autres paysages". V, 4, pp. 54-57.

Ouvrages publiés de 1964 à 1968
par les Editions Parti pris
dans la collection Paroles

- ARCHAMBAULT, Germain. Le taxi: métier de crève-faim, 1964, 93 p.
- CHAMBERLAND, Paul. L'Afficheur hurle, 1964, 78 p.
- . L'Inavouable, 1967, 118 p.
- DESROCHERS, Alfred. Elégies pour l'épouse en allée, 1967, 94 p.
- DESROCHERS, Clémence. Le monde sont drôles, 1967, 131 p.
- FERRON, Jacques. La Nuit, 1965, 134 p.
- . Papa Boss, 1966, 142 p.
- GIROUARD, Laurent. La Ville inhumaine, 1964, 187 p.
- GODIN, Gérald. Les Cantouques, 1967, 52 p.
- JASMIN, Claude. Blues pour un homme averti, 1964, 93 p.
- . Pleure pas, Germaine, 1965, 167 p.
- . Les Coeurs empaillés, 1967, 135 p.
- MAJOR, André. Le Cabochon, 1964, 195 p.
- . La Chair de poule, 1965, 185 p.
- REMILLARD, Jean-Robert. Sonnets archaïques pour ceux qui verront l'indépendance, 1966, 61 p.
- RENAUD, Jacques. Le Cassé, 1964, 126 p.
- RICHARD, Jean-Jules. Journal d'un hobo, 1965, 292 p.

Oeuvres publiées par des partipristes
chez d'autres éditeurs de 1963 à 1968

- AQUIN, Hubert. Prochain Episode. Montréal, Ed. du Cercle du Livre de France, 1965, 174 p.
- BRAULT, Jacques; BROCHU, André; MAJOR, André. Nouvelles. Montréal, Cahiers de l'A.G.E.U.M., 1963, 67 p.
- BRAULT, Jacques. Mémoire. Montréal, Ed. Déom, 1965, 108 p.
- BROCHU, André. Délit contre délit. Montréal, Cahiers de l'A.G.E.U.M., 1965, 57 p.
- CHAMBERLAND, Paul; COTE, Ghyslain; DRASSEL, Nicole; GARNEAU, Michel; MAJOR, André. Le Pays. Montréal, Ed. Déom, 1963, 71 p.
- CHAMBERLAND, Paul. Terre Québec. Montréal, Ed. Déom, 1964, 77 p.
- GODIN, Gérald. Télesse. Ecrits du Canada Français. No 17, 1964, pp. 171-208.
- MAJOR, André. Suite poétique. Ecrits du Canada français. No 18, 1964, pp. 87-118.

Interviews accordées
par des écrivains de Parti pris
de 1964 à 1968

- BROCHU, André. Le renouveau culturel en question. Entretien avec Normand Cloutier. Culture Vivante. No 5, 1967, pp. 54-55.
- CHAMBERLAND, Paul. Après le prix de la province. Interview par Gérald Godin. MacLean. Vol. V, no 1, janvier 1965, p. 46.
- Entre poésie et action. Interview par Jean O'Neil. Québec '64. Vol. I, no 3, octobre 1964, pp. 96-100.
- GODIN, Gérald. Le jour où chaque être humain sera un pays indépendant. Entretien avec Alain Pontaut. La Presse, cahier Arts et Lettres, 11 mars 1967, p. 6.

- . Tendances et orientation de la nouvelle littérature.
Interview. Culture Vivante. No 5, 1967, pp. 67-68.
- MAJOR, André. Tendances et orientation de la nouvelle littérature. Interview. Culture Vivante. No 5, 1967, p. 69
- RENAUD, Jacques. Ecrire pour des gens qui n'existeront peut-être pas. Entretien avec André Major. Le Devoir, 31 mars 1966, p. 20.
- . Tendances et orientation de la nouvelle littérature.
Interview. Culture Vivante. No 5, 1967, p. 68.

Articles écrits en dehors de la revue
par les fondateurs de Parti pris
et les directeurs des Editions

- BROCHU, André. Notre littérature dépend de notre langue.
Le Devoir, 31 oct. 1967, p. V.
- . Quelle part doit-on réserver à la littérature québécoise dans l'enseignement de la littérature?
Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 76-80.
- CHAMBERLAND, Paul. L'intellectuel québécois. Liberté.
Vol. V, no 2, mars-avril 1963, pp. 119-131.
- . Fonction sociale de la poésie. Lettres et Ecritures.
Vol. II, no 1, nov. 1964, pp. 20-21.
- . De la forge à la bouche. Littérature du Québec.
T. I, Montréal, Déom, 1964, pp. 287-290.
- . Le "joual. Les Lettres Nouvelles, déc. 1966, janv. 1967, pp. 117-118.
- . Mise au point. Les Lettres Nouvelles, déc. 1966, janv. 1967, pp. 210-213.
- GODIN, Gérald. Etre ou ne pas être. Cité Libre. Vol. XIII, no 43, janvier 1962, p. 4.
- . Le joual, maladie infantile de la colonie québécoise.
Le Devoir, 6 novembre 1965, p. 11.

- . Les critiques contre la littérature. Le Devoir, 27 octobre 1966, p. 39.
- . L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 92-94.
- MAJOR, André. Le pan-canadianisme, c'est le cléricanisme. La Revue Socialiste. No 5, printemps 1961, pp. 19-24.
- . Problème bicéphale. Cité Libre. Vol. XIII, no 43, janvier 1962, pp. 4, 5 et 22.
- . La culture avec le peuple. Maintenant. Nos 7-8, juillet-août 1962, pp. 262-263.
- . Les damnés de la terre" et nous. La Revue Socialiste. No 6, automne 1962, pp. 45-47.
- . Les armes à la main. Liberté. Vol. V, no 2, mars-avril 1963, pp. 83-92.
- . Jacques Ferron ou la recherche d'un pays. Liberté. Vol. V, no 2, mars-avril 1963, pp. 95-97.
- . Bref essai d'autobiographie. Littérature du Québec. T. I, Montréal, Déom, 1964, pp. 271, 273.
- . Notes sur une façon de voir. Littérature du Québec. T. I, Montréal, Déom, 1964, pp. 274-277.
- MAJOR, André; RENAUD, Jacques. Il n'y a pas d'école Parti Pris. Le Devoir, 3 avril 1965, p. 13.

Choix d'articles écrits en dehors de
la revue par des collaborateurs
occasionnels de Parti pris

- AQUIN, Hubert. La fatigue culturelle du Canada français. Liberté. Vol. IV, no 23, mai 1962, pp. 299-326.
- BRAULT, Jacques. Le joul: moment historique ou "aliénation linguistique". Le Devoir, 30 oct. 1965, p. 17.
- . Une poésie du risque. Culture Vivante. No 1, 1966, pp. 41-45.

- . Le renouveau culturel en question. Entretien avec Normand Cloutier. Culture Vivante. No 5, 1967, pp. 56-57.
- . L'affaire de deux langues. Liberté. Vol. X, no 2, mars-avril 1968, pp. 15-16.
- FERRON, Jacques. Le langage présomptueux. Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 17.
- GODBOUT, Jacques. Une raison d'écrire. Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 17.
- JASMIN, Claude. Lettre ouverte à des autruches littéraires d'ici. Le Devoir, 26 juin 1965, pp. 9-10.
- . Major, y aurait-y moyen de placer un mot? Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.
- MIRON, Gaston. Quelle part doit-on réserver à la littérature québécoise dans l'enseignement de la littérature? Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 85-86.
- . L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 99-102.

II. ARTICLES CONSACRES AU MOUVEMENT

PARTI PRIS DE 1963 à 1968

- ALLARD, Jacques. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 87-92.
- ANONYME. Le mythe d'une littérature. Le Carabin (Supplément), 28 mars 1967, pp. 5-12.
- AUDET, Jules. Notre parole en liberté. Incidences. No 10, août 1966, pp. 7-19.
- BARBERIS, Robert. Un peuple sans littérature? Le Cahier (Supplément du Quartier Latin). Vol. II, no 19, 10 mars 1966, p. 7.

- . Débat littéraire entre G. Marcotte et H. Aquin. Le Cahier (Supplément du Quartier Latin). Vol. II, no 22, 31 mars 1966, p. 6.
- . Entretiens avec nos écrivains: André Major. Le Cahier (Supplément du Quartier Latin), 10 novembre 1966, p. 3.
- BASILE, Jean. La Ville inhumaine. Le Devoir, 14 mars 1964, p. 11.
- . Tout du côté de la plume. Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 13.
- . Héritage et théâtre. Le Devoir, 31 mars 1966, p. 13.
- BEAUDET, Gilles. A propos de l'Afficheur Hurle. Le Devoir, 27 mars 1965, p. 12.
- BEAUDRY, Pierre. A Monsieur Claude Jasmin pour sa défense de la littérature joual. Le Devoir, 10 juillet 1965, p. 8.
- BEAUGRAND-CHAMPAGNE, Louise. Braille pas, Jasmin. Photo-Journal, 26 janvier 1966, p. 69.
- BEAULIEU Lévis. D'abord un homme, ensuite un écrivain. Le Devoir, 12 juillet 1965, p. 6.
- BEAULIEU, Michel; LAROSE, Paul; POULIN, Mark. La Production littéraire de l'automne 1964. Le Cahier (Supplément du Quartier Latin). Vol. I, no 16, 21 janvier 1965, p. 3.
- BERGERON, Henri-Paul. Pleure pas, Germaine de Claude Jasmin. Lectures. Vol. XII, no 3, novembre 1965, pp. 71-72.
- BERGERON, Léandre. Le Cabochon. Livres et auteurs canadiens 1964, pp. 27-28.
- . Le Cassé. Livres et Auteurs Canadiens 1964, pp. 35-36.
- BERNARD, Michel. Montréal, exil et promesse: la métropole dans le roman canadien-français. La Presse (Arts et Lettres), 3 avril 1965, p. 2.
- BLAIN, Jean. Cité Libre et Parti Pris: édition de mars 1964. Le Quartier Latin, 7 avril 1964, p. 3.

- BLAIN, Jean. L'historien Jean Blain impliqué dans le conflit expose son point de vue. MacLean. Vol. IV, no 5, mai 1964, p. 77.
- BOBET, Jacques. Se situer et se survivre. Liberté. Vol. III, no 6, novembre-décembre 1965, p. 484.
- BOSCO, Monique. Document: le roman d'une libération. MacLean. Vol. IV, no 5, mai 1964, p. 79.
- . Trop, beaucoup trop de livres. MacLean. Vol. V, no 2, février 1965, p. 47.
- . Pas de vacances pour les critiques. MacLean. Vol. V, no 9, septembre 1965, p. 60.
- BOURGAULT, Hélène. Pour une littérature joualisante. Le Quartier Latin, 28 janvier 1965, p. 7.
- BOUTHILLETTE, Jean. Le Cassé, c'était l'enfer. Perspectives, 11 novembre 1967, pp. 38-41.
- BRIE, Albert. Si nous parlions de l'affaire. La Presse, 24 juillet 1965, p. 11.
- CHABOT, Denys. Parti pris pris à partie. Le Classique. Vol. XV, no 6, février 1966, p. 3.
- CHENE, Yolande. Lettre ouverte à une buse littéraire. Le Devoir, 7 juillet 1965, p. 6.
- CLOUTIER, Normand. Le scandale du joual. MacLean. Vol. III, no 2, juillet 1966, pp. 10-11, 26, 28 et 30.
- . La contestation dans le nouveau roman canadien-français. Culture Vivante. No 2, 1966, pp. 9-16.
- CORBEIL, Danielle. Le Cassé ou la littérature d'obsession. Lettres et Ecritures. Vol. 2, no 4, avril 1965, pp. 8-13.
- DANSEREAU, Claude; ETHIER-BLAIS, Jean; KATTAN, Naïm; SYLVESTRE, Guy. Nouveaux mythes et nouvelle sensibilité dans la littérature canadienne-française. Le Devoir, 8 avril 1965, pp. 13 et 15.
- DANSEREAU, Claude. Situation du nouveau roman de Claude Jasmin, "Pleure pas, Germaine". Le Devoir, 5 juin, 1965, p. 11.

- DEBIEN, Léon. Les Pamphlets de Valdombre et Parti Pris. L'Avenir du Nord. Vol. 69, no 41, 26 octobre 1966, p. 9.
- DUHAMEL, Roger. Contre le français au rabais. Le Droit, 17 juillet 1965, p. 4.
- ETHIER-BLAIS, Jean. "Le Cabochon" d'André Major et "Le Cassé" de Jacques Renaud. Le Devoir, 31 décembre 1964, p. 16.
- . Une nouvelle littérature. Etudes Françaises. Vol. I, no 1, février 1965, pp. 106-110.
- . La Chair de Poule d'André Major. Le Devoir, 20 mars 1965, p. 15.
- FALARDEAU, Jean-Charles. Le joul et le Cabochon. La Presse (Arts et Lettres), 6 février 1965, p. 2.
- . L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 98-99.
- FOURNIER, Guy. Les chevilles ouvrières. Cité Libre. Vol. 15, no 74, février 1965, pp. 31-32.
- FOURNIER, Richard. Les fissapapa philosophes. Le Carabin, 1er février 1966, p. 5.
- . L'individu révolutionnaire ou l'animal à sang-froid. Le Carabin, 5 avril 1966, pp. 5-9.
- GAGNON, Charles. Quand le "joul" se donne des airs. Révolution québécoise. Vol. I, no 6, février 1965, pp. 18-25.
- GAGNON, Evelyn. Une nouvelle revue de jeunes: Parti pris. Le Devoir, 2 octobre 1963, p. 3.
- GAGNON, Lysiane. Parlons-nous joul. Magazine de La Presse, 6 avril 1968, pp. 10-12, 14-15.
- GRANDPRE, Pierre de. Notre génération "beat". Liberté. Vol. VI, no 3, mai-juin 1964, pp. 258-268.
- HERTEL, François. Des écrivains, amateurs et professionnels. Photo-Journal, 1er septembre 1965, p. 28.

- . Du misérabilisme intellectuel, du besoin de se renier ... et de quelques chefs-d'oeuvre. L'Action Nationale. Vol. LVI, no 8, avril 1967, pp. 228-235.
- KATTAN, Naïm. La Chair de poule par André Major. Bulletin du cercle juif. Vol. XI, no 102, avril 1965, p. 3.
- LALONDE, Michèle. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 95-96.
- LAROCHE, Maximilien. Terre Québec. Livres et Auteurs Canadiens 1964, pp. 73-79.
- LEFEBVRE, Gilles R. Faut-il miser sur le joyal? Le Devoir, 30 octobre 1965, p. 16.
- LEFEBVRE, Guy. Du joyal qui se porte bien. Jeune Québec. Vol. I, no 3, 31 janvier - 6 février 1967, pp. 19 et 23.
- LEMIEUX, Michel. Le dernier Parti pris. Le Canada français. Vol. CIX, no 16, 12 septembre 1968, p. 30.
- LEVESQUE, Denis. Le Cassé pour consommation locale et immédiate. Le Carabin, 26 novembre 1964, p. 12.
- LOCKQUELL, Clément. Aux antipodes. Le Soleil, 26 décembre 1964, p. 28.
- . Une humanité anonyme et provisoire. Le Soleil, 23 janvier 1965, p. 28.
- . Les condamnés aux limbes. Le Soleil, 6 mars 1965, p. 14.
- MACKAY, Robert. Verbe: moment de l'action. Le Quartier Latin, 3 octobre 1963, p. 15.
- MAILHOT, Michèle. Du révolutionnaire au romanesque. Châtelaine. Vol. V, no 6, juin 1964, p. 16.
- . Le Cabochon. Châtelaine. Vol. VI, no 3, mars 1965, pp. 36-37.
- MAJOR, André. L'Afficheur hurle. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 92.
- . Le populisme. Le Petit Journal, 4 juillet 1965, p. 24.

- . Une équivoque. Le Petit Journal, 8 août 1965, p. 26.
- . Mémoires d'un jeune canoë. L'Action Nationale. Vol. LV, no 2, octobre 1965, pp. 245-249.
- . Le romancier est un visionnaire. Liberté. Vol. VIII, no 6, novembre-décembre 1965, pp. 492-498.
- . Les Cantouques. Le Devoir, 14 janvier 1967, p. 15.
- . Grandeur et misère de la jeunesse. Le Devoir, 30 décembre 1967, p. 14.
- MAJOR, Jean-Louis. La ville inhumaine. Livres et Auteurs Canadiens 1964, pp. 36-37.
- . Le Cri du prolétaire. Le Droit, 27 février 1965, p. 7.
- . Parti pris littéraire. Incidences. No 8, mai 1965, pp. 46-59.
- . Pleure pas, Germaine. Livres et Auteurs Canadiens 1965, p. 40.
- . La Chair de Poule. Livres et Auteurs Canadiens 1965, pp. 44-46.
- . La vérité du joual. Le Droit, 19 décembre 1967, p. 7.
- MALTAIS, Félix. Parti pris censuré. L'Agora. Vol. III, no 6, 22 février 1966, p. 3.
- MARCEL, Jean. Pleure pas, Jasmin. L'Action Nationale. Vol. LV, no 1, septembre 1965, pp. 93-97.
- MARCOTTE, Gilles. Paul Chamberland et la conquête de l'espace. La Presse (Arts et Lettres), 22 février 1964, p. 6.
- . Qu'est-ce que "la ville inhumaine"? La Presse (Arts et Lettres), 21 mars 1964, p. 6.
- . Contes et nouvelles d'ici. La Presse (Arts et Lettres), 16 janvier 1965, p. 6.
- . Paul Chamberland. La Presse (Arts et Lettres), 23 janvier 1965, p. 6.

- . Littérature médinnequébec. La Presse (Arts et Lettres), 6 mars 1965, p. 6.
- . Lettre ouverte à Claude Jasmin, romancier. La Presse (Arts et Lettres), 19 juin 1965, p. 6.
- . La poésie. Liberté. Vol. IX, no 3, mai-juin 1967, pp. 79-84.
- . Situation de la littérature québécoise. Le Devoir, 31 octobre 1967, pp. VII et XI.
- MBA, Marcel. Pourra-t-on masquer une certaine médiocrité d'expression en tentant de revaloriser le joul? Le Devoir, 10 juillet 1965, p. 8.
- MELANCON, André. Le Cassé. Lectures. Vol. XII, no 1, septembre 1965, pp. 9-10.
- . Le Cabochon. Lectures. Vol. XII, no 1, septembre 1965, p. 12.
- NANTEL, Roger. L'art de frapper à la mauvaise porte. Cité Libre. Vol. XIV, no 62, décembre 1963, pp. 28-30.
- PAYETTE, André. Toutes choses à dire. Liberté. Vol. X, nos 5 et 6, septembre-décembre 1968, pp. 3-5.
- PELLERIN, Jean. Lettre à Parti pris. Cité Libre. Vol. XIV, no 61, novembre 63, pp. 22-25.
- . Un prosélytisme à gauche. Cité Libre. Vol. XV, no 73, janvier 1965, pp. 18-23.
- PELLETIER, Gérard. Parti pris ou la grande illusion. Cité Libre. Vol. XV, no 66, avril 1964, pp. 3-8.
- PELLETIER, Jacques. Le joul à l'encan. Le Soleil, 3 juillet 1965, p. 18.
- POISSON, Roch. Les revues Parti pris et la Barre du jour. Photo-Journal, 9 décembre 1966, p. 66.
- PILON, Jean-Guy. Une réalité issue de l'Amérique. Le Devoir, 31 octobre 1967, p. IV.
- . L'Inavouable. Le Devoir, 24 février 1968, p. 11.
- . L'Inavouable. Livres et Auteurs Canadiens 1968, p. 85.

- PONTAUT, Alain. Le Cabochon. Le Devoir, 2 décembre 1964, p. 7.
- . Le génie et les fumisteries du joual. Le Devoir, 26 juin 1965, p. 9.
- RENAUD, André. Romans, nouvelles et contes 1960-1965. Livres et Auteurs Canadiens 1965, pp. 7-12.
- . Les Coeurs empaillés. Livres et Auteurs Canadiens 1967, p. 46.
- RICHER, Julia. La Chair de poule. Lectures. Vol. XI, no 10, juin 1965, p. 283.
- ROBERT, Guy. Revue canadienne. Maintenant. No 26, février 1964, p. 68.
- . Inquiétude, révolte, révolutions explosives ou stagnantes, lignes de force en marche. Le Devoir, 4 novembre 1964, p. 22.
- ROBERT, Robert. Les Cantouques. Lettres et écritures. Vol. 5, no 1, mars 1967, p. 48.
- ROCHEFORT, Jean. Aux camarades de Parti pris. Révolution québécoise. Vol. I, no 3, novembre 1964, pp. 12-16.
- SAINT-GERMAIN, André. Cantouques. Le Carabin. Vol. 27, no 31, 17 janvier 1967, p. 10.
- SAINT-ONGE, Paule. De tout-joual, reportage et lyrisme. Châtelaine. Vol. VI, no 11, novembre 1965, p. 52.
- SAINT-PIERRE, Gaston. Première édition Parti-Pris: une "Ville de Laurent Girouard". Le Devoir, 7 mars 1964, p. 10.
- SANTERRE, Laurent. L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 97-98.
- SARRAZIN, Guy. Dialogue de cabochon. Le Quartier Latin, 23 février 1965, p. 7.
- SAVOIE, Claude. Le Cassé de Jacques Renaud. Le Petit Journal, 6 décembre 1964, p. A-63.
- . Le Cabochon d'André Major. Le Petit Journal, 3 janvier 1965, p. A-24.

- SENAY, Robert. Le Cabochon. Le Quartier Latin, 21 janvier 1965, p. 6.
- STAFFORD, Jan. Un livre d'avant le carnage. Le Quartier Latin. Vol. XVI, no 50, 9 avril 1964, p. 11.
- SYLVESTRE, Guy. L'Afficheur hurle de Paul Chamberland. Le Devoir, 20 février 1965, p. 13.
- TAYLOR, Charles. La révolution futile ou les avatars de la pensée globalisante. Cité Libre. Vol. XV, no 69, août-septembre 1964, pp. 10-22.
- THEBERGE, Jean-Yves. Les Québécois de Parti pris. Le Canada français. Vol. CVIII, no 22, 26 octobre 1967, p. 26.
- VACHON, Georges-André. De la révolte à la révolution. Relations. No 275, novembre 1963, pp. 326-328.
- . Paul Chamberland: poésie et révolution. Relations. No 280, avril 1964, pp. 116-117.
- . Nouvelle prose. Relations. No 283, juillet 1964, pp. 210-211.
- . L'enseignement de la littérature en rapport avec l'état de la langue. Liberté. Vol. X, no 3, mai-juin 1968, pp. 96-97.
- VAN SCHENDEL, Michel. L'apprivoisement du vertige ou la rencontre des nouvelles traditions. Livres et Auteurs Canadiens 1965, pp. 13-22.

III. OUVRAGES CONSACRES AU MOUVEMENT

PARTI PRIS, APRES 1968

- ARGUIN, Maurice. La société québécoise et sa langue jugées par cinq écrivains de Parti pris. Thèse de D.E.S. Université Laval, 1971, 142 p.
- BARRE DU JOUR (1a). Parti Pris. Nos 31-32. Hiver 1972, 150 p.

- GAUVIN, Lise. Parti pris littéraire. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1975, 217 p.
- POTVIN, André. L'Alliée-nation de l'idéologie nationaliste de Parti-Pris ou pour comprendre le nationalisme québécois. Thèse de maîtrise en science politique présentée à la Faculté des sciences sociales de l'Université d'Ottawa, 1971, 328 p.
- REID, Malcolm. The Shouting Signpainters, a literary and political account of Quebec revolutionary nationalism. Toronto, Mc Clelland and Stewart Limited, 1972, 315 p.
- ROBITAILLE, Louis-Bernard. L'idée de littérature dans Parti pris. Thèse de M.A., Université Mc Gill, 1971, 218 p.

IV. OUVRAGES GENERAUX

Arrière-plan socio-politique

- ALLEMAGNE, André d'. Le Colonialisme au Québec. Montréal, Editions Renaud-Bray, 1966, 191 p.
- BERGERON, Gérard. Du duplessisme au johnsonisme 1956-66. Montréal, Editions Parti pris, 1967, 470 p.
- . Le Canada français après deux siècles de patience. Paris, Editions du Seuil, 1967, 280 p.
- BERQUE, Jacques. Dépossession du monde. Paris, Ed. Seuil, 1964, 214 p.
- CHAPUT, Marcel. Pourquoi je suis séparatiste. Montréal, Editions du Jour, 1961, 156 p.
- En collaboration. Les Québécois. Paris, Maspéro, 1968, 300 p.
- FANON, Frantz. Les damnés de la terre. Paris, Ed. Maspéro, 1968, 233 p.

- GARIGUE, Philippe. L'Option politique du Canada français. Montréal, Editions du Lévrier, 1963, 174 p.
- LECLERC, Gilles. Le journal d'un inquisiteur. Montréal, Ed. de l'Aube, 1960, 313 p.
- MEMMI, Albert. Portrait du colonisé, précédé du portrait du colonisateur et d'une préface de Jean-Paul Sartre. Ed. Jean-Jacques Pauvert, Collection Libertés, 1966, 185 p.
- RIOUX, Marcel. La Question du Québec. Paris, Seghers, 1969, 184 p.
- SEGUIN, Maurice. L'Idée d'indépendance au Québec. Montréal, Boréal-Express, 1969, 66 p.
- VADEBONCOEUR, Pierre. La ligne du risque. Montréal, Editions HMH, 1963, 286 p.
- . L'autorité du peuple. Québec, Editions de l'Arc, 1965, 132 p.
- VALLIERES, Pierre. Nègres blancs d'Amérique. Montréal, Ed. Parti-Pris, 1968, 542 p.
- WADE, Mason. Les Canadiens français de 1760 à nos jours. T. II (1911-1963), Coll. l'Encyclopédie du Canada français, vol. IV, Le Cercle du Livre de France, 1963, 722 p.

Arrière-plan littéraire

- BERNARD, Harry. Essais critiques. Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1929, 196 p.
- BOSQUET, Alain. Poésie du Québec. Montréal-Paris, HMH - Seghers, 1968, 271 p.
- CHARBONNEAU, Robert. La France et nous. Montréal, L'Arbre, 1947, 77 p.
- COSTISELLA, Joseph. L'Esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIX^e siècle. Montréal, Beauchemin, 1968, 316 p.

- CREMAZIE, Octave. Lettres à l'abbé Casgrain. Les Ecrits du Canada Français. Vol. 17, 1964, pp. 209-257.
- DESBIENS, Jean-Paul. Les Insolences du frère untel. Montréal, Ed. du Jour, 1960, 158 p.
- DUMONT, Fernand. Littérature et société canadienne-française. Québec, P.U.L., 1964, 272 p.
- En collaboration. La poésie canadienne-française. T. IV, Coll. Archives des Lettres canadiennes, Ottawa, Fides, 1969, 701 p.
- ETHIER-BLAIS, Jean. Signets II. Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1967, 247 p.
- FALARDEAU, Jean-Charles. Notre société et son roman. Montréal, HMH, 1967, 236 p.
- FERRON, Jacques. Contes du pays incertain. Montréal, Editions d'Orphée, 1962, 200 p.
- . Contes anglais et autres. Montréal, Editions d'Orphée, 1964, 153 p.
- GAGNON, Ernest. L'Homme d'ici, suivi de Visage de l'intelligence. Montréal, Editions HMH, 1963, 190 p.
- GRANDPRE, Pierre de. Dix ans de vie littéraire au Canada français. Montréal, Beauchemin, 1966, 293 p.
- . L'Histoire de la littérature française du Québec. Montréal, Beauchemin, 1967 à 1969, quatre tomes.
- GRIGNON, Claude-Henri. Ombres et clameurs. Montréal, Ed. Albert Lévesque, 1933, 204 p.
- LAPOINTE, Paul-Marie. Le vierge incendié. Montréal, Ed. Mithra-Mythe, 1948, 179 p.
- . Choix de poèmes - Arbres. Montréal, Ed. de l'Hexagone, 1960, 32 p.
- MARCEL, Jean. Le joual de Troie. Montréal, Ed. du Jour, 1973, 236 p.
- MARCOTTE, Gilles. Présence de la critique. Montréal, HMH, 1966, 254 p.
- . Le Temps des poètes. Montréal, HMH, 1969, 247 p.

- . Les Bonnes Rencontres. Montréal, HMH, 1971, 224 p.
- MAUGEY, Axel. Poésie et société au Québec (1937-1930). Québec, Collection Vie des Lettres canadiennes, P.U.L., 1972, 290 p.
- PELLETIER, Albert. Carquois. Montréal, Librairie d'action canadienne-française, 1931, 217 p.
- RICHARD, Jean-Jules. Neuf jours de haine. Montréal, Editions de l'Arbre, 1948, 352 p.
- . Ville rouge. Montréal, Ed. Tranquille, 1949, 293 p.
- . Le feu dans l'amianté. Montréal, chez l'auteur, 1956, 287 p.
- ROBERT, Guy. Littérature du Québec, t. I: Témoignages de 17 poètes. Montréal, Ed. Déom, 1964, 333 p.
- . Aspects de la littérature québécoise. Montréal, Beauchemin, 1970, 191 p.
- SARTRE, Jean-Paul. Qu'est-ce que la littérature? Paris, Ed. Gallimard, Collection Idées, 1948, 375 p.
- SCHENDEL, Michel Van. La Poésie et nous. Montréal, L'Hexagone, 1958, 93 p.

V. ARTICLES DIVERS

Avant la parution de Parti pris

- ANONYME. Propositions programmatiques de la revue socialiste. Revue Socialiste. Vol. I, no 1, printemps 1959, pp. 13-14.
- BEAULIEU, Maurice. La poésie, la vie et nous. La Revue Socialiste. No 3, été 1960, pp. 29-33.
- BELLEAU, André. La littérature est un combat. Liberté. Vol. V, no 2, mars-avril 1963, p. 82.

- CHARBONNEAU, Robert. Jeunesse et révolution. La Relève. Premier cahier, deuxième série, s.d. (sept. 1935), pp. 3-7.
- . Réponse à Jean-Louis Gagnon. La Relève. Sixième cahier, deuxième série, s.d. (fév. 1936), pp. 163-166.
- CHARBONNEAU, Robert; ELIE, Robert; BEAULIEU, Paul; HURTUBISE, Claude. Préliminaires à un manifeste pour la patrie. La Relève. Premier cahier, troisième série, s.d. (sept.-oct. 1936), pp. 5-32.
- COUSINEAU, Roland. Fortune du mot "indépendantiste". La Revue Socialiste. Nq 6, automne 1962, p. 47.
- DANSEREAU, Pierre MacKay. Lettre à Robert Charbonneau. La Relève. Deuxième cahier, troisième série, s.d. (déc. 1936), pp. 58-62.
- GAGNON, Jean-Louis. Politique. Vivre. Vol. II, no 3, 12 avril 1935, p. 2.
- . Economique. Vivre. Vol. II, no 5, 15 mai 1935, p. 2.
- . Vivre. Vol. I, no 2, juin 1934, pp. 17-18.
- LA DIRECTION. Vivre. Vol. I, no 4, août 1934, p. 4.
- LAURENDEAU, André. La Relève. Vol. II, no 2, 1935, pp. 32-36.
- PREFONTAINE, Yves. Parti Pris. Liberté. Vol. IV, no 23, mai 1962, pp. 291-299.
- ROY, Raoul. Québec, une sous-colonie? La Revue Socialiste. No 2, hiver 1959-60, pp. 17-61.
- . Il nous faut un Québec unilingue. La Revue Socialiste. No 6, automne 1962, pp. 27-33.

Pendant la parution
de Parti pris

- DASSYLVA, Martial. L'amour du "joual" et des timbres-primés. La Presse, 29 août 1968, p. 50.

- DOMENACH, Jean-Marie. Le Canada français, controverse sur un nationalisme. Esprit. Vol. 33, no 335, février 1965, pp. 290-333.
- ETHIER-BLAIS, Jean. L'Hexagone. Etudes Françaises. Vol. I, no 2, juin 1965, pp. 115-121.
- FALARDEAU, Jean-Charles. La génération de La Relève. Recherches sociographiques. Vol. VI, no 2, mai-août 1965, pp. 123-134.
- GERMAIN, Jean-Claude. Les Belles-Soeurs: un évènement capital. Le Petit Journal, 10 mars 1968, p. 46.
- MAJOR, Jean-Louis. L'Hexagone, une aventure en poésie québécoise. La Poésie canadienne-française. T. IV, collection Archives des Lettres canadiennes, Ottawa, Fides, 1969, pp. 175-203.
- OUELLETTE, Fernand. Socialisme 64. Liberté. Vol. VI, no 3, mai-juin 1964, p. 272.

Après la parution de Parti pris
(sept. 1968 - _____)

- ALLARD, Jacques. Le roman des années 1960 à 1968. Europe. Nos 478 - 479, février-mars 1969, pp. 41-51.
- ARGUIN Maurice. Le mouvement Parti-Pris, vu par Malcolm Reid. Presqu'Amérique. Vol. 2, no 1, janvier 1973, p. 24.
- BARBERIS, Robert. "Mémoire" de Jacques Brault. Maintenant. No 81, nov.-déc. 1968, pp. 279-281.
- GERMAIN, Jean-Claude. Les Belles-Soeurs: une condamnation sans appel. Le Petit Journal, 8 sept. 1968, p. 75.
- GRANDPRE, Pierre de. La littérature, obstacle à l'apprentissage de la langue. Colloque de l'A.Q.P.F., avril 1970, pp. 35-53.
- MAJOR, André. Un exorcisme par le joul. Le Devoir, 21 septembre 1968, p. 14.
- Le "français", selon Henri Bélanger. Le Devoir, 6 septembre 1969, p. 13.

- . A joual donné, il faut (quand même) regarder les dents. Le Devoir, 14 novembre 1969, p. V.
- . Gérald Godin: "Après le joual, la libération". Le Devoir, 14 novembre 1969, pp. VI et VII.
- SCULLY, Robert Guy. Sur ceux qui ont pris parti. Le Devoir, 13 mai 1972, p. 16.
- . Le Québec moderne raconté aux Nord-Américains. Le Devoir, 5 août 1972, p. 11.